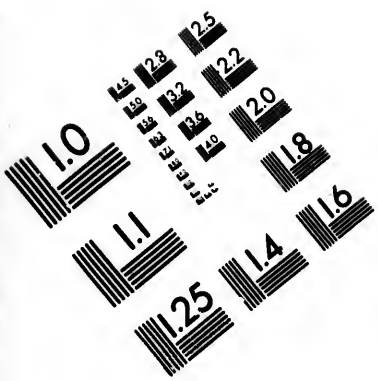


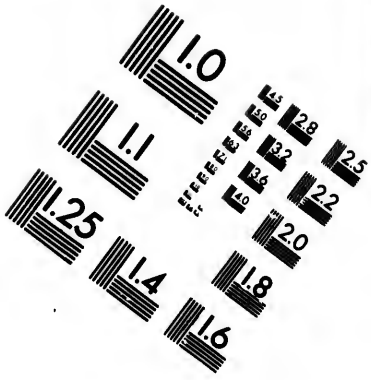
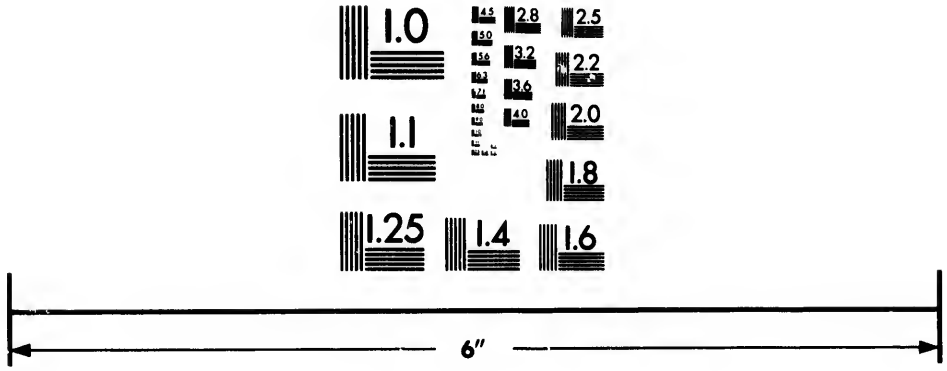
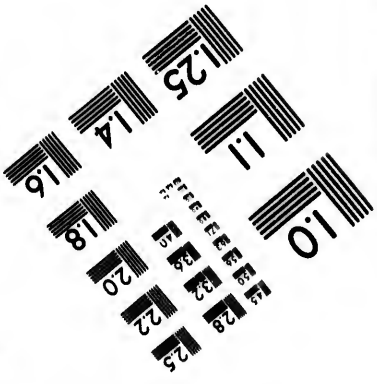


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1986

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☑ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- ☑ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

☑ Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination irrégulière. Il y a des plis dans le milieu des pages.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							✓				

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

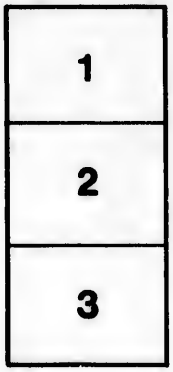
Bibliothèque nationale du Québec

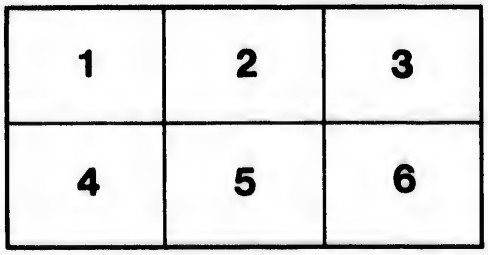
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





An 4°. de la République française.

ENCYCLOPÉDIE

DES VOYAGES,

CONTENANT l'abrégé historique des mœurs, usages, habitudes domestiques, religions, fêtes, supplices, funérailles, sciences, arts, et commerce de tous les peuples :

Et la collection complette de leurs habillemens civils, militaires, religieux et dignitaires, dessinés d'après nature, gravés avec soin et coloriés à l'aquarelle.

Par J. GRASSET S.-SAUVEUR, ci-devant Vice-Consul de la nation Française en Hongrie.

Edition orné de 432 planches coloriées. Presque toutes les planches forment des tableaux de plusieurs figures.

EUROPE.

TOME SECOND.

Se trouve chez l'Auteur, rue Nicaise, maison de la Section des Tuileries.

Chez DEROY, libraire, rue du Cimetière-André, n°. 15, près la rue Haute-feuille.

Et chez les principaux libraires de la République.

1796.

RES
AD
61
N. 2

S

An 4e. de la République française.

ENCYCLOPÉDIE

DES VOYAGES.

CONTENANT l'abrégé historique des mœurs, usages, habitudes domestiques, religions, fêtes, supplices, funérailles, sciences, arts, et commerce de tous les peuples :

Et la collection complette de leurs habillemens civils, militaires, religieux et dignitaires, dessinés d'après nature, gravés avec soin et coloriés à l'aquarelle.

Par J. GRASSET S.-SAUVEUR, ci-devant Vice-Consul de la nation Française en Hongrie.

Editeur et de [illegible] Presque toute la plus des formes des tableaux de musicons figures.

EUROPE.

TOME SECOND.

BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE

Se trouve chez [illegible] de la section de l'Europe.

Chez [illegible], libraire, rue de l'Ancienne-Bibliothèque [illegible]

[illegible]

1805.

Table des peuples de l'Europe.

Tome Second.

Londres.	Anglais et anglaise.--Paysan et paysanne P.	2 -
Hollande.	Homme.—Femme.	2 -
Frise.	Homme.—Femme.	2 -
Lisbonne.	Homme et femme.	1 -
Arragon.	Homme.—Femme.	2 -
Catalogne.	Homme.—Femme.	2 -
Salamanque.	Homme.—Femme.	2 -
Basse Navarre. . . .	Homme.—Femme.	2 -
Murcie.	Homme.—Femme.—Marchand.—Marchande d'orange.	4 -
Isle Minorque. . . .	Homme.—Femme.	2 -
Berne.	Paysan.—Paysan.—Paysanne.—Laitière.	4 -
Lucerne.	Paysan.—Paysanne.	2 -
Soleure.	Paysan.	1 -
Zurich.	Paysanne.	1 -
Bade.	Paysanne.	1 -
Enthibuch.	Paysanne.	1 -
Morat.	Paysan.	1 -
Argow.	Paysanne.	1 -
Schwatzenbourg. . .	Paysanne.	1 -
Basles.	Paysanne.	1 -
Forêt-Noire. . . .	Vieillard.—Homme.—Femme.	3 -
Tyrol.	Homme.—Femme.	2 -
Brabant.	Homme.—Femme.	2 -
Schvelingen.	Homme.—Femme.	2 -
Bavière.	Homme et femme.	1 -
Vienne.	Marchand et marchande.	1 -
Passaw.	Homme, femme et fille.	1 -
Trieste.	Paysan et paysanne.	1 -

67546

Stirie.	Homme et femme.	1
Carniole.	Homme et femme.	1
Bohême.	Homme. — Femme. — Marchand juif. — Paysan et paysanne d'Hanac.	4
Hongrie.	Homme. — Femme.	2
Fiume.	Homme et femme.	1
Silésie.	Homme et femme.	1
Pologne.	Homme. — Femme. — Marchand — Paysan	4
Dalécarlie.	Homme. — Femme.	2
Valaquie.	Homme. — Femme.	2
Russie ou S. Pétersbourg.	Bourgeoise. — Artisanne. — Récréation des jeunes Russiennes. — Femme promenant avec ses enfans. — Vieille femme et jeune paysanne. — Marchand. — Marchand de gateaux. — Paysan et paysanne. — Paysanne des environs de Moscou. — Marchande d'œufs et marchand de poissons salés.	10
Finlande.	Homme. — Femme.	2
Ingrie.	Homme. — Femme.	2
Islande.	Homme. — Femme.	2
Groenland.	Homme. — Femme. — Pêcheur.	3
Laponie.	Homme. — Femme.	2

HABITANS
DE LONDRES.

La ville de Londres est estimée plus considérable que celle de Paris, quoiqu'il n'y ait peut-être pas plus d'habitans ; parce que la plûpart des maisons ne renferment chacune qu'une seule famille, un seul ménage. Une propreté extrême se fait remarquer dans l'intérieur et sur la personne des individus. La vapeur du charbon de terre, dont on fait une si grande consommation à Londres, exige les plus grandes attentions sur soi-même. Sans cela, une poussière imperceptible s'introduiroit partout, gâteroit tout et mineroit la santé ; mais les anglois y veillent de près.

Londres et ses environs, sont infestés de filoux adroits et de voleurs effrontés, qui en rendent le séjour incommode et désagréable : cet inconvénient étonne le voyageur qui s'attendoit à trouver la sûreté de sa personne et de ses biens, dans un pays où la propriété des droits de l'homme est, dit-on, si bien établie. Une clochette placée en dedans de chaque maison, ébranlée au moindre contact de la porte ou des volets extérieurs, avertit du danger.

Il faut se faire anglais à Londres ou du moins le paroître, pour en visiter tous les quartiers, sans y être exposé aux criailleries d'une populace indisciplinable. Un étranger qui n'a rien à y demander à personne, peut se promettre de l'agrément et s'y voir accueilli. Malheur à l'artiste habile, mais indigent, qui vient y faire offre de son talent? Il paroît suspect, du moment qu'il va demander de l'ouvrage. A Londres, les arts sont comme les femmes dans presque tous les pays du monde : sitôt qu'ils font les avances, ils perdent de leur prix.

Rien de plus agréable que Paris et sa banlieue, pendant les jours de fêtes. Aux fenêtres et sur le seuil de chaque maison entr'ouverte, la bourgeoisie, assez proprement vêtue, se délasse des travaux de la semaine. On se répand dans les promenades publiques; on se visite; on se convie à de petites parties de plaisir, d'autant plus piquantes qu'elles n'ont pas toujours été prévues. Les artisans, et la classe même la moins aisée, trouvent les moyens de s'égayer sous les berceaux des guinguettes, par-delà les barrières. On s'y livre à une joie un peu bruyante, mais naïve.

La ville de Londres, n'offre ni les mêmes ressources, ni le même spectacle. Le dimanche, les spectacles sont fermés, les tavernes sont fermées, les fenêtres et les portes sont fermées, les sallons de danse sont fermés; les instrumens de musique restent suspendus aux murailles; et les gazettes elles-mêmes, sont interdites aux nouvellistes taciturnes; tristes effets du culte anglicane! Comme si les vapeurs de l'ennui étoient un encens agréable à la divinité.

La manie des modes a corrompu les mœurs anglaises. Depuis quatre années, les coëffures et les chapeaux que les femmes portent à Londres, sont d'une bisarrerie choquante. On ne fait pas assez attention, que ce qui sied sur les rives de la Seine, peut devenir maussade sur les bords de la Tamise. Tous ces ajustemens frais et légers, exigent la main du goût, pour être placés avec avantage. Le caractère de beauté de tel ou tel pays se refuse constamment aux accessoires galans, qui ajoutent encore aux attraits naturels des beautés de tel autre pays. Une figure sentimentale, telle qu'on en rencontre assez souvent dans la Grande-Bretagne, ne peut s'accomoder de ces riens charmans, qui ont tant de grace et de jeu, sur la personne d'une parisienne pétulante, ou d'une vive lyonnaise. Un air leste n'iroit point du tout à la phisionomie d'une insulaire bretonne. Il suffit aux anglaises, d'une simplicité noble et touchante. Toutes ces guirlandes de fleurs,

tous ces nœuds de rubans, tous ces paquets de gaze, qu'elles paroissent envier à leurs rivales du continent, ne sont pour elles que des superfluités embarrassantes, pour ne pas dire déplacées et ridicules. Une chevelure belle de sa propre nuance, un voile à moitié levé, un chapeau de paille, surmonté si l'on veut d'une plume flottante au gré des zéphirs, un corps de robe souple et bien pris, une longue jupe qui laisse, à peine voir le bout du pied, une ceinture par-dessus; et mieux que cela encore, ce maintien décent et noble qui donne du prix à la plus belle taille : Ce costume anglais, ne doit-il pas être bien reçu par-tout; et celles qui le portent ont-elles besoin d'emprunt?

En Angleterre, les hommes sont vêtus simplement et avec propreté. Ils poussent cette dernière vertu domestique, aussi loin qu'elle peut aller. En voici un exemple. La maison du plus mince artisan, d'un cordonnier, a ses escaliers garnis d'un tapis depuis le haut jusqu'en bas. En général, l'extérieur des maisons à Londres, est triste. Ce sont des briques consumées par le charbon de terre; mais l'intérieur en dédommage.

Un paysan ne sort point de chez lui qu'il ne soit vêtu d'une redingote de bon drap, et chaussé de bottines fort propres. Dans les campagnes voisines de Londres, les femmes âgées fument comme les hommes. On porte à la ville le lait dans des sceaux, suspendus à une espèce de de joug sur les épaules.

A Londres, et dans les trois Angleterres, la main-d'œuvre est à un prix fort haut; mais les ouvrages sortis des mains d'un artisan anglais, sont d'une solidité et d'une perfection rares.

La façon d'une robe garnie, est de 25 à 36 livres tournois. Celle d'une robe ordinaire de 15 à 18 livres.

La journée d'un ouvrier à aiguille, est payée 5 à 6 livres.

La façon d'un habit complet d'homme, coûte depuis 25 jusqu'à 30 livres.

Le blanchissage d'une chemise 7 à 8 sols.
Souliers d'hiver d'homme, bien faits, 10 et 11 liv.
Ceux de femmes, en satin, très-propres, 15 à 18 liv.
Souliers noirs, communs, de femme, 5 et 7 liv.
Les Anglais exportent des draps fins, bleus et rouges, bas de laine, tricot, flanelle et autres.
Basins piqués, couvertures de coton, velours de coton bleu, et autres.
Cuirs, Selleries, et bottes-fortes, etc.

Anglais et Anglaise.

Labrousse del. St. Sauveur direx.

Paysans et Paysannes Anglais.

Labrousse del. S. Sauveur direx

MŒURS,

LOIS ET COUTUMES

DES HABITANS DU COMTÉ DE HOLLANDE.

LE comté de Hollande eſt la partie la plus occidentale, la plus étendue, & la plus commerçante des ſept provinces. Elle eſt bornée au couchant & au nord par la mer du nord dite d'Allemagne : au levant, la ſeigneurie d'Utrecht lui ſert de limite, & elle a au midi la Gueldre, le Brabant hollandois, & la Zélande. Du nord au midi, elle a trente-ſix lieues d'étendue ; mais ſa largeur, du couchant au levant, eſt fort inégale.

Son nom, qui n'eſt connu que depuis le Xème ſiècle, dérive, à ce que l'on prétend, des deux mots Teutoniques, *Hol & Land*, qui ſignifie *pays creux*.

Le terrain de la Hollande eſt preſque par-tout plus bas que la mer & que le courant des rivières ; ce n'eſt, à proprement dit, qu'une prairie continuelle qui n'eſt garantie d'une inondation générale que par les dunes & les digues qui ſont entretenues avec grand ſoin, en ſorte qu'il eſt très-facile de ſubmerger tout ce pays en ouvrant ces digues, & de le rendre par là inacceſſible. Il eſt partagé par un très-grand nombre de canaux, & par les embouchures du Rhin & de la Meuſe. Autrefois on rencontroit à chaque pas des lacs & des étangs très-vaſtes, mais la plupart ont été deſſéchés, & aujourd'hui il n'en reſte que trois dignes de remarque.

Ce pays n'a pas de port immédiat ſur l'Océan ; ceux qu'on y voit ſont dans la Meuſe qui eſt un grand golfe de l'Océan germanique, lequel occupe trente lieues au moins de terrain, & a été formé par une inondation de la mer qui commença en 1170 & finit en 1225.

Quoique la Hollande ſoit ſujette à une infinité d'inondations imprévues, elle contient cependant un grand nombre de belles villes, de

gros bourgs, & de beaux villages. On y compte en effet trente-deux villes, cinq bourgs, huit forteresses, & quatre cents sept villages. Cette province, qui ne produit que très-peu de grains, de légumes & de fruits, est néanmoins fort peuplée; c'est une des plus riches des sept provinces; elle contribue elle seule autant que les autres six provinces ensemble aux charges de l'état; & la ville d'Amsterdam, sa capitale, donne à elle seule autant que toutes les autres villes de la Hollande réunies ensemble.

Le gros de la nation Hollandoise s'applique au commerce. Il y a peu de pays où l'on prenne tant de soin pour instruire la jeunesse: les moindres villages ont des écoles, & outre les colléges répandus dans toutes les principales villes, il y a plusieurs universités qui se sont rendues célébres, telle que celle de *Leyden* qui est la plus renommée: elle excelle pour les belles lettres, & il y a toujours des professeurs consommés dans les sciences.

Les Hollandois en général, sont beaux, bien faits, bons économes, simples & modestes dans leurs habits & dans leurs manières de vivre, laborieux, patiens dans les travaux, politiques, adroits & très-habiles pour le commerce, la navigation & tout ce qui regarde leur intérêt.

L'avidité du gain, qui est leur passion dominante, les rend un peu trop intéressés, avares, & les engage à vivre dans une grande frugalité. On leur reproche encore de faire beaucoup d'excès de vin & d'eau de vie. Ils sont du reste fort jaloux de leur liberté & de leurs priviléges.

Les femmes sont belles & fort blanches, mais elles manquent de vivacité: elles sont adroites, sociables & aiment la propreté jusqu'à l'excès; elles passent pour impérieuses & jalouses de leurs droits dans les affaires du ménage.

La langue que l'on parle dans ce pays, est la flamande, qui est un dialecte de la teutone; & la religion dominante est la prétendue réformée presbitérienne.

Hollandais.

Hollandaise.

MŒURS, LOIS ET COSTUMES DES HABITANS DE LA FRISE, L'UNE DES SEPT PROVINCES UNIES.

La Frise, qui tire son nom du mot *Frissen*, (en Saxon, creuser, remuer la terre), annonce par ce nom même le caractère de ses habitans. Le sol qui les porte leur appartient bien légitimement, car on peut dire qu'ils ont été obligés de se créer une Patrie. Les Frisons sont une preuve frappante que l'homme libre peut tout ce qu'il veut. Les travaux & les soins de ces hommes qui ne travailloient que pour eux, convertirent des lagunes infécondes, en campagnes fertiles & en gras pâturages. Du sein des marais, on vit sortir onze villes & trois-cents cinquante bourgs entrecoupés de canaux favorables au commerce; la liberté seule faisoit ces prodiges, & les conserve encore.

Toujours jaloux de cette indépendance sacrée, les Frisons, en se donnant des chefs, se réservoient le droit de les surveiller. En vain, vers la fin du septième siècle, Pepin & Charles Martell, voulurent-ils les assujettir; ils ne supportèrent qu'impatiemment les gouverneurs qu'ils leurs envoyoient, & Charlemagne éprouva de leur part, pendant trente années, une résistance à laquelle il étoit peu accoutumé. Le nombre & la force l'emportèrent enfin sur le courage; le conquérant *roi* devint bientôt un tyran, & il abusa de sa victoire. 4000 des plus

braves, & selon le despote, des plus généreux périrent de la main du bourreau; le reste de la nation fut opprimé & resserré dans les plus étroites limites. Peuples, qui combattez pour votre liberté, ouvrez le grand livre de l'histoire, vous verrez que les rois ont toujours été les mêmes; ne pas être leurs esclaves, c'est être des séditieux... & les Frisons vous apprennent que le mot *de Liberté*, une fois prononcé, il n'y a plus à choisir qu'entre la mort ou une servitude mille fois plus cruelle. Que d'efforts ne fallut-il pas faire; que de sang ne fallut-il pas verser pour regagner cette liberté? Les tentatives qu'ils firent pour se soustraire au despotisme qui les écrasoit, furent traitées d'attentats par les puissances intéressées à leur servitude. En 1296, ils essayèrent de secouer le joug de leurs comtes qui les gouvernoient en despotes. Gerard de Velsen, gentilhomme du pays, poignarda de 22 coups d'épée Florent, V^e^ du nom, fils de Guillaume II, roi des Romains. Enfin, la Frise, devenue province des États de Philippe II, fut se soustraire confédérativement avec le reste des Pays-Bas, à l'odieuse tyrannie du successeur de Charles-Quint.

Les Frisons jouirent alors de ce bonheur pour lequel ils avoient combattu si longtemps; ils eurent une constitution démocratique. Le peuple, *seul souverain*, est représenté par deux députés élus dans chacune des 40 préfectures qui composent toute la Nation. La réunion de ces représentans compose les Etats. Cinq Frisons nommés aussi par le *souverain* assistent aux États-généraux de la Hollande. La province a le bonheur de ne pas regretter le stadhouder particulier qu'elle plaçoit autrefois à la tête de ses assemblées nationales. Leeuwarde, jadis capitale de la Frise occidentale, a seule perdu à la suppression de ce magistrat suprême qui y faisoit sa résidence.

Il y a dans cette petite ville une manufacture de belles étoffes & de toiles de la plus grande finesse: l'aulne coûte 12 gourdes, (à peu près 48 sols de France.

C'eſt à Balswend, ville créé ainſi que la précédente en 1190, que l'on fabrique les *sayettes* de Friſe.

Ce pays, quoique ſous un régime démocratique, a cependant des mœurs & des coutumes particulièrement affectées à certaines préfectures ou quartiers.

Dans celui de Weſtergoeeſt, il y a un bourg nommé Molkweren, remarquable par les habillemens que portent ceux qui l'habitent, & par leurs mœurs différentes de celles de leurs compatriotes.

Les habitans de la petite ville de Hindelopen ſe font remarquer encore aujourd'hui par le coſtume & l'idiome qui leur ſont particuliers.

Un ſénat de huit bourguemeſtres gouverne Harlingen, ville la plus conſidérable de la province, après Lieuwarden; on y fabrique beaucoup de toiles pour les voiles de vaiſſeau.

Quelques matelots ſeulement habitent la ville de Staveren, autrefois la capitale des Friſons, & le ſiége des ſouverains dont ils ont ſecoué le joug.

Un des bonheurs de la Friſe, eſt qu'il n'y a point de religion dominante: la tolérance y a lieu dans toute ſa plénitude; ſi la communion Mennontie paroît dominer chez les Friſons, on peut cependant dire qu'elle n'eſt que la plus nombreuſe. En effet, la Friſe fut tout à-la-fois le berceau du réformateur & de la ſecte. Simon Menno y naquit & y exerça avec édification les devoirs de curé.

Mais les principes ſimples des Anabatiſtes convinrent mieux à un cœur dégagé de préjugés; auſſi écouta-t-il ſes nouveaux maîtres avec intérêt, & ſe fit bientôt à ſon tour écouter avec plus d'intérêt encore. Il ne tarda pas à dépaſſer ſon maître lui-même, lorſqu'il motiva la nouvelle profeſſion de foi qu'il venoit d'embraſſer. Une nation dont le caractère dominant étoit l'indépendance, devoit facilement adopter des principes de tolérantiſme préſentés avec une éloquence ſoutenue par les mœurs pures & les lumières relevées de celui qui les propageoit. Bientôt Menno fut aimé de ceux qu'il perſuadoit, & ſa

secte devint la plus nombreuse. Défendu par les amis que sa probité lui avoit faits, il survecut 12 ans à un décret porté contre sa personne : on mit sa tête à prix en 1543, & ce ne fut qu'en 1565 qu'il mourut, patriarche chéri & révéré d'une secte qui par la suite s'écarta malheureusement trop de la modération de son instituteur.

Les dogmes qu'il prêcha dans ses écrits sont loin d'être incendiaires ; sa morale douce & paisible défend à ses disciples le port d'armes, & sa probité scrupuleuse leur défend de même l'usage de la prestation de serment dans les tribunaux ; arme sacrée mais trop redoutable dans la main des hypocrites & des fanatiques. Le fonds de cette morale sacrée est la plus rigoureuse *égalité* : point d'exception, point de distinction, point de ces priviléges liberticides ; dans aucun temps, en aucun lieu, sous aucun prétexte, un homme n'a de droit sur un autre homme. Affecter la plus légère autorité sur ses semblables, étoit, aux yeux de ce *bon montagnard*, un crime de lèse-humanité au premier chef ; on l'accusa cependant de professer des erreurs révoltantes : quelles étoient-elles ? d'avoir la philosophie de penser qu'on ne devoit faire aucun acte religieux avant l'âge de reflexion ; il désapprouvoit hautement le sacrement de baptême administré à un enfant qui ne peut se souvenir de cet acte prétendu de religion, fût-il nécessaire. Philosophe assez raisonnable pour être incrédule, il osoit élever des doutes sur la conception d'un Dieu au sein d'une femme restée vierge malgré l'opération du saint-esprit, &c..... & il eut le bonheur de ne pas être assassiné par les prêtres !

Par une suite de leur sincère attachement à leur patrie & à leur liberté, les bons habitans de la Frise s'empressèrent de se ranger sous les nouvelles bannières de leur sage compatriote, & ils furent heureux pour partager en grand nombre ce que l'on appeloit alors ses erreurs : ils irritèrent les prêtres romains, mais ils surent ne pas les craindre.

L'habit des vsans de la Frise faisoit encore au commencement

de ce siècle, un contraste étonnant avec leurs mœurs : les payſans étoient plus opulens que de certains gentilshommes d'autres contrées : les femmes ſur-tout ſe diſtinguoient par des ceintures d'argent, des pendans d'oreille & des bagues d'or, & ſouvent leurs cheveux nattés avec art, étoient parſemés de petites perles d'Orient ; rien n'étoit plus commun que de voir un payſan donner en mariage à ſa fille 10 à 12 mille écus, & ſouvent même une tonne d'or (a).

Ce n'eſt pourtant pas de cette oſtentation dans le coſtume qu'il faut calculer la véritable richeſſe de ce peuple ; il eſt prouvé au contraire que plus un peuple a de luxe, plus il a de misère : l'amour propre intéreſſé à confondre tous les états, engage les petits qui veulent ſe ſouſtraire aux dédains des grands, à afficher ſur leur habits une parité de condition qui ne peut que les déranger dans leur vie domeſtique : une nation n'eſt alors opulente qu'en ſurface ; l'amertume eſt au fond du vaſe dont on a doré les bords. Il faut cependant convenir que cette obſervation ne peut avoir lieu pour les Friſons.

La nature & la raiſon ont indiqué aux habitans de quelques contrées de la Friſe un uſage digne des beaux jours de la Grèce. Le matin du jour des noces d'*une fille*, ſes compagnes s'empreſſent de former avec des branchages fraîchement coupées un berceau de verdure au-deſſus du chevet du lit nuptial : elles ſemblent indiquer que la verdure fut le premier autel de l'amour ; enſuite, chargées de corbeilles de fleurs, elles accompagnent les époux juſqu'au temple, en ſemant *des roſes blanches* ſur la tête de la mariée. Au retour de la cérémonie, l'épouſée reçoit des mains de ces jeunes filles une couronne *de roſes rouges* qu'elle garde ſur elle juſqu'au ſoir, & qu'elle conſerve dans ſon mariage juſqu'à ce qu'elle ait obtenu les honneurs de la maternité.

Cette fête, qui n'a pas lieu pour les veuves qui ſe remarient, reſſemble à l'uſage pratiqué autrefois en France, & particulièrement à l'Hôtel-Dieu de Paris, où les ſœurs novices avoient l'habitude de

(a) *La tonne d'or vaut 100,000 florins.*

parſemer de fleurs la couche virginale de leur ancienne compagne qui faiſoit profeſſion, de la ceindre de verdure, & d'y ſuſpendre des guirlandes avec des nœuds de ruban : cette image douce & fraîche eſt infiniment mieux employée pour des jeunes époux.

Comme on l'a déjà dit, quoique vivant ſous un même gouvernement, il exiſte en Friſe des coutumes différenciées ſuivant les diſtricts ; dans quelques-uns la coëffure des femmes mariées eſt diſtinguée de celle des filles ; ces dernières ont la tête nue, d'autres portent ſous leurs bonnets de baptiſte ou de dentelles, un ruban rouge ou couleur de roſe, qu'elles ne quittent que le jour de leur mariage. En quelques diſtricts la mode de coëffure eſt abſolument contraire ; les femmes ont la tête découverte, & les filles portent les bonnets. Un ſeul point ſur lequel elles ne diffèrent dans aucun diſtrict, c'eſt que les bonnets ſont attachés par tout avec une groſſe épingle d'or ou d'argent, & qu'en général toutes les femmes s'étudient à avoir le front uni & liſſe ; quelques-unes laiſſent pendre une petite boucle de cheveux ſur les temples.

Les chapeaux de paille y ſont inconnus, & par deſſus la coëffure on met une calèche nommée *kaper* : les femmes aiment à ſe parer avec des colliers de corail & de karebe.

On peut reprocher à ce peuple raiſonnable une habitude cruelle & révoltante pour l'humanité : les filles de la Friſe ont la triſte manie de ne jamais quitter le jour comme la nuit, leurs corps de baleine, afin de mieux conſerver leur taille ; elles ſont d'ailleurs extrémement propres dans leurs habillemens.

Le coſtume des hommes eſt plus ſimple : un habit de drap ou autre étoffe de laine, brune pour l'ordinaire, avec une camiſolle garnie de boutons d'argent, compoſe leur habit journalier. L'habit de luxe & de cérémonie conſiſte dans un gillet de callemandre rouge ou bleu, & une cravatte de mouſſeline bien pliſſée autour du cou, & dont les bouts paſſent ſous les aiſſelles. Quoiqu'ils aient des boutons

d'or ou d'argent au collet de la chemiſe, ils n'aiment pas à porter des bijoux de ces métaux.

Il exiſte encore juſques dans cet objet une différence ſingulière d'un diſtrict à l'autre. Quelques gentilshomme conſervent dans leurs châteaux le coſtume Hollandais : les pêcheurs de profeſſion ſont les ſeuls qui ne varient pas dans leur coſtume : habillés à la matelotte, ils ne quittent jamais cet accoutrement, pas même les jours de fête.

En général ce peuple eſt bon, & il jouit d'un bonheur bien précieux, celui d'être libre.

Homme de la Frise.

Femme de la Frise.

HABITANS
DE LISBONNE.

Lisbonne, nommée *Olissipo* en latin, capitale du royaume de Portugal, se trouve dans l'Estramadure, l'une des six provinces qui composent le Portugal. Elle est située sur le bord septentrional ou à la droite du Tage à quatre lieues de l'embouchure de ce fleuve dans la mer. Elle est ancienne et a été colonie Romaine, sous le nom de *Felicitas Julia*, mais du reste son origine est fort obscure.....

Elle est construite en amphithéâtre, le long du Tage, sur sept colines, ou petites montagnes dans l'espace de deux lieues : on lui en donne six en y comprenant ses fauxbourgs. On y entre par vingt-six portes, et on y compte environ quarante mille maisons. Quant au nombre des habitans, les uns n'y en mettent que cent cinquante mille, mais d'autres en compte le double. Les français, les anglais et les hollandais y ont des consuls, et il y a beaucoup de familles de ces trois nations qui y sont établies : on y voit dailleurs des gens de toute couleur, des blancs, des noirs, d'olivâtres et des bazanés parce qu'il y a un grand nombre d'esclaves africains qui se vendent publiquement dans les marchés, dont on se sert pour domestiques, et qui par leurs différentes alliances, forment diverses nuances dans la couleur des habitans. Les rues de Lisbonne sont communément étroites, raboteuses, et mal-propres, et comme il y faut toujours monter ou descendre, delà vient qu'on y voit à peine cent carrosses, mais on s'y sert de litières, et il y en a un fort grand nombre. On y jouit d'un air doux et tempéré, et la plûpart des maisons sont accompagnées de beaux jardins.

On voit de grandes places, et plusieurs beaux édifices à Lisbonne. Le principal et le plus magnifique est le palais du roi. Il fait face à la plus belle place de la ville qu'on appelle *O Terreiro do Paco*, et à vue sur le Tage, dont cette place n'est séparée que par une muraille à hauteur d'appui. C'est dans cette place qu'on faisoit les *auto-da-fé*, et les courses de taureaux.

Le port de Lisbonne est excellent : ce qui rend cette ville une des plus marchandes de l'Europe. Les plus gros vaisseaux y peuvent aborder, et il peut en contenir un fort grand nombre, ayant une lieu d'étendue. Ils y sont à l'abri des vents, étant couvert par les montagnes voisines.

La langue portugaise dérive du latin : elle approche beaucoup de la castillanne : elle est grave et élégante.

Les portugais sont polis, généreux, bons soldats, et économes, mais vindicatifs : ils ne sont ni si vains, ni si si présomptueux que les espagnols : il sont très-sociables quoiqu'aussi jaloux de leurs femmes. Ils portent toujours un manteau, et ne diffèrent presqu'en rien de l'espagnol pour le costume. Ils ont naturellement de la sagacité pour les sciences, de l'habileté pour le négoce, et de l'intelligence pour la navigation. Ils sont hardis et entreprenans sur mer, et ce sont eux qui les premiers ont fait le tour de l'Afrique, route inconnue jusqu'alors.

Homme et Femme de Lisbonne.

Labrousse del. *St Sauveur direx.*

MŒURS,

LOIS, USAGES ET COSTUMES DES ARRAGONOIS.

L'ARRAGON n'a, pendant long-temps, été qu'une petite province de l'Espagne Tarragonoise, peuplée de Celtibériens et de Gascons qui s'en emparèrent successivement.

Il fut connu pendant long-temps sous le nom de comté de Jacca, et les domaines de ses souverains ne s'étendoient pas au-delà du territoire de cette ville, qui existe encore aujourd'hui aux pieds des Pyrénées, et qui ne peut intéresser les voyageurs que par les restiges d'anciens édifices épars dans son enceinte.

Les Visigoths, Les Sarrasins, et les Français conduits par Charlemagne se disputèrent long-temps le com é de Jacca, qui passa enfin sous la domination de *Sanches-le-grand*, roi de Castille et de Navarre.

Ramir, fils naturel de ce prince, reçut de lui le comté de Jacca et toutes les terres qui composent aujourd'hui l'Arragon : ce prince fut le premier roi de cet état ; il donna sa fille à Bérenger IV, comte de Catalogne, qui, après la mort de Ramir, fit de ces deux comtés un vaste royaume.

Depuis ce temps, l'alliance de Ferdinand le catholique avec Isabelle, ayant uni ce royaume à la couronne d'Espagne, les Arragonois ont vainement tenté de se soustraire à la domination Espagnole.

L'Arragon n'a que quarante lieues du midi au nord, et

vingt-six du levant au couchant : le sol en est sec et stérile; dans quelques endroits on a vainement fouillé, à plus de deux cents pieds, pour former des puits. C'est sans doute à cette stérilité, à l'aspect effrayant de son climat, à ses rochers, à ses landes désertes, à ses montagnes, que l'Arragon a dû l'ombre de liberté dont il a joui, pendant que l'Espagne entière étoit dans l'esclavage : long-temps cette province, abandonnée à elle-même, a été oubliée et heureuse; mais les efforts qu'elle fit pour soutenir l'archiduc, contre Philippe V, n'ayant pas été couronnés par le succès, on lui a enlevé le reste de liberté, dont elle avoit abusé : des juges royaux ont remplacé ceux qu'elle avoit le droit de se nommer : les coutumes Arragonoises ont cédé aux lois Espagnoles : une chambre de l'inquisition a été établie à Sarragosse, et tous ses privilèges ont été détruits.

Cette rigueur a peut-être ôté aux Arragonois les moyens d'une nouvelle insurrection, mais elle n'a pas augmenté leur attachement pour leur patrie, elle n'a pas diminué leur mépris pour les Espagnols.

Ils se regardent comme une caste privilegiée infiniment supérieure à ses vainqueurs : il est difficile de deviner sur quoi peut être fondée cette idée de supériorité: plus ignorans encore que les autres Espagnols, ils ne peuvent sous ce rapport s'élever audessus de leurs compatriotes ; leur courage qui ne se montre jamais que sur les grands chemins, l'audace avec laquelle les voleurs y exercent leur profession, leur éloignement pour l'agriculture et pour les arts doivent les faire regarder comme une des peuplades les moins estimables de toute l'Espagne.

Leur extrême misère, l'impossibilité où ils sont de trouver leur subsistance dans la culture d'une terre ingrate l'insouciance d'un gouvernement qui les regarde comme

des esclaves indociles, indignes que l'on s'occupe de leur bonheur, contribue sans doute beaucoup à la dépravation de leurs mœurs, car on trouve dans les familles riches de l'Arragon, quelques connoissances, des mœurs épurées et des égards pour les étrangers.

Les habitans des villes font un petit commerce des denrées du pays, et sont presque tous attachés aux nombreux couvents qui forment, pour ainsi dire, un quart de la population Arragonoise.

On compte dans ce petit royaume soixante-douze villes murées, si l'on peut donner le nom de villes à des monastères environnés de quelques maisons éparses dans une enceinte fortifiée à la Gauloise.

Sarragosse est la plus belle de ces villes et la capitale du pays, elle peut avoir 50,000 habitans, l'air y est sain, la position en est avantageuse.

On y voit plusieurs beaux édifices parmi lesquels l'hôtel-de-ville sur-tout est remarquable par son ordonnance : les ponts construits sur l'Ebre sont hardis, et généralement admirés : quelques monumens d'une haute antiquité y ont été respectés par le temps, et parfaitement conservés : la Mosquée bâtie, il y a douze siècles par les Sarrasins, sert aujourd'hui de cathédrale, et présente un aspect imposant.

Une enceinte de murailles fort anciennes, et défendue par un petit fort, environne de toutes parts la ville, où l'on entre par quatre misérables portes, qui selon les présomptueux Arragonois, *répondent aux quatre parties du monde.*

Le costume des Arragonois annonce plutôt l'indigence que la simplicité : un grand bonnet rabattu leur couvre la tête, et est orné de rubans ou de bandes de laine : leur juste-au-corps simple et sans ornement est recouvert d'une espèce de tunique de toile ou de drap ouverte par les côtés :

un chaperon pend sur les épaules, et se relève quelquefois sur la tête : des pantoufles découpées et assujetties avec des laçures, forment leur chaussure.

L'habit des femmes est aussi simple, mais plus agréable : un corset dont les manches en amadis sont d'une couleur tranchante, le jupon long, le tablier étroit, le collet de la chemise boutonné sur la poitrine, une fraise plissée et montante autour du corset, tel est le costume d'une Arragonoise.

Si les hommes pouvoient dans toutes les situations de la vie être clairvoyans sur ce qui peut les illustrer et les rendre heureux, les moines qui possédent exclusivement toutes les richesses et toutes les connoissances dans ce pays barbare s'occuperoient d'y tracer des routes, d'y élever des manufactures, d'y perfectionner les arts, et de fertiliser un pays naturellement stérile, mais susceptible de grandes améliorations.

Homme de l'Aragon.

Femme de l'Aragon.

MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DES CATALANS.

La Catalogne a passé successivement sous tant de dominations différen es, elle a tant de fois changé de nom, d'idiôme, d'habitans et de maîtres, que l'origine de ses habitans actuels est absolument incertaine.

Il paroît constant qu'elle a fait partie de l'Espagne Tarragonoise, sous les Romains; les Visigoths s'en emparèrent dans les premières années du cinquième siècle, et lui donnèrent le nom de Catalogne, dont on a toujours vainement cherché l'étymologie.

Bientôt après les Sarrasins en chassèrent les Visigoths: la Catalogne devint alors le siège d'une guerre sanglante jusques au huitième siècle, époque à laquelle Louis le débonnaire ayant enfin chassé les infidèles de ce beau pays, y établit des comtes, et en forma deux provinces Françaises, sous le nom de *Septimanie* et de *marche d'Espagne*.

Le comte de Barcelone, plus puissant que tous les autres, parvint à réunir à ses domaines toutes les principautés que Louis avoit créées dans la Catalogne; il devint si puissant, qu'en 1130 un de ses descendans, Raimond Berranger épousa une princesse du sang d'Arragon, et devint lui-même Roi de cette contrée.

Un siècle après, en 1258 la Catalogne qui avoit continué d'être soumise à l'autorité des Rois des Français, fut déclarée indépendante par Louis IX.

Cette belle province ayant été réunie à la Castille, passa sous la domination Espagnole jusqu'à la révolution de 1640, qui ramena pour quelques années les Catalans sous le gouvernement Français.

Enfin en 1659 la Catalogne fut rendue aux Espagnols, mais le Roussillon qui en faisoit partie resta sous la domination Française.

La Catalogne est une des plus riches contrées de l'Espagne, les productions de la terre y sont abondantes et superbes, les plaines y sont fertilisées par une multitude innombrable de rivières qui se jettent presque toutes dans l'Ebre, le Segre et le Ter, la disposition de ses côtes rendent son commerce aussi actif que son agriculture.

Deux belles cités forment les capitales des deux Catalognes, et sont les entrepôts de toutes les richesses de ces pays.

Barcelone, une des plus belles villes de l'Espagne, est la métropole de la Catalogne orientale : elle a un port très-beau et très-commerçant : des murs de construction gauloise la mettent en état de soutenir un siége : une forteresse située, sur le Mont-Joui, met le port à l'abri des vents d'ouest, défend la ville contre toute invasion par terre et par mer, et est principalement destinée à contenir les habitans, qui n'ont pas la confiance du gouvernement Espagnol. Les édifices publics n'offrent rien de bien remarquable : les églises y sont comme dans toutes les villes Espagnoles, plus belles que les édifices publics, mais elles sont plus remarquables par leur masse et leur étendue, que par le genre de leur construction.

L'inquisition a un palais dans Barcelone, et c'est une des villes de l'Espagne où elle exerce l'autorité la plus absolue; les Catalans n'osent pas lire! par quelle fatalité les hommes parviennent-ils à corrompre toutes les institutions? pour-

quoi faut-il que dans leurs mains, la religion, les arts, le courage, la liberté même, deviennent quelquefois l'instrument du crime ou se déshonorent par des excès.

Cent mille habitans sont renfermés dans les deux enceintes de Barcelone, et chaque jour la population de cette cité s'augmente considérablement.

Tarragone, capitale de la Catalogne, occidentale est moins étendue, moins peuplée, moins belle sous tous les rapports, que Barcelone, mais elle est beaucoup plus forte: son enceinte fortifiée à la moderne peut la faire regarder comme une place du second rang.

On attribue sa fondation aux Phéniciens; mais les débris des vastes édifices que cette ville offre de toutes parts, paroissent tous bâtis de la main des Romains.

Les maisons ecclésiastiques, les palais des inquisiteurs, le siége de la viguerie, l'hôtel de l'évêque, tout est bâti sur les ruines des plus beaux monumens romains; on voyoit encore, il y a quelque temps, près la cathédrale de sainte-Thecle, une statue antique, qui avoit été originairement une Vénus pleurant sur Adonis, et dont un sculpteur Italien avoit fait, avec beaucoup d'art, une Vierge pleurant sur son fils: ce monument a été enlevé par ordre du gouvernement.

Toutes les autres villes des deux Catalognes sont agréablement situées et assez peuplées, mais elles ne présentent rien qui puisse y fixer l'attention des observateurs.

Les routes, les mulets de transport, les auberges y sont plus négligés encore, et plus incommodes que dans les autres parties de l'Espagne.

Les Catalans sont les plus actifs et les plus courageux de tous les Espagnols; leur caractère naturellement inquiet et indépendant les rend indociles au joug: le souvenir de leur antique liberté est encore gravé dans leurs cœurs: les ef-

forts qu'ils ont fait en 1640, pour se soustraire à la domination Espagnole, leur ont fait perdre tous les privilèges, que la cour de Madrid avoit cru devoir accorder à cette province, qui alimente une partie de l'Espagne.

Le costume des Catalans a quelque chose de flatteur.

Les hommes portent leurs cheveux enfermés dans un rezeau recouvert d'un bonnet qui retombe sur le côté, à-peu-près comme les *bonnets de police* de nos soldats: quelquefois ce bonnet est remplacé par un chapeau à trois cornes.

Leur juste-au-corps est une espèce de gilet croisé fermé avec des boutons, et orné de revers et paremens d'une couleur tranchante.

Par-dessus ce juste-au-corps, ils portent un manteau très-ample dans le bas, mais qui dans le haut laisse absolument à découvert un bras et une partie de l'épaule.

Tout le reste de l'habillement des Catalans ressemble à nos habits français, à l'exception toutefois de la chaussure qui est fixée au-tour de la jambe, à l'aide d'une lanière, à-peu-près comme les sandales des anciens.

L'habit des Catalannes est plus agréable encore; un large voile, fixé sur le front, descend avec grace sur les épaules: un corset lacé par-devant dessine parfaitement la taille, et un mouchoir à la française couvre en partie la gorge: les manches de ce corset laissent les bras presque absolument à nud: la jupe est très-longue, et un petit tablier très-étroit et très-court descend jusques sur le genouil.

Ordinairement le fonds du corset est relevé par une broderie en soie de la couleur du tablier ou du voile.

L'inquisition est le seul fléau que l'on redoute dans ce pays auquel la nature n'a presque rien laissé à faire, pour être parfaitement heureux.

Catalan

Catalanne.

MŒURS,

USAGES ET COSTUMES

DES HABITANS

DU ROYAUME DE LEON.

La province de Léon que les Espagnols ont si pompeusement qualifié du titre de royaume, est une des contrées les moins peuplées et les plus incultes de toute l'Espagne.

Elle s'étend du nord au midi, entre l'Asturie et les deux Castilles, dans une espace de 120 lieues de long et 40 lieues de large.

Elle a sous les Romains fait partie pendant long-temps de l'Espagne *Tarragonoise*, et n'a été rangée que long-temps après dans la *Gallécienne.*

Elle a comme la plupart des provinces de l'Espagne, subi successivement le joug des infidèles et des Maures : enfin elle fut reconquise par Alphonse III, qui en forma un royaume aujourd'hui réuni à la couronne d'Espagne.

Ce petit état se subdivise en deux provinces, la *Terre des champs* et *l'Estramadoure* : Léon est la capitale de la première, Mérida peut-être regardée comme la métropole de la seconde.

Léon est une ville fort ancienne, mais foiblement peuplée : les maisons religieuses couvrent plus de la moitié du sol de la ville : le titre de clerc y est si fort honoré que le Roi y est le premier chanoine de la cathédrale.

On croit que le nom de cette ville dérive du mot latin *legio*, et qu'elle est ainsi nommée parce que les Romains y établirent la *septième légion*, sous l'Empereur Galba.

Salamanque a beaucoup plus d'étendue, d'habitans, de commerce et de richesses que Léon.

C'est une ville du second ordre, peuplée de dix mille familles et avantageusement située.

C'est sur-tout par son université que Salamanque éclipse la ville de Léon : les arts si généralement négligés en Espagne sont cultivés dans cette ville, quatre-vingt professeurs y donnent des leçons publiques: des prix nombreux, mille moyens d'encouragemens y sont établis, mais hélas! on y croit encore qu'un homme est assez instruit lorsqu'il sait beaucoup de théologie et de latin : cette vieille erreur que les saints inquisiteurs ont tant d'intérêt à perpétuer, s'opposera long-temps en Espagne, au progrès des arts et des sciences.

Les environs de Salamanque ne présentent pas comme les autres parties de l'Espagne, l'aspect d'un pays sauvage, inculte et mal gouverné.

Les vivres y sont très-chers, les routes mal tracées et dépourvues d'arbres, mais au moins on y trouve quelques hôtelleries et des hameaux peuplés d'hommes à demi-civilisés.

Les habitans de ces hameaux n'ont pas l'insouciante fierté des autres paysans Espagnols : ils sont doux et complaisans, ils aiment à obliger les voyageurs, et leur figure naturellement prévenante est embellie par un costume vraiment flatteur.

Ils portent un grand chapeau rond, enveloppé d'un large ruban et d'une cocarde : leurs cheveux sont cours par derrière, et flottent sur le manteau.

Leur chemise est brodée dans toutes les parties apparentes, et autour du col.

Une veste et une culotte de la même couleur, brodées et garnis de petits boutons d'or, forment leur habit de dessous : les manches de la veste sont ouvertes vers le pli du bras, et l'ouverture est garnie de soie.

Une large ceinture d'une couleur tranchante, et formant une rosete très-épaisse ajoute à l'agrément de cet habit.

Le manteau à l'espagnol recouvre ce juste-au-corps : ce manteau qui se porte long en été, court en hiver, est d'un drap anglais tranchant par sa couleur avec la soubreveste.

La chaussure est à peu-près comme en France, à l'exception cependant d'une grosse rosette de ruban ou de laine de couleur, que l'on place sur le coup-de-pied.

Les femmes portent un chapeau orné de rubans qui flotte sur les épaules : sous ce chapeau, elles ont un chaperon qui se noue sous le manton : les extrémités du chaperon sont le seul voile de la gorge qu'un corset très-échancré laisse presque totalement a découvert : ce corset est sans manches, décoré d'une broderie ou de dessins imprimés, représentans des croix, des têtes de saint, des emblêmes de la religion catholique : leurs jupons sont extrêmement longs, ils sont ou brodés ou garnis à plusieurs étages en diverses couleurs : des nœuds de ruban fixés sur les hanches, servent à relever le jupon à peu-près dans la forme des Polonoises.

Ce costume plus ou moins élégant, plus ou moins soigné, suivant les lieux où la fortune, est à peu-près celui de tout le royaume de Léon.

Le caractère varie plus que le costume dans ce royaume : la plupart de ses habitans contrastent d'une manière frappante par la rusticité de leurs mœurs, avec les aimables villageois des environs de Salamanque.

Le royaume de Léon a produit les deux hommes qui ont

le plus illustré et enrichi l'Espagne, par la conquête des pays les plus beaux du nouveau monde.

Fernand Cortes, ce fameux conquérant du Mexique, est né à Medellino ou Metellinum, petite ville de l'Estramadoure, fondée par Quintus Metellus, qui lui donna son nom.

François Pizare qui a découvert et conquis le Pérou, a pris naissance dans la même province, à Truxillo, petite ville assez bien fortifiée.

On voit dans plusieurs endroits de l'Estramadoure, des antiquités qui rappellent le séjour et la puissance des Romains dans l'Espagne, mais on ne voit rien dans les mœurs des habitans de Léon, qui rappelle le courage et l'activité des Celtibériens leurs ancêtres; insensibles à tout, ils n'ont d'autres passions, d'autres sentimens, d'autres habitudes que celles qui leur sont communiquées ou suggérées par leurs prêtres, et ils resteront soumis aveuglement à la cour de Madrid, tant que le trône et l'autel seront réunis contre eux.

Homme de Salamanque.

Femme de Salamanque.

MŒURS,

LOIX ET COSTUMES

DES HABITANS DE MURCIE.

CE royaume faisoit anciennement partie de la Cartaginoise, province démembrée de la Terragonoise. Un caprice amoureux du roi des Goths, alors maîtres de l'Espagne, occasionna la conquête de cette belle contrée par les Maures. Le prince Rodrigue, amoureux de la fille, d'autres disent de la femme du comte Julien, l'un de ses généraux, et son ambassadeur en Afrique, en avoit arraché de force les dernières faveurs. Furieux de cet affront, et outragé dans ce qu'il avoit de plus cher, le comte résolut de s'en venger. Il engagea Muza, général des armées du Calife, contre lequel il avoit défendu, peu de temps auparavant, les domaines de son maître en Afrique, à commencer la guerre, et lui promit de lui faciliter la conquête de l'Espagne. Les mesures furent si bien prises, que les infidèles pénétrèrent sans obstacles dans l'intérieur du royaume. Rodrigue voulut s'opposer à leurs armes; mais il fut défait, et alla, dit-on, finir ses tristes jours dans un hermitage. D'autres prétendent qu'il mourut sur le champ de bataille. Il fut le dernier roi des Goths, et laissa son royaume en proie aux fureurs des Sarrazins. Le royaume de Murcie fut la quatrième province qui changea de maître et ne coûta presque rien aux vainqueurs. Les portes de la capitale leur furent ouvertes dès qu'ils parurent; les habitans, peu accoutumés aux ma-

nières des Sarrazins, quittèrent le pays et l'abandonnèrent aux soldats qui s'y établirent. C'est au commencement du huitième siècle que se fit cette révolution, une des plus grandes qui soient arrivées en Espagne.

Ferdinand III, roi de Castille, à qui la piété filiale et sa dévotion envers le Pape ont valu les honneurs de l'apothéose, et qu'on révère seulement en Espagne comme saint, chassa les Maures de la Murcie en 1241. Il ne falloit rien moins qu'un héros de la trempe de Ferdinand pour les déposséder. Il leur laissa le choix, ou de retourner en Afrique, ou de rester esclaves en Espagne. Plusieurs ne purent se résoudre à quiter un pays aussi fertile et aussi agréable, et ce peuple qui n'aguères étoit si jaloux de sa liberté, oubliant qu'il venoit d'en jouir, vécût malheureux et dans une condition voisine de la servitude.

Le plus grand revenu que la couronne tire, est dû aux soies avec lesquelles on fabrique de fort belles étoffes. Quoique le pays soit montagneux, on y recueille cependant de fort bons vins et du bled; mais sa principale richesse consiste en huile, en sucre, en fruits de toute espèce; il passe pour le jardin de l'Espagne. La riviere de Segura est la seule un peu considérable qui arrose cette province.

La ville de Murcie en est la capitale, ce n'est pas à ses onze églises paroissiales, à ses onze couvents et à son tribunal de l'inquisition qu'elle doit son éclat. Sa cathédrale est un très-bel édifice, et on peut monter ou en carosse ou à cheval sur le sommet de son clocher, dont la pente de la montée est très-douce. La bibliothèque des Cordeliers est remarquable par la grande quantité de livres qu'on y trouve; mais peu sont intéressants. Les scholastiques y fourmillent.

Alphonse X, surnommé l'*Astronome*, fils et successeur de S. Ferdinand, est enterré à la cathédrale de Murcie, où il y a un superbe mausolée. Ce prince ne fut pas, comme son père, mis

dans la légende. Le goût qu'il avoit pour les hautes sciences et pour la philosophie, le faisoit passer pour un *esprit fort*. Son ambition n'avoit pas de bornes, et le nom de sage, qu'on lui donna, lui auroit assez convenu, s'il n'eût pas été dominé par ce fatal desir de conquérir. Il en fut bien puni dans la personne de son fils ingrat qu'il se vit contraint de maudire. Il mourut à Murcie, qu'il avoit coutume d'appeller sa bonne ville.

Tout se pèse à Murcie, et le prix de chaque denrée y est fixé par le Magistrat. La justice y est très-sévère & la police très-exacte. Celui qui surfait, et qui est pris en contravention, est promené sur un âne, reçoit un certain nombre de coups de fouet, et puis est banni de la ville. Les accapareurs n'y sont pas mieux traités; car il n'y a point de fléau plus grand dans une cité que ces infâmes sang-sues qui, spéculant sur les besoins des habitans, retirent vers elles toutes les ressources du commerce, et font payer, au poids de l'or, les objets d'indispensable nécessité.

Carthagène, ville située sur la côte, avec un des meilleurs ports de mer de la Méditerranée, est la seconde de la province; mais, de long-temps, elle ne recouvrera l'état florissant dont elle jouissoit jadis. Fondée par les Carthaginois, détruite par les Barbares, elle fut rétablie par Philippe II, le plus politique des rois, mais le plus cruel des pères, à qui un double parricide a fait donner le nom odieux de *Démon du Midi*.

Lorca, petite ville qui a titre de cité, est habitée par des Maures convertis, fort méprisés par ces insolens Espagnols, qui oublient que les ancêtres de ces Maures étoient leurs maîtres; tant il est vrai que celui qui change de religion, soit qu'il y soit forcé par la crainte, ou qu'il croit être convaincu de la fausseté de celle qu'il professoit, est méprisé par ceux mêmes dont il adopte les principes; car, on ne peut regarder comme honnête-homme, celui qui abandonne la religion que ses pères ont constamment suivie et où ils ont vécu vertueux, pour en embrasser

une qu'il ne connoît qu'à peine ; toutes les religions étant les mêmes dans leurs principes, principes puisés dans la nature et qui se rapportent à cet axiôme : *ne fais pas à autrui, ce que tu ne voudroit pas qu'on te fit*, ne doivent pas être réputées meilleures les unes que les autres, dès qu'on remplit, dans celle qu'on tient de ses ancêtres, tous les devoirs qu'elle nous prescrit. La célébrité de l'une, plus que de l'autre, ne dépend absolument que du plus d'accessoires brillans qui éblouissent le vulgaire, et des tours d'adresse qu'employent les apôtres pour faire des prosélites.

Sancta-Crux de Caravacca, est un bourg qu'on rencontre dans les montagnes à 15 lieues au couchant de Murcie, peuplé à peine de 1800 ames : il renferme deux paroisses et sept couvents. C'est là qu'on se procure des crucifix propres à se préserver de la perfidie ; de ces ceintures précieuses qui garantissent si bien la chasteté des femmes Espagnoles, et des rosaires avec lesquels on brave impunément les plus grands dangers. On y distribue encore une eau, couleur de rose, inventée par les Cordeliers, qui est un remède sûr contre la stérilité. Toutes ces ramifications de commerce, jointes à la sainte besace, qui est très-fêtée dans ce pays, produisent, à ces bons religieux, un revenu de huit mille ducats ; et là-dessus on ne compte pas les messes et tant d'autres recettes habilement trouvées pour escrocquer l'argent des fidèles.

La plaine d'Almosa est célèbre par la victoire que les Français et les Espagnols remportèrent sur les Anglais, commandés par le Maréchal de Berwick. Philippe V fit célébrer pour le salut des ames des soldats morts dans cette expédition, cinquante mille deux cents messes. Quelle aubaine pour les moines!

Le costume des hommes de Murcie, consiste en un gilet fort court, et par-dessus une veste presque toujours ouverte, quoiqu'elle soit garnie d'un grand nombre de boutons. Une espèce de jupe enveloppe les cuisses et déborde à peine leurs genoux. Ils portent un manteau ample et bordé de franges. Leur chaussure

n'est qu'une sandale, assujetie au pied par un réseau. Ils attachent des chaînes à leur col, et y suspendent des reliques. Les femmes, même parmi ce qu'on appelle le bas peuple, sont costumées très-élégamment. Leur principale parure est le voile qu'elles ont sur la tête, et qu'elles font retomber sur leurs épaules avec beaucoup de grace. Elles suspendent à leur collier des croix d'or, où il se trouve toujours un endroit creux, dans lequel elles renferment, avec soin, quelques morceaux de froc de moines qui, au dire de leurs confrères, sont morts en odeur de sainteté.

MŒURS,

LOIX ET COSTUMES

DES HABITANS

DE LA HAUTE ET BASSE-NAVARRE.

LES Sarrazins, après avoir inondé l'Espagne, au commencement du huitième siècle, enlevèrent ce pays aux Visigoths et y dominèrent à leur place. Charlemagne les chassa, et la Navarre fut dès-lors soumise à la domination française, jusques vers l'an 830, que les peuples du pays choisirent pour leur roi Eneco, duc d'une partie de la Gascogne. Ce royaume comprenoit l'Arragon, qui fut réuni à la Navarre après la mort de Ramire.

Parmi les princes qui portèrent successivement toutes ces couronnes, Sanche III, dit le Grand, titre trop prodigué aux usurpateurs, est celui dont le regne présente le plus d'événemens. Un des principaux est la réunion de la Castille à la Navarre, et la distribution des domaines de ce prince entre ses fils, qui fut l'origine des nouveaux royaumes de Castille et d'Arragon.

Catherine, fille héritière de François Phœbus, roi de Navarre, porta ce royaume dans la maison de Jean d'Albret; mais ce prince s'étant joint au roi de France contre l'Espagne, l'Angleterre et le Pape réunis, Jules II, ce célèbre pontife qui avoit hérité de Saint-Pierre le droit divin d'être infaillible, et du grand Constantin celui de faire la guerre *tuandi, massacrandi Italianos*, excommunia

les Navarrois comme schismatiques, délivra ses sujets du serment de fidélité, et donna ses États au premier qui pourroit s'en emparer. Ferdinand entra à main armée dans ce royaume, et l'enleva à son légitime possesseur. Cette injuste conquête acheva de lui soumettre toute l'Espagne ; et son zèle pour la religion lui a mérité le nom de *Roi Catholique*, que ses successeurs ont conservé.

Jeanne d'Albret, petite fille de Jean, et mère du roi Henri IV, porta enfin ses droits dans la maison de ce prince, qui réunit ce royaume à la couronne ; mais les rois d'Espagne en sont demeurés en possession et la France ne conserve que la basse-Navarre, qui est un pays pauvre et qui a bien moins d'étendue que l'autre.

La haute-Navarre ne valoit guères la peine d'allumer les foudres du Vatican pour faire commettre une injustice. C'est un pays de montagnes, pauvre et peu fertile. Il produit néanmoins assez de grains, de vins et d'excellens fruits. Il y a beaucoup de pâturages. On y trouve des mines de fer.

Ferdinand, en unissant la Navarre à ses états, ne changea rien dans la forme du gouvernement, et laissa le peuple dans l'usage des loix dont il se servoit depuis long-temps, et dans la possession de ses privilèges. Il s'impose lui-même. Les habitans sont vigoureux, bons soldats, adroits, laborieux, galans, mais jaloux ; les femmes sont jolies et bien faites; elles savent se faire respecter de leurs maris.

Pampelune, qui doit sa fondation au grand Pompée, lorsque ce Capitaine faisoit la guerre en Espagne contre Sertorius, est la capitale et le chef-lieu de la justice de la haute-Navarre. Les Magistrats sont choisis tous les trois ans ; et quand ils ont rempli leurs devoirs, avec zèle et intégrité, on les continue dans leurs fonctions pour trois autres années. Le Juge, parvenu à la fin de son temps, doit mettre fin à tous les procès dont il a connoissance. Cet usage est digne de louange en ce qu'il laisse appercevoir aux plaideurs un terme à leur attente.

La ville a deux principales places entourées de fort belles maisons, dont l'une sert pour les courses de taureaux. L'autre est le rendez-vous des habitans pour y parler de leurs affaires ou de leurs plaisirs : les femmes peuvent aussi y aller ; c'est vraiment curieux de voir ces jaloux Espagnols s'observer l'un l'autre et se servir eux-mêmes de spectacle. Ils sont obligés de n'agir qu'après un mûr examen, de peur d'offrir matière à critique. Les mœurs y gagnent, à la vérité, mais l'hypocrisie y gagne bien d'avantage.

François, l'apôtre des Indes, naquît à Xavier, bourg dans la Navarre Espagnole. Pour mener les Indiens à la conviction de sa religion, il n'employa que le ton de la charité et de l'humanité : les mystères, dont il parloit sans cesse, et auxquels les Japonais ne comprenoient rien, le firent passer, dans leur esprit, pour un fou. Mais, qui ne préféreroit le nom d'insensé à celui de bourreau ? Fernand, certes, ne mérita que trop ce dernier parmi les Américains.

La Navarre renferme encore quelques petites villes, telles que Estella, Olite, Sanguessa, Tudela, &c. mais elles n'ont rien de remarquable.

Saint-Jean-Pied-de-Port est le seul bourg d'un peu d'importance qui se trouve dans la Navarre Française ou basse-Navarre. Ce pays, quoique très-pauvre, fournit le nécessaire aux habitans qui vivent heureux, et qui sont d'un caractère fort aimable. Cette médiocrité précieuse, qu'Horace a si bien caractérisé par ces mots : *aurea mediocritas*, fait le charme de leur vie. N'est-ce pas, en effet, un spectacle bien plus intéressant pour un observateur, de voir un canton dont tous les petits domaines isolés et bien tenus offrent aux habitans une récolte aisée, suffisante et également répartie, que ces villes dont quatre ou cinq maisons opulentes métamorphosent le reste de la cité en un désert, et jouissent exclusivement des douceurs de la vie ?

Homme de Murcie.

Femme de Murcie.

Marchand d'Orange de Murcie

Marchande d'Orange de Murcie.

Homme de Navarre.

Femme de Navarre.

INSULAIRES DE MINORQUE.

Les grandes masses politiques se dissolvent avec le temps ; les petits établissemens n'échappent pas non plus à cette loi universelle. Minorque, l'une des îles Baléares célèbres dans l'anquité, n'est plus la patrie d'une nation gigantesque, dont le chef ne céda qu'à la force héroïque d'Hercule : cette isle n'a point perdu de son étendue ; elle est la même que du temps des Phéniciens, des Carthaginois et des Romains qui se la disputèrent tour-à-tour ; mais l'adresse et le courage de ses anciens habitans donnoient de l'importance à ce morceau de terre isolée. Si les Goths et les Sarasins, si l'Espagne, l'Angleterre et la France n'en dédaignèrent pas la conquête, les rivalités nationales furent la cause de toutes ces révolutions, plutôt que les avantages d'une telle propriété. Des flots de sang humain ont coulé en pure perte ; l'Insulaire de Minorque, témoin de ces scènes, et indifférent au joug de tel ou tel maître, n'a pas encore recouvré son énergie primitive, et n'en est point devenu meilleur ni plus heureux. Ses mœurs sont moins grossières sans doute, que du temps où il

avoit pour habitation le creux des rochers, que du temps où la fronde étoit sa seule parure. Mais du moins alors il étoit plus facile d'en faire quelque chose qu'aujourd'hui. Un Sauvage libre est plus près de devenir homme, qu'un vil esclave énervé. L'étendue et la position de Minorque devoient, ce semble, la préserver de la servitude; mais qu'attendre d'une petite peuplade qui ne profite de sa liberté que pour s'adonner à la piraterie?

L'isle Minorque, placée dans la méditerranée, à 70 lieues de Marseille, compte dix-huit lieues de longueur, sur 9 dans sa plus grande largeur, et 28 lieues quarrées de surface. Mahon en est comme la capitale.

Le port de cette ville lui donne quelque consistance; bâtie sur une éminence, si elle n'offre pas de beaux édifices, on y jouit du moins de la plus superbe vue, et de l'air le plus salubre. Les églises y sont mal éclairées; mais le peuple n'en est que plus religieux: un demi-jour, dit-on, favorise la beauté des femmes; on pourroit ajouter, et le recueillement des ames dévotes.

Alajor, capitale de la province ou Terminos de ce nom, est une ville assez considérable. Dans les églises, qui sont bien bâties et ornées avec quelque goût, les deux sexes se tiennent séparés l'un de l'autre pendant les offices, et n'ont point de sièges pour s'asseoir.

Les amateurs ne séjournent pas longt-temps à Mercadal; les femmes, dit-on, y sont laides jusqu'à la difformité; et on attribue cet inconvénient grave aux eaux mal-saines qu'on boit dans ce *Terminos*.

C'est dans ce quartier de Minorque, que s'élève le Mont-Toro, l'éminence la plus haute de toute l'isle; cône de terre qui pourroit devenir le séjour le plus

délicieux, si aux moines Augustins qui y végétent, on substituoit quelques familles laborieuses.

A l'autre extrêmité du District de Merçadal, est le Mont-Agatha, fréquenté par les naturalistes et par les ames dévotes. Les premiers y vont étudier et admirer les révolutions que le globe a éprouvées de temps immémorial. Les femmes y viennent invoquer la bienheureuse Agathe, vierge et martyre. Un certain Quintien, gouverneur de la Sicile, patrie de notre héroïne chrétienne, pour l'empereur Dece, éprouva sa vertu par mille tortures qui lui fit endurer, dit-on, dans cette partie du corps, objet des premiers desirs de l'amour charnel: Agathe perdit la vie au milieu des tourmens; mais elle conserva son innocence, et obtint avec l'auréole céleste, la réputation de guérir les jeunes beautés malades au sein.

Etranger à tout ce qui se passe au-dessous de lui, un berger occupe le sommet de la montagne de Sainte-Agathe, surface de six acres de terre au plus, et règne paisiblement sur un petit troupeau qui le nourrit et qu'il rend heureux.

Citadella, jadis capitale de minorque, a beaucoup déchu depuis qu'on lui a fait céder cet avantage à Mahon: au commerce qui l'enrichissoit, à l'industrie qui la vivifioit, a succédé l'indolence de la noblesse oisive, cantonnée habituellement dans cette petite ville.

Les nobles ont autour d'eux quantité de maisons religieuses, qui ne contribuent sans doute pas à la population de cette province. Sur les bords de la mer est une chapelle consacrée à St.-Nicolas.

Chaque district de l'isle à ses magistrats particuliers: les jurats représentent la noblesse, les bourgeois, les marchands, les artisans et les gens de la campagne, parmi lesquels ils sont élus. Veiller au besoin de

leurs compatriotes, et porter au gouverneur les plaintes du peuple, sont les deux principaux objets de leurs fonctions. De temps en temps on convoque un conseil-général, composé des magistrats et des députés de tous les Terminos. Chaque contrée en outre, a son bailli, portant la verge de justice, comme en Espagne,

L'isle est divisée en cinq paroisses, gouvernées par des recteurs ou curés, jouissant des honneurs de la dixme. On ne regrette pas sans doute le tribunal de l'inquisition qu'on avoit autrefois établi à Minorque.

Les Minorquois sont indolens et sans industrie. Peut-être ont-ils contracté ce caractère à la suite des révolutions de tout genre et sans nombre que l'isle a éprouvées. Doit-on mettre beaucoup d'activité à se procurer l'aisance et des richesses qu'on est exposé à perdre au premier caprice d'un maître ou d'un voisin ambitieux. Ils ont tous les vices d'un peuple qui n'est plus libre. Dociles et patiens sous le joug que le plus fort leur impose, l'habitude de le porter en allège pour eux le poids. Ils ne se passent rien entr'eux: et ils semblent se dédommager parmi leurs égaux, de la contrainte dont ils se sont fait un devoir envers ceux que la politique a rendu leurs supérieurs.

Peu disposés au travail, quoique en état d'en soutenir les fatiques, la nécessité les rend sobres, et cependant on les croiroit blasés, car ils font usage de beaucoup d'épiceries et d'ail. Un oignon et du pain, un verre d'eau et d'eau-de-vie, cela s'appelle faire un bon repas chez eux.

L'ignorance a son siège à Minorque; et le clergé n'est sçavant qu'autant qu'il le faut précisement pour mettre à profit la cagoterie stupide du peuple. Les femmes n'apprennent pas à lire, afin de ne point se trouver dans

le cas de recevoir des billets; ni à écrire, afin qu'elles n'en envoyent pas. Mais l'amour est un truchement habile, qui met en défaut la jalousie des hommes.

D'ailleurs, si les Minorquaines possédoient le talent de peindre la parole et de parler aux yeux, elles sont trop discrettes pour en emprunter des secours. Le voile de la prudence leur interdiroit cette ressource dont elles savent très-bien se passer.

Les hommes font leur cour aux femmes, à la manière espagnole. Ils se morfondent pendant toute une nuit sous les fenêtres de leurs maîtresses, et supportent avec résignation, leurs mauvais traitemens; ils savent que plus on les maltraite, plus on les aime. D'ailleurs ils auront bientôt leur revanche; car ordinairement l'amant esclave devient mari despote.

Les marins qui mouillent au port, observent une étiquette fort étrange. D'abord, ils ont la prudence de faire prévenir leurs moitiés, de leur arrivée. Rien de plus naturel; mais quand l'époux va pour rentrer chez lui; sa compagne, sur la porte, le voit franchir le seuil sans paroître s'appercevoir de sa présence. Il est vrai que quelques momens après, les deux conjoints se retrouvent; et abandonnés à eux-mêmes, ils se dédommagent de la contrainte du cérémonial. Cet usage, dit-on, est un monument de la jalousie qui règne à Minorque.

Les preuves de tendresse que se prodigueroient deux époux réunis, après une longue absence, ne manqueroient pas d'allumer dans le cœur de leurs amis, témoins de cette scène, des desirs que le climat rend toujours violens.

Le carnaval donne une toute autre physionomie aux insulaires de Minorque. Les femmes sur-tout, prennent au mot les licences permises dans ces momens de folie. Après avoir fait pendant tout le jour, amende

honorable aux pieds des SS. autels, du scandale consacré par cette fête toute profane; elles s'abandonnent pendant la nuit, en toute sécurité de conscience, à tout ce qu'on se croit en droit de faire, quand on n'a plus de pudeur à conserver, ni de remords à craindre.

La danse n'est pas leur plaisir le plus vif, elles s'en acquittent avec gravité, d'après une musique lourde et monotone, et au son de la guitarre, seul instrument connu dans l'isle. Les hommes ont oublié depuis long-temps les exercices militaires, dont jadis ils tiroient vanité. La fronde même, qui leur mérita l'honneur de figurer dans l'histoire ancienne, ne se trouve plus qu'entre les mains de quelques pâtres de montagnes. Le peuple ne porte jamais d'armes. Il faut être gentilhomme pour avoir le droit de suspendre à son côté le fer homicide.

Les femmes ne rendent point le salut qu'on leur donne, en ployant les genouils; elles mettent plus de dignité dans de pareilles rencontres, et se contentent d'incliner plus ou moins la tête; leur baiser les joues ou simplement la main, passeroit pour une impolitesse des plus grossières; car elles se plaisent beaucoup au *decorum*, et se regardent comme de belles roses, auxquelles il n'est permis de toucher que des yeux.

Les Minorquins, et sur-tout les femmes, pratiquent encore une dévotion, depuis long-temps tombée en désuétude dans tout le reste de l'Europe. L'habit monachal a conservé pour eux les idées de vénération qu'il inspiroit jadis à toute la chrétienneté; il n'est pas encore rare de voir à Minorque, un moribond endosser le froc de St.-François, ceindre son cordon, et expirer dans ce costume bisarre.

Mais pour finir l'ébauche de leurs mœurs par un trait digne d'éloges, il n'est pas d'endroits sur la terre où l'on rencontre moins d'hommes vivans à la merci de

leurs semblables. Les Minorquins, plus que tout autre peuple, ont trouvé le secret (et devroit-ce en être un)? de se suffire tous à eux-mêmes, et de ne se trouver jamais dans l'humiliante nécessité de recourir à la pitié d'autrui.

Ces insulaires, sur-tout les paysans, sont extrêmement bazannés; mais les femmes et les enfans ont les traits réguliers, les yeux et les cheveux noirs, et les dents fort blanches.

L'habillement des hommes du commun, consiste en une jaquette et une camisole, qu'ils lient autour du corps avec une ceinture à réseau, ou une grande laniere de cuir; une chemise grossière, un mouchoir de couleur autour du col, un mauvais manteau rouge, une paire de culottes qui leur descendent jusqu'à la cheville, de gros bas, des souliers larges et plats, sans talons, faits avec du cuir blanc, et un chapeau rabattu.

Les gentilshommes portent des perruques, des chapeaux retroussés et l'épée. Leurs habits sont faits comme les nôtres, excepté qu'ils sont ordinairement noirs. Dans un temps de deuil, ils enveloppent la garde de leurs épées avec un morceau de drap noir; ce qu'ils regardent comme une marque du distinction.

L'habillement des femmes consiste en une camisole d'étoffe noire, ouverte vers le col, et fermée vers le poignet, sur laquelle elles retroussent les manches de leurs chemises. Elles mettent par-dessus, un jupon d'étoffe de couleur, ou de toile peinte qui tient à la camisole. Elles plissent le jupon vers les hanches, pour paroître plus grosses; et il est si court, qu'il leur descend à peine jusqu'au gras de la jambe; elles portent des bas bleus, rouges ou verts, avec des coins d'une autre couleur, des souliers blancs, dont le talon est assez haut, les houpes sont rouges. Ces chaussures,

larges vers les orteils, et découpées de plusieurs petits trous, tiennent le pied frais, et font qu'elles marchent plus à leur aise.

Leur cœffure est une *robazilla* de toile peinte ou d'étoffe de soie, qui s'attache sous le menton, et leur tombe sur les épaules de telle sorte qu'elles ont le col découvert, pour peu qu'il fasse du vent. Elles ont soin de la bien serrer sous le menton pour paroître plus grasses. Encore qu'elles ne portent point de corps, elles ne laissent pas que d'être droites et bienfaites. Lorsqu'elles sont en visite, elles mettent un voile noir qui ne leur couvre jamais le visage; elles lient leurs cheveux par derrière, mais quelquefois elles les tressent avec un ruban couleur de rose, qui leur descend jusqu'aux talons. Elles sortent rarement sans un éventail et un chapelet.

Comme elles sont presque toujours renfermées dans leur domestique, et que les modes ne changent jamais, leurs hardes passent à la troisième et à la quatrième génération; et l'on voit souvent une jeune mariée avec des robes de sa grand-maman.

Homme insulaire de Minorque

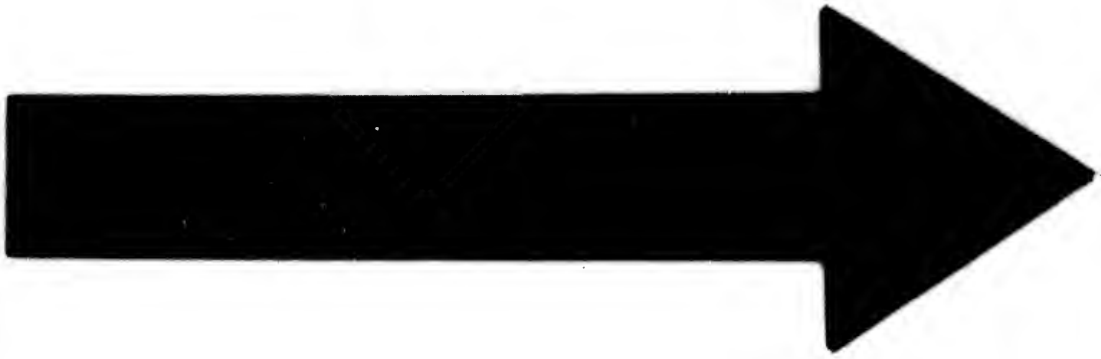
femme insulaire de Minorque

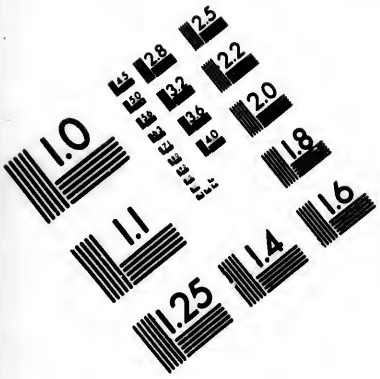
MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DES HABITANS DU C[illegible]ON DE BERNE.

Trois Cantons de la Suisse avoient arboré sur leurs montagnes le bonnet de la Liberté; et depuis plusieurs années montroient le plus bel exemple de courage et de constance pour la cause la plus légitime. Berne, ville impériale, ne tarda pas à l'imiter, et résolut de tenir d'elle-même les franchises que lui accordoient les ducs de Zœhringen ses fondateurs. Son poids dans la balance politique contribua beaucoup à déterminer la révolution; et bientôt l'indépendance déjà obtenue par les armes, fut reconnue dans un traité que le despotisme se vit contraint de ratifier. Evénement mémorable qui ne s'est renouvellé que deux fois depuis! Peu de temps après cette époque si chère, un événement d'un autre ordre eut lieu parmi les Bernois; ils jugèrent à propos de changer de religion, ou plutôt de secte: mais cette seconde révolution, dont le sujet servit tant de fois ailleurs de prétexte pour répandre le sang humain, se passa sans coup férir. Les docteurs des deux partis furent appellés pour discuter leurs opinions respectives, et on crut voir la vérité là où se trouva le plus grand nombre de suffrages. Le catholicisme fit une grande perte en cette occasion; car le Canton de Berne avec ses dépendances occupe le tiers de la Suisse, et renferme le quart de ses habitans. Les Bernois sont les plus riches de leurs compatriotes: on fait monter la fortune de plusieurs paysans jusqu'à 200000 livres foncières. Si l'extrême opulence traîne à sa suite le luxe; la propreté accompagne toujours l'aisance: en cela la ville de Berne est comparable à celle d'Amsterdam. Les maisons, simples en dehors, sont pourvues abondamment de tout ce qui contribue à rendre la vie inté-





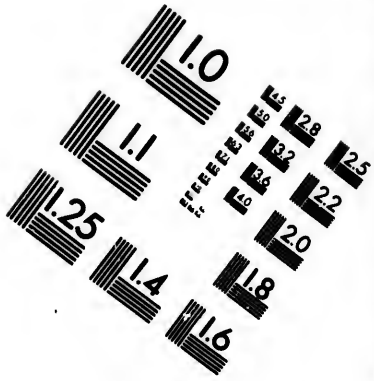
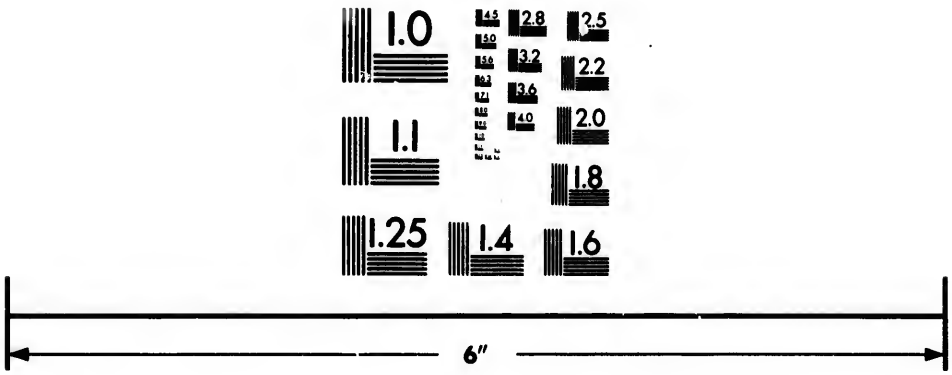
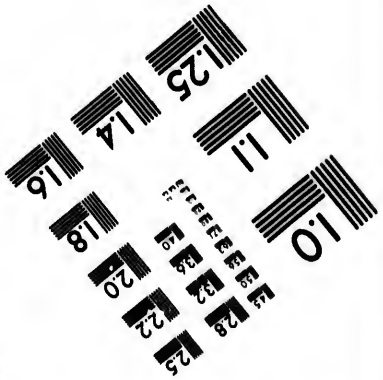


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

rieure agréable; et jusques dans les campagnes, les fenêtres sont garnies de jalousies. On ne se contente pas toujours de la fayence pour le service de la table: et il s'y fait une grande consommation du meilleur vin venu de l'étranger. Loin de se négliger, les villageoises portent des jupes si peu longues, si peu, qu'elles donnent des distractions au voyageur occupé de tout autre chose. Le bras presque nud est de l'embonpoint le plus appétissant. Pour le corset, on seroit tenté de supposer plus que de la coquetterie à celle qui a l'art de l'ajuster avec tant d'art sans qu'il y paroisse. La plupart d'entr'elles fréquentent le cabaret; et parmi les flots de vin ou d'eau de cerise plus corrosive encore pour leur jolie bouche, il n'en sort pas toujours les expressions les plus réservées. Elles ne se chargent que de poids légers; le tout est enfermé dans un sac de moquette, à-peu-près comme les sacs dans lesquels autrefois un laquais portoit à la messe le livre et le mouchoir de sa maîtresse; Ce sac est suspendu à deux bras; et elles en badinent avec grace. Il faut les voir marcher droites, pas serré, tête hauts, épaules effacées. Sur les grandes routes, on rencontre aussi à certains jours des carabas ornés, voitures légères où tout une famille endimanchée se fait traîner et va en promenade.

Rien de plus touchant sans doute que l'aspect d'un peuple heureux: mais qu'il est triste d'apprendre et de vérifier que presque toujours une nation n'est fortunée qu'aux dépens de ses mœurs. Tant que les hommes ne possèdent que le nécessaire, on peut compter sur leur vertu: mais du moment qu'on remarque chez eux du superflu, il est rare que l'innocence y habite, en même-temps.

C'est ce dont on ne s'apperçoit que trop dans le canton de Berne. L'abondance y a donné lieu au luxe, à la dissipation, et à leurs suites. Depuis la réforme, on n'affiche pas les endroits consacrés à la débauche; mais le libertinage n'y a rien perdu. L'*incognito* du vice lui est favorable; et pour nous servir des propres expressions du voyage de Mayer: « il faut croire que cela ne passe, ni la paysanne, ni la servante, » ni la *camériste*. vous ne savez pas ce que c'est qu'une camériste? » (continue l'agréable Voyageur) le voici; c'est la plus jolie figure

» possible. C'est une femme de chambre qui est aussi l'aimable sommelier; qui est vêtue en demoiselle, qui porte une fontange, de la » mousseline ou l'indienne bien fine, elle est à table le *puer* d'Horace.....Les garçons ont aussi une camériste, et gare au sabre ». A Berne, on coupe la tête aux infanticides; et la honte d'être mère rend les filles capables de ce crime dû aux préjugés de la société, plus forts que le cri de la nature. Au moment de l'ivresse, l'amour aveugle peut-il voir le glaive suspendu derrière la porte de l'arsenal de Berne? Et alors sent-on tout le poids de l'avilissement qui va être le premier châtiment d'une première foiblesse? Et c'est ainsi qu'on passe d'une faute bien excusable au forfait le plus inoui. Dans les états du roi de Prusse il n'y a point d'infanticide; parce-qu'une fille enceinte n'est aux yeux de la loi et du magistrat qu'une mère qu'il faut protéger et secourir

Le code de Berne, ouvrage des ducs et des empereurs ses anciens maîtres, vient de subir une modification qui fait espérer la réforme du reste. On ne renferme plus les criminels dans d'étroits cachots, pour y végéter inutiles: condamnés aux plus rudes travaux publics, leur punition tourne à l'avantage de la société et répare le mal qu'ils y ont commis.

Le commerce n'est pas ce qu'il pourroit être dans le canton de Berne; et on devroit en féliciter les habitans si, satisfaits des productions d'un sol heureux fécondé par leurs soins: ils appréhendoient les influences d'un riche négoce sur les mœurs simples que suppose l'agriculture. Quoique République, Berne admet des distinctions entre les individus qui la composent: les patriciens qui ont succédé à la noblesse, et le plébéien qui n'est pas aussi libre qu'il croiroit l'être.

Le canton est divisé en plusieurs districts aux quels le conseil souverain nomme des baillis, postes trop lucratifs pour n'être pas convoités, et c'est peut-être là le principal vice du régime politique de Berne. D'un côté, on fais tout pour plaire aux deux cents; ceux-ci d'une autre part ne donnent leur voix qu'aux candidats qui leur seront dévoués dans l'occasion: de façon que le Bernois pauvre ou patriote trop sage, ne peut prétendre aux offices de l'état dont il porte les

charges, ou du moins dont il est membre: car en vertu de la réforme qui peut-être n'a pas eu d'autre cause, tout l'or du clergé appliqué à l'entretien de la chose publique, a beaucoup allégé les contributions particulières.

La magistrature étant le *nec plus ultra* de l'ambition des familles patriciennes, les jeunes gens nés pour siéger un jour au grand conseil, où l'on ne peut prendre place avant la vingt-neuvième année révolue, se comportent jusqu'à cet âge comme les enfans de nos ci-devant nobles. Ils ne se refusent à aucun de leurs caprices, donnent le ton et se croient quittes quand ils ont été figurer dans les assemblées de l'*état extérieur*. C'est une espèce de collège politique où les fils des principaux Bernois font comme la répétition des emplois qu'ils espèrent gérer un jour sérieusement dans l'état. On peut faire deux reproches à ces établissement patriotique qui ne remplit pas tout ce qu'on est en droit d'en attendre. Le premier, c'est qu'il dégénère trop souvent en caricatures et en dissipations qui font perdre de vue l'objet principal. Le second inconvénient, c'est qu'on n'y admet pas indistinctement tous les enfans de la république, et que le premier grade; l'*Avoyer*, n'est accordé qu'au jeune homme dont les parens peuvent sacrifier beaucoup de frais à son avancement.

La jeunesse du canton pourroit trouver un [illegible]n dans la classe des ministres de l'évangile; c'est la partie la plus saine du corps républicain. On y trouve beaucoup de mœurs et de lumières, la conduite de ces pasteurs prouve beaucoup en faveur de la réforme.

Sans perdre de cette franchise qui fait la base du caractère helvétique, les Bernois ont su y joindre cette urbanité, ces prévenances que les étrangers rompus aux usages des brillantes capitales de l'Europe, desireroit rencontrer dans les autres cantons de la Suisse. Leurs compatriotes, moins opulens qu'eux, et par conséquent plus fidèles à l'esprit national, croient s'appercevoir que les Bernois ne fraternisent plus avec la même cordialité qu'autrefois, et qu'ils semblent quelquefois dédaigner les autres républiques confédérées, leurs inférieures quant à la puissance, mais leurs égales quant aux droits. Il est

par fois besoin de leur rappeler que la force des Cantons n'est que dans leur parfaite union & dans leurs mœurs antiques. Sparte seroit peut-être encore debout, si elle ne s'étoit à la fin laissé entraîner à l'exemple séduisant & contagieux d'Athènes.

Ce qui rend Berne le plus important des treize cantons, ce sont ses dépendances qu'il n'a point acquises à main armée. Ses épargnes l'ont mis à même d'acheter successivement quantité de petits fiefs dont les habitans sont devenus presque libres, de serfs qu'ils étoient sous leurs anciens seigneurs. La plupart sont plutôt des confédérés que des sujets de la métropole, qui ne s'est réservée sur eux qu'une sorte d'inspection, suite de sa prépondérance. En sorte que tous ces districts semblent n'offrir qu'un amas épars de familles conduites par leurs chefs, & ne tenant l'une à l'autre que par le lien de fraternité qui devroit être commun à tous les hommes. Ce régime peut convenir dans un petit état resserré que le gouvernement inspecte d'un coup d'œil; mais dans une République formée de grands districts, une fédération entraînera sa perte, parce que les considérations locales & les intérêts particuliers, l'emportant presque toujours sur l'intérêt général, finissent par séparer les départemens de la métropole & amènent nécessairement la guerre civile.

On trouve près de ce canton une petite source d'eaux thermales qui ont rendu plus de services à l'humanité souffrante, que les plus brillants exploits de ses premiers maîtres. Avant la réforme, il y avoit dans ce district deux couvens dont le revenu depuis est appliqué au traitement des imbécilles & au secours des voyageurs. Presque tous les autres monastères ont été ainsi convertis en hôpitaux; & les bons esprits applaudiront sans doute à cette réforme.

C'est dans la province d'Emmethal que se trouvent les paysans les plus aisés de tout le canton de Berne. Tout concourt, il est vrai, à leur bien-être, l'abondance du sol & la simplicité des mœurs. Puissent ces heureux villageois ne jamais se dégoûter de leurs maisons de bois: qu'ils y fassent régner la propreté; qu'on y rencontre toutes les douceurs de la vie! Mais ils sont perdus si le luxe s'introduit sous leurs toits de

ſapins. On pourroit leur conſeiller d'écrire ſur leur foyer ces quatres vers tirés du *Recueil des poëtes moraliſtes Français*:

Interdis ta maiſon au luxe corrupteur:
Il dévore en un jour le plus riche héritage.
O médiocrité! c'eſt à toi que le ſage
doit toutes ſes vertus, ſes talens, ſon bonheur.

Non loin de-là, dans le même diſtrict, on trouve le village de Langnau, ſi célèbre naguère par le ſéjour de *Michel Schuppach* (le génie ſalutaire de l'endroit), ſi connu ſous le nom de Médecin de la montagne, ou de docteur aux urines, & qui fit plus de cures par les conſeils toujours certains de l'expérience que n'en fit jamais *Haller*, ſon ſavant compatriote, avec la théorie la plus ingénieuſe & la plus profonde.

Laupen, bailliage dont les Bernois ſont propriétaires depuis 1308, eſt une petite ville, jadis impériale, mais qui jouit maintenant du droit d'élire ſon magiſtrat. Les citadins, qui ne ſavent plus lire leurs anciennes chartres, aiment mieux conſerver leurs titres ſans en profiter, que de courir le riſque de les confier à des lecteurs plus savans, mais mal intentionnés, leſquels peut-être leur en donneroient une interprétation fauſſe dont on prendroit acte.

Dans la vallée de Grindelwald, près le Grimſten, eſt le pays de Haſli, occupé par une peuplade d'hommes robuſtes & ſimples qui ſe ſont mis ſous la ſauve-garde des Bernois, afin de mieux conſerver leurs uſages qu'ils diſent tenir des Goths leurs premiers ancêtres. Quoiqu'il en ſoit, cette petite nation, éloignée de tout autre peuple, & ne communiquant avec perſonne, vit heureuſe, parce qu'elle jouit d'une paix profonde. On n'y connoît l'uſage ni de la chair, ni du pain, ni du vin. Du lait forme tout ſon comeſtible; & ſon négoce ne conſiſte qu'en fromages. On y trouve cependant de quoi entretenir un hoſpice au milieu des rochers environnans ce pays fertile. Pluſieurs d'entre ces bonnes gens ſe détachent pour deſſervir cet hôpital. Quand les neiges en ont rendu le ſéjour tout-à-fait impraticable, on a ſoin d'y laiſſer des proviſions pour les malheureux voyageurs égarés ou ſurpris par les approches de la mauvaiſe ſaiſon.

Cette intéressante peuplade rappelle la petite Colonie de Quakers, établie dans le hameau d'Heimberg, à quatre lieues de Berne. Ceux-ci exercent par principes les douces vertus que les habitans de Hasli pratiquent comme par instinct. Presque tous sont potiers de terre; profession innocente, bien analogue à leurs goûts paisibles. On a eu le bon esprit de ne pas les forcer à s'enrôler, avec d'autant plus de justice, qu'ils contribuent à la milice par une taxe. On ne les persécute pas non plus, quoiqu'ils ne fréquentent pas les temples, & qu'ils fuient la présence des ministres. Loin de convoiter la femme du prochain, ou son serviteur, ou sa servante, ou son âne ou son bœuf, ils se laisseroient dépouiller de tout, sans être tentés de réclamer rien: jamais ils n'ont porté de plaintes pardevant le bailli. Si les hommes aiment à faire secte, puisse celle-ci devenir un jour commune au monde entier.

Le bailliage d'Aubonne a reçu son principal lustre du choix qu'en a fait pour son lieu de repos un homme qui avoit couru l'univers pendant quarante ans. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Perse et les Indes, Paris même où il étoit né, ne purent offrir à Tavernier un séjour pour y mourir en paix et libre, comparable à la baronnie d'Aubonne.

L'église renferme le cénotaphe de l'Amiral Duquesne, grand homme modeste et sensible au milieu des trophées de la victoire, et l'un des héros qui immortalisèrent le siècle et le nom de louis XIV dit le Grand.

Lausanne et Yverdun sont trop considérables pour n'en parler ici qu'en passant.

Un château remplace aujourd'hui une abbaye de religieuses jadis fondée à Frawenbrunnen, lieu remarquable par la victoire des Bernois sur les Anglois, l'an 1375. Une colonne attesta pendant long-temps ce fait mémorable.

« Kunigsfelden (dit une vieille chronique) étoit une abbaye bâtie » par la femme d'Albert, duc d'Autriche et roi des Romains, l'an » 1308. Là furent mis moines de S. François, nonnains de sainte-

» Claire, et les uns et les autres demeuroient dans une même enceinte, » toutefois leurs demeurances étoient distinctes. »

Disons un mot d'*Avanche*, la première ville en date, et selon Tacite la capitale des Suisses. Les chroniques de Vaud racontent que le roi Helvéticus, duquel l'Helvétie ancienne a pris son nom, aux prières d'Aventica sa concubine, bâtit cette ville vers l'an du monde 4071. D'autres assurent qu'elle existoit du temps de Brennus. Vespasien et Titus y envoyèrent une colonie romaine.

Le costume varie un peu dans chacun de ces districts; mais voici la mode la plus universelle.

La plupart des hommes portent de longues et d'épaisses barbes. Ils se couvrent la tête d'un chapeau de paille semblable à ceux des femmes; mais dont l'extrême largeur leur donne un air très-grotesque. On voit cependant aussi des chapeaux à trois cornes. L'habillement consiste principalement en un pourpoint sans manches, d'un gros drap brun, et des chausses bouffantes de coutil qui sont d'une énorme largeur. Les femmes tressent leurs cheveux avec un ruban qui pend jusqu'au dessous de la ceinture. Elles se coëffent d'un chapeau de paille plat et sans ornement, qui leur sied très-bien. Elles ont un corset de drap rouge ou brun, sans manches, et une jupe noire ou bleue, bordée de rouge, qui descend à peine au-dessous des genoux. Cette dernière circonstance souffre quelques variantes. Nous renvoyons à nos estampes faites d'après de bons originaux dessinés sur les lieux. Les souliers sont plats et les bas rouges à coins noirs. La chemise est fixée autour du col par un collier noir orné de rouge; Enfin les femmes les plus considérables ont une petite chaîne d'argent suspendue entre les épaules, et dont les deux bouts passant sous les bras sont rattachés au-dessous du sein, et retombent librement avec de petits ornemens d'argent qui y sont suspendus.

Paysan des Environs de Berne.

Paysan des Environs de Berne.

Paysanne des Environs de Berne.

Laitiere des Environs de Berne.

MŒURS,

LOIS ET COUTUMES

DES HABITANS DU CANTON DE LUCERNE,

ET

DE LA VALLÉE D'ENTLIBUCH.

LUCERNE est le plus puissant des cantons suisses catholiques : il est borné au nord, au midi, & au couchant, par celui de Berne, & les Bailliages libres, & au levant, par ceux de Zug, Schweits, & Underwald ; il a environ 15 lieues communes de France d'étendue du midi au nord, & 12 du levant au couchant. --- Le pays est fertile en blé & en pâturages. Le gouvernement est aristocratique ; cependant le consentement de la bourgeoisie assemblée est nécessaire pour faire la guerre ou la paix, conclure de nouvelles alliances, & établir des impôts, &c. Sous ce point de vue, le gouvernement est aristodémocratique ; mais ces droits sont balancés par un abus qui s'est introduit, c'est que ces familles patriciennes se sont insensiblement emparées de la plus grande partie du gouvernement, & l'ont presque rendu oligarchique. Le pouvoir souverain, excepté pour les cas dont nous venons de parler, réside dans le conseil des *Cent*, qui se divise en grand & petit conseil ; l'entrée au sénat est permise à l'âge de vingt ans, & forme un titre de noblesse reconnu par l'ordre de Malte. --- Les premières charges de l'état sont celles d'Avoyé qui est à vie, & celle de Banneret : ils président à tous les conseils, comme dans les autres cantons aristocratiques. Il y a de plus deux

Cours de juſtice, l'une pour le civil, & l'autre pour le criminel. Ce Canton peut mettre 16000 hommes ſur pied.

Lucerne, qui en eſt la capitale, eſt ſituée à la ſortie de la rivière de Ruſſ, & d'un lac fort étendu, auquel cette ville donne ſon nom. Sa poſition eſt délicieuſe; les deux parties de la ville s'étendant ſur les deux côtés de la rivière, ſont joints par deux ponts couverts qui ſervent de promenade, & offrent depuis le lac la plus belle perſpective. --- La ville eſt en général mal bâtie, les rues ſont étroites, & les maiſons conſtruites ſans goût; elle eſt ceinte de murailles flanquées de tours. Elle eſt grande & belle, mais un grand nombre de jardins qu'elle renferme dans ſon enceinte, y occupent beaucoup de terrain. --- Elle eſt riche, commerçante, & ſert d'entrepôt aux marchandiſes d'Allemagne & d'Italie.

La ville de Lucerne doit ſon origine à un couvent fondé dans le ſixième ſiècle, & qui dépendoit de l'abbaye de Murbach; inſenſiblement la ville s'eſt formée dans ſes environs, & lui a été ſoumiſe juſqu'au quatorzième ſiècle, que cet abbé voulut, contre ſes conventions, aliéner ſes droits; cela produiſit une révolte, & bientôt après la liberté des Lucernois & leur alliance avec les autres cantons.

Peu loin de Lucerne eſt la vallée d'*Entlibuch*, ſéparée d'un côté de l'Underwald, & de l'autre de l'Emmethal, par des chaînes de montagnes. --- La ſeule occupation des habitans eſt le ſoin des troupeaux, & preſque tous habitent des maiſons iſolées, éparſes ſur le penchant des montagnes, de ſorte qu'excepté le village d'Entlibuch, à peine on y trouve un ſeul hameau. Les Entlibuchiens ſont jaloux de leur liberté, & nombre de fois ils ont fait des efforts pour ſecouer le joug des Lucernois, & former un nouveau canton. Tout homme qui déſire voir en Suiſſe autre choſe que des maiſons & des rochers, verra avec plaiſir ce peuple, dont les occupations ſimples, & l'attachement à ſes uſages, ont ſans doute contribué à conſerver des traces précieuſes des mœurs des anciens Suiſſes.

Paysan du Canton de Lucerne.

Paysanne du Canton de Lucerne.

MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DES HABITANS DU CANTON DE SOLEURE.

CE Canton, l'un des plus beaux de la Suisse, est situé partie dans la plaine & partie dans le Mont-Jura, qui semble s'abaisser pour faire passage aux eaux, pour la plaisir de la vue, & pour les commodités de la vie. Il s'étend en longueur le long de la rivière d'Aar, qui le traverse du Sud-oueſt au Nord-est, dans l'espace de 18 lieues communes de France; & il en a 9 dans sa plus grande largeur du Midi au Nord. Il est borné au Nord par les terres de l'évêque & du Canton de Bâle; au Levant & au Midi par le Canton de Berne, & au Couchant par ce même Canton & les terres de l'évêque de Bâle.

Le gouvernement de Soleure est une aristo-démocratie modelée sur celui de Fribourg. Il a pour chefs deux avoyers & un banneret qui commande les troupes; ils sont élus par la bourgeoisie de la capitale, partagée en 11 tribus. L'autorité souveraine réside dans les grand & petit conseil, où président alternativement les deux avoyers. Le premier de ces conseils est composé de 66 personnes, & le second de 35. On prétend que ce canton peut mettre dix mille hommes sur pied. Deux villes, quatre bourgs & plusieurs villages forment cependant l'ensemble de toutes ses richesses politiques; mais le sol est d'une fertilité extrême, & ce n'est pas ici que la terre manque aux hommes, ce sont plutôt les hommes qui manquent à la terre. Le service militaire, comme par toute la Suisse, enlève à l'agriculture les sujets

dont elle a beſoin. Cette Nation, qui ne ſe croit née que pour la guerre, dédaigne la vie agricole. Trafiquer de ſon ſang lui paroît plus noble que vendre ſes denrées. On a peine à concevoir que de paiſibles Républicains, jaloux à l'excès d'une Liberté qu'ils ont cimentée avec leur ſang, puiſſent deſcendre de leurs montagnes, & déſerter leurs plaines fécondes pour ſe mêler dans les querelles des rois, & aider les tyrans à combattre la Liberté. Vendre ſon ſang, s'offrir à qui les paye, eſt pourtant un uſage dans ce pays libre. Cette contrariété de la nature paroît extraordinaire, elle n'eſt cependant que trop vrai: l'amour de la gloire & du gain anime tellement cette Nation, d'ailleurs très-paiſible, qu'elle lui fait détruire ſa population ſans en retirer un grand avantage, car la plus grande partie des Suiſſes qui abandonnent leurs Patrie pour ſe mettre au ſervice des puiſſances étrangères, ſe fixent dans leurs états ou meurent par les armes. On voit encore avec étonnement que dans les 13 Cantons, tout, juſqu'aux traités d'alliance, a été mis à prix: en ſorte que l'un des peuples qui pourroient faire le plus d'honneur à l'eſpèce humaine, ſemble n'exiſter que pour fournir des ſoldats aux ſouverains en état de le ſtipendier. L'infanterie Suiſſe paſſe pour la meilleure & la mieux diſciplinée de l'Europe; mais les troupes Suiſſes qui ſont au ſervice des princes étrangers aiment à être exactement payées: on connoît le proverbe, *point d'argent, point de Suiſſe.*

Le territoire de Soleure faiſoit jadis partie du pays des *Saliens*, petite peuplade iſſue des Francs, & dont la milice indépendante peut être comparée à celle des Coſaques actuels. Vaincue par Jules Céſar, elle fut toujours en guerre contre les Romains, qu'elle vint enfin à bout de chaſſer de la Gaule, & à leur joug ſubſtitua la loi *Salique*, dont aujourd'hui encore on parle abuſivement. Le nom de *Soleure* (en latin *Solodurum*), n'eſt pas la ſeule trace de ces Saliens; on prétend les retrouver encore dans le nom de *Salsach*, que portoit naguères un village voiſin de Soleure. Une vieille inſ-

cription latine, trouvée dans cette ville, eſt encore plus déciſive. Elle eſt conçue à peu près en ces termes :

Dea (a) Eponæ maximæ
opiſius reſtio
miles
leg. XXII Antonianæ
primigeniæ, pia, felicis,
immunis cuſtos
curat Salens.
Vico Saloderens. . . . *&c.*

D'autres antiquaires étymologiſtes ont prétendu que Soleure s'eſt jadis appelée *Soloturn*, la Tour du Soleil, & pour garant, montroient une tour antique, placée au centre de la ville. Sans remonter au déluge, & ſans l'intervention du Soleil, nous accorderons à cette cité une exiſtence aſſez vétuſte encore pour s'en glorifier. On peut croire avec vraiſemblance que Soleure fut une des douze villes brûlées par les Suiſſes eux-mêmes, lors de leur départ pour la Gaule, au temps de Jules Céſar. Dans la ſuite, devenue colonie Romaine, elle fut déſignée ſous le nom de *caſtrum Solodurenſe*. Sur le déclin de l'Empire, elle fut détruite à pluſieurs repriſes par les Allemands, les Huns & les François. Elle fut, dit la chronique, rebâtie par ces derniers. « Du temps des empereurs d'Allemagne, Soleure a » toujours été au nombre des villes impériales.... Les ducs de Souabe » étoient prévôts ou gouverneurs de cette ville... Ceux de Soleure » firent autrefois une alliance avec les Bernois; je ne ſais pas bon- » nement en quelle année, mais depuis ce temps-là les deux villes » ſe portèrent bonne & loyale amitié; & preſqu'en toutes les guerres » qu'eurent les Bernois, ceux de Soleure les ont ſecourus avec » heureux ſuccès... Depuis parmi les haines & envies de la maiſon

(a) *Epone ou Hippone; divinité des chevaux ou des palefreniers.*

» d'Autriche contre les Suiſſes, ceux de Soleure, après les guerres » de Bourgogne, furent reçus, après les Frybourgeois, au nombre » des Cantons. »

Ce fut en 1481, 4 ans après la bataille de Nancy, où Charles-*le-Hardi*, duc de Bourgogne perdit la vie, que Frybourg & Soleure formèrent les 9 & 10 Cantons de la confédération Suiſſe; depuis ils cédèrent la préſéance au Canton de Bâle, qui ne fut aſſocié qu'en 1510.

Voici un échantillon de l'hiſtoire de Soleure, extrait de ſes annales, écrites en toute franchiſe:

» Sur les débats eſmeus entre Louis de Bavière & Frédéric » d'Autriche, qui ſeroit empereur, ceux de Soleure ſuyvirent le » parti de Louys, à cauſe de quoi le pape les excommunia: puis » ils furent aſſiégés par le duc d'Autriche: mais ceux de Berne leur » envoyèrent 400 hommes pour garniſon. Outre plus, ils eurent » guerre contre le comte de Kibourg, qui gagna une bataille ſur » eux par la trahiſon d'un de leurs citoyens. Finalement en l'an » 1351, ils firent alliance perpétuelle avec les Bernois, & demeu- » rèrent toujours bons amis des autres Cantons; tellement qu'après » la guerre d'Autriche, en laquelle Léopold fut tué, ils firent paix & » alliance avec la maiſon d'Autriche, à même condition que les autres » cantons, avec leſquels ils ſont joints en lettres & contrats de l'al- » liance, & d'un commun avis établirent & jugèrent enſemble les » ordonnances militaires. Dans la guerre contre le duc de Bourgogne » ils remportèrent témoignage de vaillance & promeſſe au jugement » de tous ».

En 1632, il ſurvint une petite rixe entre [illegible] & Berne qui penſa devenir ſérieuſe. Les onze Cantons aſſemblés en diette, & l'intervention du duc de Rohan, embaſſadeur de France, rétablirent le calme; & la mort de quelques coupables termina ce différent en 1633.

Une des principales propriétés du Canton de Soleure, c'eſt la

baronnie de Falkenſtein, dont il fit l'acquiſition au commencement du quinzième ſiècle. Elle eſt ſituée entre deux ſommets du Mont-Jura. Ce fut dans le château de Falkenſtein que les habitans de Bâle, en 1370, prirent Jean, comte de Thierſtein, & le comte de Nidow. Thomas de Falkeinſten vendit à Soleure, en 1458, la ſeigneurie de Joſghen, qui eſt aujourd'hui un baillage compoſé de 7 paroiſſes.

Il faut diſtinguer la baronnie de Falkenſtein, d'un comté de ce nom, ſitué entre la Lorraine & l'Alſace, & devenu fief de l'empire par la réſerve qui en a été faite dans le traité de ceſſion de la Lorraine, en 1735. L'empereur Joſeph II, lors de ſon voyage à Paris, en 1777, prit le nom de comte de Falkenſtein.

Après avoir égaré ſes yeux ſur les noirs ſapins de la gorge de Baulſtaſt & du village des écluſes, on aime en la quittant à les promener ſur le payſage enchanteur que l'immenſe vallon de l'Aar leur découvre. La ſcène change, l'horiſon s'étend; les Alpes glacées le terminent & reſplendiſſent aux rayons du ſoleil. Ce n'eſt plus cette majeſté ſévère & terrible; c'eſt la nature parée qui ſe préſente avec tous ſes attraits.

Au milieu s'élève la ville de Soleure, ſur une colline qui va en s'abaiſſant par une pente douce vers l'Aar. Cette rivière la ſépare en deux parties jointes par un pont, & fortifiées à la moderne. C'eſt une cité conſidérable qui, après avoir appartenue, comme nous l'avons dit, aux ducs de Bourgogne, eſt devenue libre. Ses rues ſont larges & propres; & l'on y voit d'aſſez belles maiſons, parmi leſquelles on diſtingue l'hôtel des ambaſſadeurs de France, qui y réſident depuis deux ſiècles, & celui de MM. de Bezenval, accompagné d'un jardin élevé en terraſſe ſur le bord de la rivière. L'égliſe de St. Urſe, fondée au dixième ſiècle par la reine Berthe, eſt maintenant un bâtiment moderne, d'un très bon goût, & ſans contredit la plus belle qu'il y ait en Suiſſe. La rampe qui eſt devant la

façade eſt d'un très-bon genre. L'égliſe des jeſuites a une aſſez belle façade; elle a été conſtruite aux frais de Louis XIV.

L'hôtel-de-ville, dans lequel on remarque des peintures qui repréſente diverſes batailles gagnées par les Suiſſes; la monnoie & la bibliothèque publique, ſont auſſi des édifices qui peuvent intéreſſer les curieux: la bibliothèque eſt ouverte deux fois par ſemaine. Les environs de Soleure ſont remplis de maiſons de campagne qui rendent ce ſéjour agréable.

On voit au centre de la ville une grande tour quarrée, qu'on croyoit un ouvrage des Romains, & près de la halle l'inſcription que nous avons citée plus haut. Comme la ville eſt très ancienne, & qu'on a trouvé en creuſant les fondemens de l'égliſe de St-Urſe, pluſieurs antiquités Romaines. Ce ſentiment peut avoir un certain fondement.

Les curieux ne manquent pas de ſe promener juſqu'à un hermitage ſitué à une lieue de Soleure; la beauté du lieu & ſes beautés champêtres les intéreſſeront d'avantage que le travail de l'hermite. Leur promenade juſques ſur l'une des ſomités du Jura, dont le pied n'eſt qu'à une lieue de Soleure, offre une vue également riche & plus étendue. On ſaiſit des points les plus élevés, non ſeulement tout le canton de Soleure, le plus fertile de tous ceux de la Suiſſe, après celui de Lucerne, mais auſſi une partie conſidérable des autres; on découvre juſqu'à 7 lacs.

Le canton de Soleure eſt partagé en 12 bailliages, entre leſquels il y en a quatres qu'on appelle intérieurs, & qui ſont ſitués aux environs de la capitale: des huit autres, cinq ſont en deçà du Mont-Jura & trois au-delà. Du reſte, il n'y a que des villages dans tout le canton, excepté la petite ville d'Olten qui eſt fort jolie, & qui eſt ſituée ſur une colline à la gauche de l'Aar, avec un pont ſur cette rivière. A 7 lieues au deſſous & au Nord-eſt de Soleure, la petite ville d'Olten ſeroit ignorée, ſi la ſociété Helvétique, qui s'aſſembloit jadis à Schintznach, n'avoit pas choiſi cette ville pour le lieu de ſes aſſemblées. Cette ſociété eſt compoſée de tous les hommes qui conſervent le goût de l'ancienne cheva-

lerie Suiſſe; elle s'aſſemble une fois dans l'année, & pendant trois jours on lit le matin des productions propres à réchauffer le patriotiſme & l'eſprit national; le ſoir on fait un repas, où l'on boit du vin crû dans des champs de bataille; on chante des chanſons nationales & on célèbre Guilhaume-Tell; après ces trois jours, chacun ſe retire chez ſoi, bien pénétré d'enthouſiaſme patriotique, & bien réſolu d'en donner de nouveaux traits l'année ſuivante, à pareille époque.

Thierſtein, eſt un vieux château qui a eu titre de comté. Celui d'Ornach eſt fort. Schoenewerd village du bailliage d'Olten, ſitué ſur l'Aar, a une ancienne collégiale ſous le nom de St. Léger.

Les Suiſſes mènent communément chez eux une vie frugale & ſe contentent d'une nourriture fort ſimple; leurs mets les plus ordinaires ſont le lait, le beurre & le fromage; cependant depuis qu'un grand nombre de français réfugiés ſe ſont retirés parmi eux, pluſieurs ont dégénéré de leur ancienne ſimplicité, & ſurtout dans les cantons de Fribourg, de Soleure & de Berne où on approche beaucoup des manières Françaiſes. Tous ceux qui vivent dans les campagnes ont retenu leur ancienne façon de s'habiller qui reſſemble beaucoup à celle de Berne. Les femmes qui ne manquent pas d'agrément, ſont laborieuſes & économes; elles ont ſoin du ménage & y ſont fort entendues. Elles portent des jupons extrêmement courts.

Les habitans du canton de Soleure ſont, comme tous les Suiſſes, judicieux, entendent bien leurs intérêts, ſont ennemis des nouveaux impôts & aiment ſouverainement leur liberté, la forme de leur gouvernement & leur patrie.

Ces peuples traitoient leurs ennemis avec une généroſité qui n'a peut-être jamais eu d'exemple; on ne peut s'empêcher d'en citer un trait qui ſans doute fera plaiſir à nos lecteurs. Le duc d'Autriche faiſant le ſiège de Soleure, avoit jetté ſur la rivière de l'Aar, un pont qui incommodoit conſidérablement les aſſiégés. Il ſurvint une pluie ſi abondante, que dans la crainte de voir rompre ſon pont par la violente rapidité

de l'eau, ce prince le chargea de tout ce qu'il put contenir de ſoldats, perſuadé que ce nouveau poids empêcheroit ſa ruine; mais cet élément ne reſpecta point la prévoyance du duc, & le pont fut emporté avec les hommes. A ce ſpectacle digne de compaſſion, les habitans de Soleure oubliant toute animoſité, allèrent au ſecours des malheureux qui ſe noyoient. Ils en ſauvèrent autant que l'impétuoſité de l'eau le leur permit; & ils ajoutèrent à cette grandeur d'ame, celle de les renvoyer à leur chef. Touché d'un trait ſi magnanime, le duc d'Autriche leva le ſiège & fit la paix avec la ville.

Laitiere des Environs de Solure.

MŒURS,

LOIS ET COUTUMES

DES HABITANS DU CANTON DE ZURICH,

ET

DU BAILLIAGE DE BADE.

LE canton de Zurich eſt le plus fort des treize Cantons Suiſſes après celui de Berne : il eſt borné au nord par le Rhin, au levant par le Turgow, au midi par le canton de Schwits, & au couchant par celui de Zug, & les Bailliages libres. --- Ce canton, qui eſt fort peuplé, eſt plein de montagnes & de lacs, dont la plupart gêlent entièrement en hiver : il eſt très-fertile en grains, en fruits & en pâturages. --- Les habitans ſont induſtrieux, affables & laborieux. --- Ils ſuivent la religion de Calvin. Le gouvernement eſt ariſtocratique ; les bourgeois cependant ont droit de choiſir dans leur corps les membres qui compoſent le grand & le petit conſeil, en qui réſide l'autorité ſouveraine. --- Le canton de Zurich eſt le premier de treize Cantons Suiſſes ; il préſide aux diètes, a le droit de les convoquer, & reçoit les lettres adreſſées aux treize Cantons par les ſouverains.

Zurich, ville capitale du canton, eſt ſituée à 17 lieues au ſud-eſt de Bâle, ſur le penchant de deux collines, dans l'endroit où la rivière de Limmat ſort du lac de Zurich, qui eſt le plus grand de toute la Suiſſe. — Cette rivière la partage en deux parties inégales, jointes par deux grands ponts de bois, dont l'un eſt ſi large, qu'il ſert de promenade & de marché ; l'autre eſt couvert. --- Elle eſt grande, bien fortifiée, peuplée, riche par ſes manufactures de crepon, & par

le commerce des ſoies qu'on y apporte d'Italie. -- Après Genève, c'eſt la ville la plus agréable de toute la Suiſſe : l'aiſance qui y règne & le goût de l'inſtruction qui accompagne toujours l'induſtrie nationale, lui a fait donner avec raiſon le nom d'*Athènes* de la Suiſſe. Ses rues ſont généralement étroites, mais propres, & les maiſons aſſez bien bâties ſans être magnifiques : on y remarque l'ancienne ſimplicité des Suiſſes, & les femmes y vivent dans une grande retenue. --- L'Hôtel-de-Ville eſt un grand bâtiment ſans élégance ; ſa poſition ſur les bords de la rivière, fait partie de ſa beauté. L'arſenal eſt en très-bon état : il renferme des armes pour 30,000 hommes, beaucoup d'anciennes armures, & des ſouvenirs de l'héroïſme helvétique, comme la vraie arbalète de Guillaume-Tell. --- Il y a auſſi à Zurich une académie, des profeſſeurs, & beaucoup de jeunes gens qui en profitent.

A trois lieues de Zurich, on trouve Baden, ville capitale du comté de ce nom. --- C'eſt le principal & le plus beau des Bailliages, poſſédés par les Suiſſes. --- Cette ville eſt très-ancienne, elle exiſtoit du temps des Romains, & portoit alors le nom de *Thermæ-Helveticæ*. Tous les jours on y découvre des médailles & d'autres antiquités ; cette ville, célèbre d'ailleurs par le traité de paix qui y fut conclu en 1714, entre l'Empereur & la France, eſt ſituée ſur la rivière de Limmat, dans une plaine reſſerrée entre deux coteaux fort élevés : elle eſt jolie & paſſablement grande & commerçante : ſes habitans ſont catholiques, & ont conſervé leurs franchiſes ; ils ſe gouvernent par leurs propres magiſtrats ; ils ont leur grand & leur petit conſeil, & leur Avoyé. --- Les eaux minérales qui rendent cette ville célèbre, & qui lui ont donné ſon nom, ſont mêlées d'alun & de ſoufre : elles ſont à un quart de lieue au-deſſous le long des deux côtés de la rivière de Limmat. Sur un des côtés eſt un fort joli Bourg, qui eſt un ſecond Baden, & ſur l'autre un village : il y a dans ce Bourg une grande place environnée de belles maiſons, dont chacune a ſes bains particuliers & fort propres. On en compte plus de ſoixante, & ils ſont tous fort fréquentés.

Paysanne de Zurich.

Paysanne de Bade.

Paysanne de l'Entlibuch en Suisse.

HABITANS

DE BALE, DE MORAT, DE SCHWARTZBOURG ET DE L'ARGOW.

La ville de Bâle est la capitale du canton de ce nom. Elle se trouve placée au 47.e degré de latitude, et au 25.e de longitude. Elle est dans une situation délicieuse, sur les bords du Rhin, et dans le lieu même où ce fleuve prenant une largeur, une profondeur et une rapidité considérables, quitte sa direction de l'orient à l'occident, pour tourner tout-à-coup vers le nord. Cette ville, qui est la plus considérable de toute la Suisse, est ancienne, grande, propre, belle et presque pas peuplée. Sa position sur le bord du Rhin, la rend très-commerçante. Les bâtimens publics n'ont rien qui puisse piquer la curiosité du voyageur; en général la ville est mal bâtie, et tout le luxe est réservé pour l'intérieur des maisons. L'enceinte de cette ville pourroit contenir facilement 100,000 habitans et plus, tandis qu'aujourd'hui on en compte à peine 11,000. Le commerce et les sciences y fleurissent également. On y professe la religion prétendue réformée depuis l'an 1529. — Cette ville est entourée de murailles fort épaisses, flanquées de tours et de fossés larges, dans lesquels on nourrit des cerfs, des biches, et différentes sortes d'animaux. Le peuple est en général si prévenu en faveur de sa patrie, qu'il paroît convaincu que le vrai bonheur ne peut exister qu'à Bâle : il est

vrai qu'il n'est peut-être aucun lieu du monde où cette classe d'hommes soit aussi heureuse ; le moindre individu y a le droit de s'enorgueillir de sa liberté : il a une espérance fondée de pouvoir un jour faire partie du Conseil souverain : librement, avec toute la sévérité qu'exigent les intérêts de la patrie, il censure la conduite des magistrats. — Les lois somptuaires sont très-rigides à Bâle : il y a peu d'années qu'il n'étoit pas permis aux femmes de paroître dans les églises autrement que défigurées par l'ancien costume national, on s'est un peu relâché. Cependant aucune ville de la Suisse n'a conservé autant de simplicité et autant d'attachement à ses anciennes coutumes. L'usage des voitures, dans l'intérieur de la ville, n'est point prohibé, comme à Zuric ; mais cette tolérance est rachetée par une singularité bien extraordinaire : il est défendu à tout citoyen ou habitant qui se sert d'un carosse, d'avoir un domestique derrière. Il règne à Bâle une telle simplicité de mœurs, que, malgré le voisinage de la France, les modes parisiennes qui sont universellement répandues parmi les habitans aisés de Fribourg et Soleure, y sont totalement inconnues.

Il existe à Bâle un usage assez singulier. Les horloges, de tems immémorial, avancent d'une heure sur le reste de l'Europe. On attribue cette bizarerie à différentes causes. Les uns prétendent qu'elle doit son origine au dernier concile de Bâle, pendant la tenue duquel on s'étoit avisé de hâter les horloges, pour faire lever une heure plutôt les évêques et les cardinaux qui ne se pressoient jamais de se rendre à l'assemblée ; d'autres l'attribuent à une conspiration : on devoit, disent-ils, surprendre la ville au coup de minuit, et assassiner les magistrats ; un bourguemestre, averti du complot peu de tems avant son exécution, imagina

de faire sonner une heure à l'horloge ; les conjurés crurent chacun en particulier avoir manqué l'instant, et se retirèrent ; on ajoute que la marche de l'horloge a été conservée en memoire de l'événement. Mais l'opinion la plus vraisemblable, c'est qu'elle provient de la fausse position du méridien qui marque encore actuellement les heures comme les horloges.

Bâle est divisé en deux parties jointes ensemble par un beau pont de 250 pas, partie de bois, partie de pierres ; la plus grande est du côté de la Suisse, située sur une coline en amphithéâtre, ayant 7500 pas de circuit ; on y compte 220 rues, 6 grandes places, 46 belles fontaines, 5 portes et 6 fauxbourgs : la plus petite est située du côté de lAllemagne, dans une plaine très-vaste, à la droite du Rhin, et a près de 3000 pas de circuit ; cette position est des plus favorables pour le commerce, et cet avantage n'a point été négligé, car on compte dans Bâle un grand nombre de manufactures de toutes espèces, et ses principaux négocians font un commerce aussi riche qu'étendu.

Le canton de Bâle est une espèce d'aristocratie mitigée. La puissance législative réside dans la réunion du grand et du petit conseil ; ils font les lois, décident de la guerre ou de la paix, créent des impôts, nomment leurs membres, etc. L'administration des affaires de l'Etat est remise au petit conseil ou sénat qui est un démembrement de l'autre. Tous les citoyens sont classés en 18 tribus ; chacune fournit un certain nombre de membres pour les conseils, et en cas de vacance, la tribu choisit six personnes entre lesquelles le sort décide. Comme une partie de ces tribus n'admet que les gens du métier dont elles portent le nom, il y a nécessairement des gens du peuple dans la magistrature ; c'est cette admission de personnes

de toutes les classes dans les charges et les emplois, qui fait considérer Bâle comme une aristocratie mitigée; car, du reste, le conseil a autant de pouvoir que celui des autres cantons aristocratiques.

La ville de Morat est située dans une plaine parfaitement cultivée, au bord d'un petit lac qui porte son nom. Petite, mais jolie et riche, elle est le chef-lieu d'un bailliage que les cantons de Berne et de Fribourg possèdent en commun : ils y envoient alternativement un baillif avec le titre d'Avoyer, qui prête serment au canton qui ne l'a pas nommé; il préside les conseils qui sont à la nomination de la bourgeoisie.

On y professe la religion des protestans, et on y parle deux langues. Dans la partie qui est au nord et à l'orient de Morat, on parle allemand; et dans la partie qui est au midi et au couchant, on parle français. L'église française, et l'église allemande s'assemblent successivement dans les deux temples de la ville.

Morat est célèbre par la bataille qui s'y donna le 23 juin 1476, entre Charles-le-hardi, duc de Bourgogne, et les Suisses qui vinrent le forcer, lorsqu'il assiégeoit cette ville, et lui tuèrent 18000 hommes. Pour monument de leur victoire, ils firent bâtir, sur le champ de bataille, une chapelle où sont les ossemens des Bourguignons qui furent tués dans ce combat. Les habitans en célèbrent de tems en tems la mémoire par des fêtes et des rejouissances. On voit encore en quelques endroits des murailles et des fortifications de cette ville, les brèches que firent les boulets de canon.

L'histoire rapporte que le duc Charles, après la défaite de son armée, fut obligé de traverser le lac à la nage, dans l'endroit où il y a près d'une lieue de large. Un de ses pages se voyant vigoureusement

poursuivi, et ne voulant pas quitter son maître, saisit la queue de son cheval qui fut assez vigoureux pour les passer tous deux de l'autre côté. Le duc lui ayant demandé comment il avoit fait pour se sauver? *J'ai pris*, répondit cet infortuné, *la queue de votre cheval, parce que je ne voulois pas vous abandonner. Il n'a donc pas tenu à toi que je ne me sois noyé*, répartit le duc: en professant ces paroles, il lui brûla la cervelle. Cette action affreuse, indigne de l'homme, inspireroit de l'horreur aux nations les plus barbares: aussi le ciel punît-il sa férocité; de ce moment il ne traîna plus qu'une vie misérable.

Le lac de Morat n'a que deux lieues de long sur une lieue dans sa plus grande largeur, et peut avoir 25 brasses de profondeur. La nature du pays et les marais qu'on y trouve paroissent annoncer que jadis ce lac s'étendoit jusqu'à Avenche, et que les trois lacs de Neufchâtel, de Berne et de Morat n'en formoient qu'un seul; ils ne sont séparés que par des marais toujours inondés. On pêche dans ce lac, et dans les grands canaux qui le bordent, le *silure*, poisson qu'on ne trouve dans aucun autre lac de la Suisse, et qui est délicieux. Du reste le terroir de Morat est un pays de champs, de prés, de bois, de marais et de vignes; le vin en est médiocre.

Schwartzbourg est un des quatre bailliages qui appartient en commun aux cantons de Berne et de Fribourg; il n'est pas bien considérable. Ce bailliage est composé de six à sept paroisses qui sont enfermées entre les deux petites rivières de *Sense* et de *Schwartzwasser* qui lui servent de limites. Ce bailliage a un gros bourg du même nom, qui est le chef-lieu; il est dominé par un château où le bailli fait sa résidence. Plusieurs autres villages et bourgs de moindre consé-

quence en dépendent. Les habitans sont tous profession de la religion protestante, et sont tous allemans.

L'Agow ou l'Argeu est un pays de la Suisse, arrosé par la rivière de l'Are ou d'Aar, d'où il tire son nom. On lui donne huit à neuf lieues d'étendue; plusieurs bailliages, villes et bourgs sont renfermés dans son enceinte, tels que Buren, Arbourg, Lenzbourg, Habsbourg, Zoffingue et les bains de Schinznach; une partie même du canton de Lucerne où est Munster, est censée être dans l'Argow. Ce pays est la partie la moins montagneuse de la Suisse et en même tems la plus fertile. On y trouve beaucoup de champs, et de prairies naturelles et artificielles. La petite ville de Zoffingue est très-commerçante, et contient beaucoup de manufactures de toiles, de rubans et d'étoffes. A Schinznach sont des bains en grande réputation, aussi célèbres que ceux de Baden, et plus fréquentés; leur position est plus jolie, et l'on y trouve plus de comodités, peut-être est-ce à cause du grand nombre de personnes qui y viennent faire des parties de plaisir.

Paysan de Morat.

Paijsanne de L'Argow.

Paysanne de Schwatzenbourg en Suisse.

Paijsanne de Basle.

MŒURS,

LOIS ET COUTUMES

DES HABITANS DE LA FORÊT NOIRE.

La Forêt noire, connue des anciens sous le nom de *Sylva martiana*, est une portion considérable de la grande Forêt Hercynienne, comme semble l'attester encore aujourd'hui le village de *Hercingen*, près le bourg de *Waldsée*. Les modernes l'ont appellée Forêt noire, à cause de l'épaisseur de ses bois. On la trouve dans la Suabe, entre Furstenberg et Virtemberg. Jadis elle s'étendoit jusqu'au Rhin. Rhinfeld, Seckingen, Lauffenbourg et Waldshut, ne se nomment les quatre villes forestières, que parce qu'elles étoient renfermées dans la Forêt noire. Ce grands pays d'Allemagne est plein de montagnes qui s'avancent jusqu'au Brisgaw, et qui sont couvertes de grands arbres, sur-tout de pins; les vallées seules sont abondantes en pâturages. On prétend que le terroir gâte les semences, à moins qu'on n'ait soin de le brûler auparavant. Tous les sites y ont un caractère prononcé et des teintes fières et sauvages. Les chemins y sont tellement difficiles, que chaque voiturier met une sonnette à un de ses chevaux pour avertir ceux qui viennent, afin que chacun se place convenablement pour passer sans danger. Les courriers se servent d'un cor. Le pâtre attache aussi une clochette au col de la vache qui mène le reste du troupeau.

S'il en faut croire les commentaires de César, en fait d'histoire naturelle, la Forêt noire (ainsi que l'Hercynienne), nourrissoit plusieurs bêtes sauvages inconnues aux autres pays. Il y a (dit le Conquérant des gaules) des bœufs de la figure d'un cerf, qui ont une corne au milieu du front, plus grande et plus droite que celle de pas un autre animal,

et dont le haut se sépare en plusieurs branches; le mâle n'est point différent de la femelle. Il y a aussi une espèce d'ânes sauvages qui ressemblent aux chèvres, et qui ont la peau marquetée; mais ils sont un peu plus grands et sans cornes, et n'ont aucune jointure aux jambes; de sorte qu'ils ne se couchent point pour se reposer; s'ils tombent, ils ne se relèvent plus. Quand on a reconnu leur gîte à la piste, on scie les arbres voisins, ou on les déchausse; si bien que venant à s'appuyer contre pour se reposer, ils tombent à la renverse et sont facilement pris. Il y a aussi des taureaux sauvages monstrueux par leur grosseur, mais semblables du reste aux autres, et d'une force et d'une vîtesse extraordinaires; peu d'hommes et d'animaux peuvent échapper leur rencontre; on leur tend des pièges, mais on ne peut les apprivoiser, quelques petits qu'on les prenne. La jeunesse s'endurcit à la chasse de ces bêtes, et garde leurs cornes par vanité, comme une marque de valeur. Elles sont différentes de celles de nos taureaux, tant pour la grandeur que pour la figure, et sont recherchées avec grand soin pour boire dans les grands repas, après en avoir garni l'ouverture avec de l'argent.

On ne rencontre plus dans la Forêt noire de ces animaux métis. Plus éclaircie et mieux cultivée que du temps de Jules-César, elle ne nourrit plus probablement de ces bêtes fauves, moitié cerfs et moitié bœufs, moitié chèvres et moitié ânes, dont les jambes n'ont point de jointures. Les habitans actuels, beaucoup moins aguerris que leurs ancêtres, ne s'adonnent plus à la chasse. Bergers ou laboureurs, le gouvernement féodal et l'ascendant du clergé les tiennent dans une contrainte habituelle et dans une pauvreté à la quelle ils paroissent accoutumés. Ce n'est que dans les villes et aux environs qu'on trouve des maisons à deux étages. Le rez-de chaussée des fermes est abandonné aux vaches. Le ménager, poprement dit, est au-dessus. Le second étage est réservé pour les grands jours. Dans les auberges, c'est l'appartement d'honneur, pour les voyageurs distingués.

La Forêt noire renferme plusieurs villes qui méritent d'être citées.

Villengen, par exemple, est très jolie, quoique peu considérable. Dans la grande rue, on voit placée sur une fontaine, la statue de Charles-Quint, dont rien ne pourra laver la mémoire; Charles-Quint, le premier des hommes en fait de politique, le dernier quant à la probité; prince qu'on auroit dû condamner de bonne-heure au genre de vie dont il fit choix sur la fin de ses jours; car enfin, il vaut encore mieux, sans doute, troubler la paix d'un couvent que celle du monde entier.

Fleschens, ville d'empire, et située dans le territoire de la Forêt noire, ne paroîtroit qu'un village, si elle n'étoit pas fermée de murailles; mais ces murs sont dignes de la garnison; à gauche et à droite de la principale porte, on voit deux files de soldats peints sur du carton.

Près de *Donesching*, autre petite ville non fermée, le prince de Furstemberg possède dans la cour de son château, dans un réservoir haut de trois pieds, la source de ce grand fleuve, dont les rois de Perse plaçoient avec orgueil un échantillon des eaux parmi leurs trésors de Gaza: le Danube, qui porte un double tribut à la mer noire, peut à peine fournir, à sa naissance, un mince jet pour arroser les parterres du prince Allemand.

La Forêt noire procure à Schasthouse une partie des soldats que les recruteurs étrangers y enrôlent; elle fait encore mieux, elle envoie du bled au même canton. C'est d'ici que les Suisses catholiques, après la bataille de Copet, firent venir les légions de prêtres qui repeuplèrent leurs églises.

Le costume de la noblesse et de la bourgeoisie des différentes villes éparses dans le pays qu'on désigne sous le nom de Forêt noire est à-peu-près le même que dans toute l'Allemagne, la couleur de cérémonie est le noir.

Quant aux basses classes des habitans, et particuliérement des gens de la campagne, leur habillement mérite d'être décrit. Les deux sexes portent un chapeau à quatres cornes, le plus souvent de paille ou de jonc. L'habit de l'homme est un gillet blanc pour l'ordinaire, et par-

dessus une veste ample, à grands pans; les culottes très-larges sont de la même matière; c'est un gros drap, espèce de bure, de la couleur du vestiaire des capucins. Les paysans ne font usage de boucles, ni à leur jarretières, ni à leurs souliers. Hommes et femmes rabattent par-dessus le coup de pied de leurs chaussures une plaque découpée ou dentelée d'étoffe rouge. Sous la veste pend une espèce de tablier plissé et garni par le bas.

Les paysannes se couvrent la poitrine d'une pièce rouge couverte de plusieurs larges rubans qui se croisent, par-dessus une petite camisole, ou bien un juste dont les manches descendent jusqu'au poignet. Elles portent un jupon de dessous de la couleur de la pièce d'estomac, un autre jupon de la couleur du juste, un tablier blanc, et par-dessus une ceinture en forme de petite chaîne.

Les vieillards se font un honneur de porter leur barbe. Ils se couvrent la tête d'un chapeau noir, dont la forme est très-haute et dont les rebords sont ronds et courts.

Vieillard de la Forêt Noire

Homme de la Foret Noire ?

Femme de la Forêt Noire.

HABITANS
DU TIROL.

Le Tirol, pris en général, est borné au nord par la Bavière, au levant par l'archevêché de Saltzbourg, la Carinthie, et les états de Venise; au midi, par les mêmes états, qui le bornent aussi au couchant avec la Valteline, le pays des Grisons, et la Souabe. Son étendue du midi au nord est d'environ 45 lieues communes de France, et d'autant du levant au couchant.

Le pays, quoique rempli de montagnes, presque toujours couvertes de neiges, ne laisse pas de fournir aux habitans autant de grains qu'ils en peuvent consommer, et ils y recueillent du vin qui est fort bon : les montagnes fournissent des mines d'argent, de cuivre et même d'or, et quantité de chamois : le bétail y abonde. Sa situation entre l'Allemagne et l'Italie y procure un commerce assez vif : l'air du pays y est fort sain, et il n'est pas rare d'y voir des vieillards âgés de cent ans.

Les Tiroliens passent pour industrieux et bons soldats, ils sont laborieux et modestes; mais ils ne séjournent pas volontiers dans leur terre natale : si-tôt qu'ils peuvent s'expatrier, ils vont porter leur industrie dans des contrées plus en état de l'apprécier. Mais ils feroient peut-être aussi bien de vivre où ils sont nés, car ils ne trouvent presque nulle part le beau privilège dont ils jouissent chez eux : aux états du Tirol,

les paysans sont comptés pour quelque chose dans leurs propres affaires, et forment un ordre dont le suffrage est nécessaire pour asseoir une imposition proposée par le souverain : le Tirol est favorisé aussi d'une autre immunité non moins précieuse : il est exempt de la garnison impériale, et a le droit de lever des troupes pour sa propre défense.

On desireroit plus d'instruction dans ce pays; mais il n'y a d'université qu'à Inspruck, capitale de tout le comté, belle ville, érigée comme telle depuis 1284.

Le Tirol a fait anciennement partie de la province romaine de Rhétie : il fit ensuite partie de la Bavière, et fut connu sous le nom de duché de Méranie, du nom de la ville de Méran son ancienne capitale : il a pris celui de Tirol d'un ancien château taillé en partie dans le roc, et situé sur une haute montagne, auprès des sources de l'Adige : il est partagé en comté de Tirol et en évêchés de Brixen et de Trente.

En général, les femmes sont peu distinguées des hommes par les habits : les deux sexes portent des chapeaux de diverses couleurs.

Quant au costume des paysans de ces cantons, le corset de la paysanne est fermé comme une veste jusque sous le menton. — Le paysan conserve les larges haut-de-chausses de ses pères. Il porte toujours une aigrette à son chapeau, un tablier pointu par le bas, et placé fort haut sur son estomach.

Habitant du Tyrol.

Femme Tyrol.

HABITANS
DU
BRABANT-HOLLANDOIS.

Outre le quartier de Bos-le-Duc, le Brabant-Hollandois comprend la partie orientale de celui d'Anvers : il a environ 24 lieux communes de France du levant au couchant, depuis la Meuse jusqu'à l'Escaut ; et 15 du midi au nord. Les Etats Généraux des Provinces-Unies, auxquelles ce pays sert de boulevart, s'en emparèrent durant les guerres qu'ils eurent avec l'Espagne ; et cette couronne le leur céda entiérement par la paix de Westphalie en 1648. Les peuples qui l'habitent sont regardés comme sujets des Etats-Généraux, mais ils ont conservé, dit-on, un peu le cœur Espagnol, ou Autrichien.

Toutes les affaires civiles et criminelles de ce pays, et de celui *d'outre-Meuse*, excepté de Maestricht, sont portées par appel au conseil du Brabant qui réside à la H[illegible] et qui les juge souverainement : ce conseil est com[illegible] d'un président, de huit conseillers, d'un avocat [illegible] d'un procureur généraux.

On divise le Brabant-Hollandois en quatre par[illegible] sont la mairie de *Bos-le-Duc*, la baronie de *Bréd[illegible]* quisat de *Berg Op-Zoom*, et la terre de *Cuyck*.

La mairie de *Bos-le-Duc* est bornée au nord par la Meuse qui la sépare du Betaw, et du territoire de Nimègue, et elle confine au midi avec l'évêché de Liège. On lui donne quinze lieux d'étendue du midi au nord, et dix de large du levant au couchant : elle est bien peuplée, et contient plusieurs petites villes et cent vingt-une paroisses désservies par soixante ministres protestans, dont la plupart sont obligés d'en desservir deux ou trois. Elle est partagée en

quatre districts ou territoires, qui sont *le Maesland, l'Oosterwick, le Péeland, et le Kempenland.*

La baronie de *Bréda* est bornée au nord par la Hollande, au levant par la mairie de Bos-le-Duc, au midi par le marquisat d'Anvers, et au couchant par celui de Berg-Op-Zoom. Elle a environ neuf lieues d'étendue du levant au couchant, et cinq du midi au nord. Cette baronie contient dix-huit villages ou seigneuries, et sans y comprendre la capitale, environ trente milles habitans. Les dix-huit villages, qui la composent, forment dix bancs ou tribunaux, dont l'appel est porté au tribunal supérieur à Bréda. On y compte vingt-cinq églises réformées, et desservies par vingt-quatre ministres.

Le marquisat de *Berg Op-Zoom* occupe la partie la plus occidentale du Brabant-Hollandois : il a dix lieues du midi au nord, et six dans sa plus grande largeur du levant au couchant. Ce marquisat renferme treize paroisses. L'Electeur Palatin en retire envion quatre-vingt à cent mille florins de revenu.

Le pays ou la terre de *Cuyck* est la portion du Brabant-Hollandois la plus orientale, et s'étend le long et à la gauche de la Meuse. Le village de Cuyck lui donne son nom. Il peut avoir six lieues de long du midi au nord, et deux à trois de large du levant au couchant. Ce pays se divise en deux baillages, le haut et le bas, qui comprennent chacun dix-sept villages ou hameaux, partagés en six bancs ou tribunaux. La plupart des habitans, qui sont catholiques, y ont l'exercice de leur religion dans des chapelles particulières; mais les prêtres ne peuvent paroître en public qu'en habits séculiers, ni être reçus dans aucun village sans la permission du grand Bailli.

Homme du Brabant.

Femme du Brabant.

MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DE SCHEVELINGEN.

Schevelingen eſt un des beaux villages, ſitué ſur les bords de la mer, & aux environs de la Haye : c'eſt le rendez-vous ordinaire d'une infinité de peuple de toutes conditions, qui s'y raſſemble tous les jours, pour ſe divertir.

Ce pays, quoiqu'habité par des pêcheurs, eſt riche ; & les payſans des environs ſont plus opulens que beaucoup de ces gentilshommes vains, faſtueux, & jouiſſant ordinairement de richeſſes uſurpées. Les femmes & les filles ont preſque toutes des ceintures d'argent, des pendans d'oreilles & des bracelets d'or. Il n'eſt pas ſurprenant de voir qu'un payſan donne dix-à-douze mille écus en mariage à ſa fille. On en a vu même rarement, il eſt vrai, qui ont eu juſques à *une tonne d'or*, (la tonne d'or vaut 100, 000 florins.)

Dans ces cantons, lorſqu'on marie une fille, la coutume eſt que celles qui ſont invitées préparent une couronne de fleurs, qu'on met ſur la tête de l'épouſée, & le ſoir elles l'attachent au chevet du lit nuptial, qui eſt tout parſemé de verdure. Elles ont un baſſin plein de feuilles & de fleurs, qu'une d'elles jette à poignée au nez de l'époux & de l'épouſe lorſqu'ils vont à l'égliſe pour faire bénir leur mariage ; cette cérémonie recommence lorſqu'ils retournent de l'égliſe chez eux, & c'eſt à ce ſigne qu'on juge ſi l'épouſe eſt veuve ou fille ; car dans ce pays, on prétend que les fleurs ſont l'emblême de la

virginité. Lorſque quelqu'un vient à mourir, les héritiers ou les parents le font enterrer avec le plus de ſolemnité qu'il eſt poſſible. On invite au convoi funèbre tous les parens, tous les amis, & tous les voiſins du defunt; tous ſe rendent au logis où eſt le corps, à l'heure marquée, ayant chacun habit & manteau noirs. Comme l'on a ſoin de faire un état de tous les invités, un *Prieur* des morts, lorſque le corps eſt ſorti, les appelle tous, commençant par les plus proches parens, enſuite par les perſonnes diſtinguées par quelque emploi public, après par les amis, & enfin on finit par l'appel des voiſins & autres perſonnes : chacun marche deux à deux avec beaucoup de gravité. Quand le corps eſt enterré, on accompagne celui ou ceux qui font l'honneur de l'enterrement juſqu'à leur logis : étant arrivé proche de la maiſon, on ſe range en haie dans la rue, où la compagnie eſt remerciée, par une profonde révérence, de l'honneur qu'elle vient de faire, & elle eſt invitée en même temps de venir boire, à la ſanté de ceux qui ſont reſtés. Alors chacun entre dans la maiſon; douze à quinze perſonnes vous verſent perpétuellement à boire de grands verres de vin ou de bière; on y mange quelques biſcuits ou pains d'épices, ce qui fait que beaucoup de gens s'enivrent, de manière que la plupart du temps, on entend rire, chanter dans l'endroit même, où quelques heures auparavant on ne faiſoit que pleurer.

La Haye, village que les Hollandois appellent *Sgravenhage* ou la Haïe aux Comtes, à cauſe que les comtes d'Hollande y faiſoient autrefois leur demeure, eſt ſitué à trois lieues de Schevelingen, & à pareille diſtance de la mer. — Ce village, s'il étoit enceint de murailles, pourroit porter non ſeulement le nom de bourg, mais auſſi de ville très-conſidérable; il y a des rues à perte de vue, toutes tirées au cordeau, & quantité de ſuperbes palais. La beauté de ce lieu & du voiſinage l'a fait choiſir pour le ſéjour ordinaire des princes d'Orange, des ambaſſadeurs & des miniſtres étrangers.

Le palais du prince, qu'on nomme ordinairement la cour d'Hol-

lande, eſt fort vaſte. — Sans gêner les appartemens de *cet alteſſe*, il y en a pour l'aſſemblée de toutes les cours où le prince peut ſe rendre par des galleries, ſans ſortir de chez lui. Ce palais fut bâti par Guillaume, comte d'Hollande, roi des Romains. La grande ſalle où l'on expoſe les drapeaux & étendards, qu'on gagne ſur les ennemis, eſt remplie de boutiques de libraires & de marchands merciers.

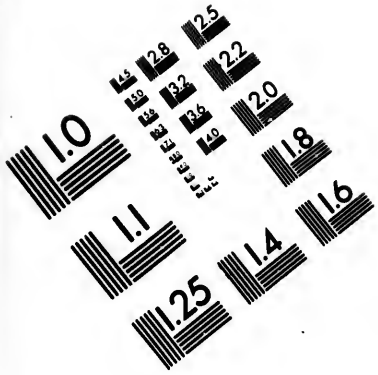
Les cours qu'on appelle *Voorhout*, eſt un des beaux endroits que j'ai encore vu. Ce ſont trois allées de tilleuls, à perte de vue, où le ſoleil ne pénètre jamais. Celle du milieu eſt pour les carroſſes, & les autres pour les piétons: de diſtances en diſtances il y a des barrières, pour empêcher les chevaux d'y paſſer. Ce cours eſt bordé, d'un côté, de très-beaux palais, où logent ordinairement les ambaſſadeurs; de l'autre eſt le palais du prince & celui des états-généraux, &c.

Le magiſtrat, pour entretenir la propreté de cette promenade, & empêcher que les carroſſes ne faſſent de la pouſſière, a fait faire des tombereaux doublés de fer blanc, qui ſe rempliſſent en entrant dans un étang voiſin. — Lorſque les chevaux les ont tirés juſqu'à l'endroit qui a beſoin d'être rafraichi, on ouvre ces machines, d'où l'eau ſort comme d'un arroſoir, & rend le chemin ferme par-tout.

Au dehors de ce charmant village, on trouve un grand bois, dans lequel il y a une très-belle maiſon, appartenante au prince d'Orange, où l'on voit de très-belles peintures. Une partie de ce bois eſt enfermé de paliſſades, pour empêcher de ſortir les cerfs, les biches & les autres animaux qu'on y a mis.

Homme de Scheveling en près de la haye.

Femme de Scheveling en près de la Baye.



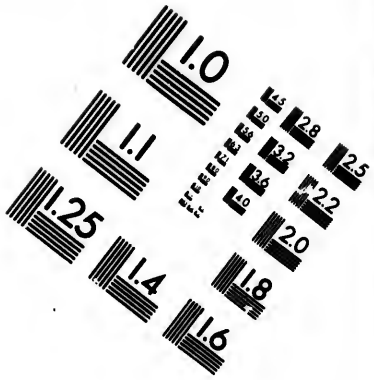
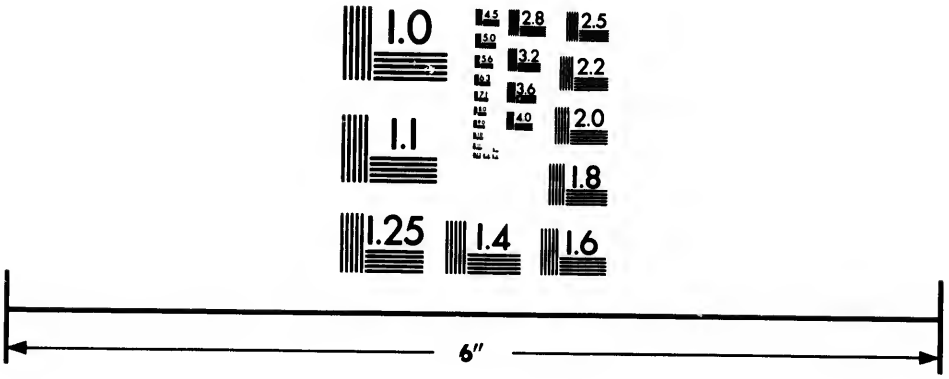
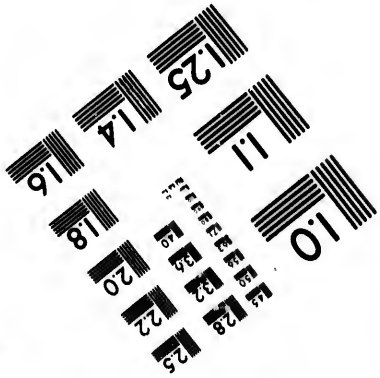


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

HABITANS DE LA BAVIÈRE.

La Bavière n'est point déserte et inculte, comme au temps de l'historien-géographe Strabon, mais elle pourroit être plus peuplée et sur-tout mieux cultivée. Si elle comptoit moins de châteaux et de chapîtres nobles, elles ne s'en trouveroit pas plus mal. Elle manque d'émulation.

L'université d'Ingolstad et l'académie de Munich, ont fait quelque bien à la Bavière. Mais la chaire de grammaire, fondée en 1765, ne l'enrichira jamais autant que la culture de ses bonnes terres à blé. Une autre chaire de belles-lettres allemandes, instituée à la même époque, ne lui a pas encore rapporté autant que ses riches manufactures, où se fabriquent, avec succès et profit, du gros drap, des étoffes de laine, de coton et de soie, des velours, de la tapisserie et des bas, etc.

Si Munich est l'une des plus belles villes de l'Allemagne, Ingolstad, sur le Danube, est l'une des plus fortes; mais les habitans n'en sont pas plus aisés.

La ville de New-Oetting se glorifie avec raison de son territoire fertile en grains.

Alt-Oetting autre ville voisine de la précédente, peut se passer des trésors de l'agriculture. Il s'y fait un pélérinage qui l'enrichit assez.

Landshut, ville principale de la Bavière, a un clocher réputé le plus haut de l'Allemagne. Un observateur y découvriroit bien des réformes et des établissemens à faire dans toute l'étendue de ce duché.

La Bavière a été long-temps infestée de voleurs et d'assassins. On a compté jusqu'à quarante-trois meurtres commis en 1786, dans un seul bailliage.

L'Archevêché de Salzbourg est le premier et le plus considérable des états qui composent le cercle de Bavière.

C'est un bon pays, abondant sur tout en pâturages. On y fabrique une toile grossière, mais d'une longue durée. Les paysans y ont un libre exercice des armes et se gardent eux-mêmes.

Aux environs de Salzbourg, les naturalistes et les malades vont visiter des bains médicinaux.

Outre cela, la Bavière possède aussi une partie du haut Palatinat. Près d'Amberg, capitale du pays, sont deux montagnes qui ne donnent pas les mêmes produits. Dans les entrailles de l'une, on exploite une mine de fer. L'autre est stérile et pleine de roches.

La principauté de Soulzbach, dépendante du duché de Bavière, n'est remarquable que par une circonstance. Les habitans sont de deux cultes différens, qu'ils professent dans les mêmes églises. Pour être de diverses communautés, les hommes n'en sont pas moins frères; issus de la même mère, n'ont-ils pas tous la nature à bénir? Le matin, les oiseaux de toutes espèces, perchés sur les mêmes branches, saluent chacun dans son ramage, le lever du soleil.

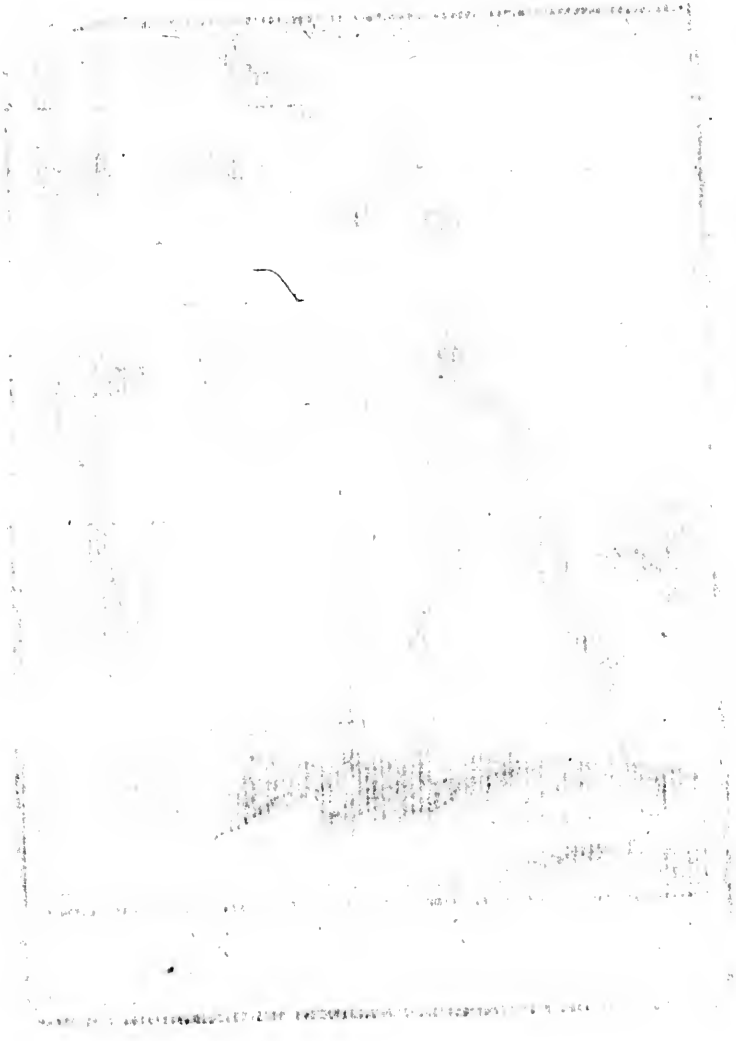
Les *Boies* ou *Boyens*, ancêtres des Bavarois, n'avoient pour toute arme que des boucliers faits d'écorce d'arbre, et de grands coûteaux sans pointe, dont ils ne pouvoient frapper que du tranchant et que la pesanteur rendoit mal aisés à manier.

Quant au costume, il étoit déjà remarquable, il y a long-temps: les historiens en mention, et nous apprennent que les habitans de la vière affectoient sur leurs habits la couleur jaune.

Les deux figures ci-jointes expliqueront suffisamment la forme du costume actuel des bavarois, de la classe la plus nombreuse et la plus estimable de tout le duché, les paysans.

Homme et Femme de la Baviere.

Labrousse del. S. Sauveur direx.



HABITANS
DE VIENNE EN AUTRICHE.

VIENNE est une ville grande, belle et bien bâtie. Elle est située sur la rive méridionale, ou à la droite du Danube. L'empereur Léopold la fit fortifier et environner de douze bastions avec de hauts remparts, des ravelins, et des fossés larges et profonds : on ne peut y entrer que par six portes à chacune desquelles il y a un pont de bois qui a plus de deux cents pas de long. Elle est séparée des fauxbourgs qui l'environnent, par une esplanade ou glacis entièrement découvert, qui a six cents pas de large.

On ne compte qu'environ mille deux cents cinquante maisons dans la ville de Vienne, toutes bien bâtis de pierre à six ou sept étages. Les maisons ont des caves et des celliers fort profonds, et elles forment quatre-vingt rues avec dix-huit grandes places de marché. Les rues sont longues, peu larges, et mal propres : ce qui joint aux diverses îles couvertes de bois formées par le Danube, qui s'y partage en cinq branches, fait que l'air n'y est pas bien sain. Mais si la ville de Vienne n'a pas une grande étendue, ses fauxbourgs en revanche sont fort grands et fort peuplés. On y compte près de deux cents mille habitans. Cette ville est partagée en quatre quartiers, et on y a introduit, depuis le commencement de ce siècle, l'usage des chaises à porteur, et des lanternes : on y voit beaucoup de *cafés* où les nouvellistes s'assemblent comme à Paris, et la ville est peuplée de toutes sortes d'étrangers.

Vienne, n'est agréable que dans ses fauxbourgs. Dans le fauxbourg d'Erdberg est une maison de chasse jadis l'auberge ou *Richard-cœur-de Lion*, travesti en pelerin, fut reconnu comme il tournoit la broche, et arrêté par Léopold,

marquis d'Autriche. Vainqueur du grand Saladin, ce roi d'Angleterre, resta pendant quinze mois détenues dans une tour, expiant son orgueil et ses violences. Pour le repos de l'humanité que n'y termina-t-il ses jours? Mais éblouis de ses actions d'éclat, ses sujets ne crurent pas acheter trop cher la rançon d'un prince qui cependant les traitoit comme ses esclaves, et qui ne connoissoit d'autre droit que son épée.

Les étrangers qui abondent dans Vienne, s'adonnent aux arts, ou font le commerce.

Les Turcs sont tous réunis dans le même fauxbourg, et ne peuvent habiter autrepart.

L'autriche est un des meilleurs pays de l'Allemagne. Le Danube, l'Eus, le Traun, la Morawa et plusieurs autres rivières qui l'arrosent, y facilitent le commerce, et en fertilisent le terroir. On y recueille du saffran, toute sorte de grains, des fruits, et du vin en abondance.

Les autrichiens sont grands, forts, vigoureux, et bons soldats; ils ont un génie propre aux arts, et aux sciences: ceux des villes sont plus civilisés que ceux de la campagne qui passent pour rudes et grossiers.

Marchande de Vienne en Autriche

Labrousse del. *N. Sauveur direx.*

HABITANS DE PASSAW.

Trois rivières, le Danube, l'Inn et l'Illz se joignent en un point de la Basse bavière, en allemagne. A ce confluent triple, on a bâti, il y a long-temps, trois villes, Innstat, Ilstat et *Passaw*, connues sous le dernier nom, et célèbres dans l'histoire sous celui de *Patavâ-castra*, ou *Patavia*. Les eaux du Danube, principalement les hautes montagnes, lui servent de fortifications naturelles, cependant, elle n'est pas dénuée d'ouvrages de guerre, car cette cité est considérable, tant à cause de son titre d'impériale, que par son évêché suffragant de Saltzbourg. Son prélat est prince du S. Empire. L'an 1552, on y passa un traité qui donna naissance à ce proverbe français : *c'est la transaction de Passaw, chacun garde ce qu'il a reçu.* Si la maison d'Autriche avoit toujours eu ce proverbe en vénération, que de sang humain elle eût épargné! que de beaux pays n'eussent point été ravagés par la guerre! Le duc de Bavière y battit les impériaux en 1703; et prit la ville l'année suivante.

Passaw est à 25 de Ratisbonne, 32 de Munich, 54 de Vienne, et 70 d'Ulm. On met 15 heures pour aller de Passaw, à Straubingue, 10 heures de P. à Linta, 34 heures de P. à Tyrnstain, 46 heures de P. à Vienne, et 110 heures d'Ulm à cette capitale.

Jadis l'évêché de cette province de Bavière étoit à *Lorch*. En transportant le siége épiscopal à Passaw, on y fonda un chapitre fort riche, de 25 canonicats. Le pape Benoît XIII, l'exempta de la jurisdiction de l'archevêque de Saltzbourg, dont pourtant il relève toujours pour le spirituel. Cet arrangement conclu en 1718, fut confirmé par une

bulle de Clément XII, en 1732; en sorte que l'évêque de Passaw est seigneur temporel, et en cette qualité touche tous les ans 40 mille écus d'Allemagne pour ses honoraires, ce qui est fort honnête, sans doute. Ces petits détails sont peut-être d'un intérêt médiocre pour un français, mais j'ai voulu rendre mon entreprise véritablement digne de son titre : *Encyclopédie des voyages*, et par conséquent être utile aux lecteurs de tous les pays.

Passaw donc, l'une des plus considérables villes de l'Empire Germanique, n'en est pas la plus belle. La plupart de ses rues sont tortueuses, étroites et mal-saines; on n'a point, comme à Nancy, en France, usé de cordeau pour les alligner; principalement les rues d'Ilstat et d'Innstat. Celles de la tierce partie de la ville, qui donne son nom de Passaw aux deux autres, sont un peu plus commodes. Ilstat sur-tout est resserée entre deux montagnes qui la dominent entièrement. Mais sur l'une des élévations, se trouve le superbe château de l'évêque, lequel jouit de la plus belle vue. Placé sur le donjon, on plonge tout-à-fait sur les trois villes, dont on voit la disposition respective. Elles communiquent entr'elles par trois pontons, un pour chaque rivière, mais celui d'Illz n'est pas à comparer à ceux de l'Inn et du Danube. Passaw est honorée de l'église épiscopale, qui est d'une architecture admirable; elle est dédiée à S. Etienne, patron de toute l'Allemagne, et principalement de Vienne en Autriche. Elle renferme plusieurs beaux tombeaux de ces évêques. Le palais épiscopal est au-dessus.

Les habitans de Passaw sont d'un bon naturel. Les hommes n'apportent pas beaucoup de recherches dans leur costume: qu'on se figure celui de nos fermiers aisés de France. Les femmes sont un peu plus susceptibles de parure, comme par tout ailleurs. Celles qui sont mariées ne se coëffent pas très-haut, elles sont habillées assez juste, et ont des pans à la manche de leur robe. Les jeunes filles, à l'exception de leur bonnet de poil, ont beaucoup d'analogie avec la manière de se mettre des religieuses.

Homme Femme et Fille de Passau.
près Vienne en Autriche.

Labrouhe del. *St. Sauveur direx.*

HABITANS

DE TRIESTE EN ISTRIE AUTRICHIENNE.

L'Istrie Autrichienne, fertille en vins, en huile et en grains, est composée du comté de Mitterbourg et de la seigneurie de Castua, passé dans la maison d'Autriche en 1,400. Trieste, la seule ville digne d'être nommée, dans l'histoire allemande, a succédé à l'ancienne *Tergestum*. Jadis les habitans étoient libres, mais ils ne faisoient usage de leur indépendance que pour exercer la piraterie.

Il règne à Trieste beaucoup de luxe, lequel fournit depuis long-temps à l'entretien d'un théâtre, servi autrefois par les meilleurs acteurs, danseurs et virtuoses de toute l'Italie. C'étoit alors, à l'imitation de Venise, une espèce de redoute ou d'académie de jeux. Renfermé dans sa loge, chaque particulier y buvoit, s'y amusoit pendant tout le spectacle, en sortoit ivre, ruiné, où pire encore. Les faillites de plusieurs bonnes maisons de commerce et le dérangement de quantité de familles honnêtes étoient la suite d'un tel établissement, le fléau des mœurs. On a voulu réprimer ces abus, ces excès, et l'on va à cette salle de spectacle plus aujourd'hui qu'autrefois, pour s'y instruire en s'amusant. Cependant, peut-être, n'a-t-on que pallié le mal; le vice ne s'affiche plus. Mais tant que les loges du théâtre de Trieste resteront fermées, elles serviront plus d'une fois de rendez-vous au libertinage, et pendant qu'on étale sur la scène les plus beaux, les plus purs sentimens, les situations les plus touchantes; au fond de ces espèces de boudoirs, on se permettra sans contrainte, toutes les licences auxquelles un tel lieu invite. Au reste, du moment qu'une ville s'enrichit, ces lieux publics, consacrés à l'amusement des citoyens, deviennent des meaux nécessaires qui en préviennent de plus grands. C'est dans cette vue, sans doute, qu'il s'est formé à Trieste un *casin* général.

On appelle ainsi le rendez-vous, l'assemblée de toutes les dames. C'est-là qu'elles font assaut de coquetterie plus que de parure. Là, il faut les voir se mettre, pour ainsi dire, sous les armes, à l'arrivée des étrangers qui leur y sont présentés, pour peu qu'il soient recommandables par leur naissance ou le caractère dont ils se trouvent revêtus, la plus froide réserve est le premier accueil qu'on obtient d'elles : mais on les puniroit trop si on les prenoit à la lettre. La plus intime familiarité succède bientôt à ce premier abord et en dédommage souvent plus qu'on n'auroit osé l'espérer. L'étranger n'est plus embarrassé que du choix. A peine s'est-il déclaré le chevalier servant de l'une des beautés rassemblées autour de lui et dans l'attente, qu'une division intestine éclate sourdement et donneroit matière de réflexion à l'observateur neutre, si l'on pouvoit jouer ce rôle près d'un sexe qu'embellit encore le desir de plaire. La beauté se hâte de jouir de son triomphe presque sans mistère; et c'est alors qu'on a vu des femmes, même aux yeux du public attentif et malin, quitter le bras de son mari pour donner le sien à l'étranger, surpris lui-même d'être heureux sitôt.

Les habitans des campagnes voisines accourent à ces bals et viennent y perdre les restes de leurs mœurs. Cependant les paysannes sont plus coquettes que dissolues. Leur costume galant annonce plus de facilité qu'on n'en trouve en effet. Elles ne sont point revêches ni sauvages; mais elles ne savent point agacer. Elles sont coëffées à la manière Lévantine, d'une pièce de toile retroussée sur leur tête en forme de turban. Elles portent une ceinture et un corset. Les manches de leur vêtement retombent jusques sur leur poignet. Leur habit de dessus tient beaucoup de ceux des Orientaux.

Le paysan et l'homme du peuple portent de larges culottes sans boutons et fermées au genouil avec des cordons. Un habit court s'ajuste vers la partie du col et reste entr'ouvert le plus communément. Ses chaussures sont assujéties avec des courroies.

Paysan et Paysanne des environs de Trieste, en Istrie.

Labrousse del. — S. Sauveur direx.

HABITANS
DE LA STIRIE.

Trente-deux lieues de long, vingt de large, sont la mesure et forment l'étendue de la Stirie qui, du côté du levant, touche à la Hongrie; à la Carniole au midi; à la Carinthie au couchant; l'Autriche l'avoisine au sud. On distingue la haute et basse Stirie.

La principale richesse des Stiriens est dans leur industrie. Elle fertilise les monts sourcilleux et arides dont le haut pays et hérissé. La main de l'homme supplée à celle de la nature qui n'a presque rien fait pour ce pays. L'inégalité du terrein y rend la charrue impraticable. Les laborieux habitans y transportent dans des paniers l'engrais et la houille nécessaire à la culture du froment, qui n'y réussit pas beaucoup, et du lin qui les en dédommage. La partie du sol absolument sauvage et rébelle à la main du laboureur, n'est pas tout-à-fait perdu; on y recueille en abondance la grande lavande qu'on fait entrer utilement dans le commerce. Ensorte que l'habitant de la Stirie, vit content au sein de ses montagnes et de sa famille, et est très-peu tenté d'en sortir. Il ne redoute d'autre fléau que celui de la guerre.

Philosophe sans le savoir, riche en bornant ses desirs, il consent à passer quatre mois de l'année enseveli sous la neige. L'ennui, ce poison lent des grandes villes, lui est inconnu. Les devoirs domestiques sont pour lui des plaisirs qui abrègent la longue saison des frimats: doublement heureux, puisqu'il ne doit qu'à lui son bonheur, il ne soupçonne pas un monde meilleur que celui qu'il habite. Il ne se plaint pas de la nature; il ne lui reproche pas de lui avoir fait un don fatal, en plaçant son exis-

tence parmi des roches arides et tristes, que son bras a su convertir en jardins fertiles et rians. Comme les Stiriens s'amuse de l'étonnement du voyageur qui en gravissant leurs rocs, craignoit de n'y rencontrer aucune trace humaine ! A peine en a-t-il franchi quelques-uns qu'il se trouve agréablement surpris à la vue des vergers qui s'offrent à lui de toutes parts sur sa route. Là, il repose ses yeux sur du gazon frais et respire un air pur chargé du parfum des plantes aromatiques qu'on y cultive. Plus loin, des troupeaux bien nourris y couvrent de petites plaines, où se baignent dans de petits lacs d'eau vive et poissonneuse. Point de terreins en friche.

Sur les côteaux de la basse Stirie, on recueille d'excellens vins, les champs sont clos par des treilles de vignes; ce qui vaut bien nos haies stériles. Les pois, les fèves et le froment s'y récoltent en abondance; mais le paysan ne mange que du pain de mays. Ce grain étant le seul que les percepteurs de la dixme exemptent.

Vingt-six villes et cinq cent châteaux pèsent sur les deux Stirie; mais elles comptent deux cent villages. Gratz, est la capitale de cette double contrée; et Seckau est la résidence de l'évêque, dans un château élevé dont la tour a été construite aux dépens de plusieurs fabriques anciennes. Les pierres sont couvertes d'inscriptions mutilées. Nos descendans nous rendrons sans doute la pareille. Nous l'aurons plus mérité, et nous y perdrons moins peut-être que nos ayeux.

Tous les ouvrages de fer et d'acier fabriqués en ce pays sont très-estimés.

En Stirie, les personnes riches ou de haut-rang ont adopté, comme presque par-tout ailleurs, le costume français. Nous donnons ici celui de la bourgeoisie et des classes inférieures.

Homme et Femme de la Stirie.

Labrousse del. *St. Sauveur direx.*

HABITANS.

DE LA CARNIOLE.

On divise ordinairement la Carniole, en haute et basse, intérieure et moyenne. Ses richesses politiques sont 21 villes, 200 châteaux, pour le moins, 35 gros bourgs, 3 à 400 villages, 3 évêchés, 25 couvens, 4 commanderies, 136 cures, 7 grandes fabriques, et 56 martinets de fer.

Hérissée de montagnes, chargée de glaces en tout temps, cette province n'est habitable et cultivée que par intervalles. Si les terrains impropres à l'agriculture, sont rares, ils sont du moins d'une fertilité bien encourageante et dédommagent des déserts arides qui les avoisinent. Presque tous les grains y réussissent. L'orange et la grenade, le citron et les amandes, la figue et le raisin y payent avec usure et à l'envie, les avances du cultivateur, et sans les entraves qu'y éprouve le commerce comme ailleurs, cette contrée de 50 lieues, du levant au couchant, de 42 du nord au sud, pourroit être florissante, pour peu que la nature y fut secondée. Elle a pour voisine la mer Adriatique, la Croatie, la Dalmatie et la Stirie.

Les Vénedes, vers le milieu du VIe siècle, refluèrent sur cette contrée de l'Allemagne, désignée dans la suite sous le nom de *carnia*. Ce ne fut qu'en 1364, après plusieurs révolutions, que la maison d'Autriche réunit avec l'Istrie, la Carniole, sous sa dénomination.

Ainsi que tous ceux que la nature a traité en marâtre, les carnioles sont forts et robustes. Une santé vigoureuse vaut bien tous les trésors du Pérou et tous les parfums de l'Arabie. Leur poitrine large, reste assez souvent découverte, ombragée par une barbe longue et touffue. Ce

signe de la virilité, ne déplait point aux femmes du pays. Elles apprennent avec surprise, qu'il est des contrées en Europe où la phisionomie rend le sexe équivoque.

Les carnioles n'ont ordinairement pour lit que la terre, et l'aliment le plus grossier pour nourriture. Extrêmement laborieux, l'amour du travail leur procure plus de jouissance et des jours plus nombreux que l'indolence asiatique. L'hiver long et rigoureux pour cette peuplade, ne lui semble point le tombeau de la nature. La saison des frimats lui amène de nouveaux plaisirs. Le carniole ne craint pas de s'exposer pieds nuds sur la glace. Il faut le voir, armé de patins d'osier, glisser sur la neige endurcie, ou descendre du sommet des roches escarpées, avec la rapidité de l'éclair, et n'ayant pour le guider qu'un bâton ferré; les femmes partagent les travaux et les amusemens des hommes.

Les femmes carnioles, portent ordinairement sur le front un ruban noir, en forme de bandeau; des galons d'or enrichissent leur bonnet; leurs chemises, plissées à l'anglaise se ferment sur le haut de leur col avec des cordons, mais cette mode n'est pas toujours suivie. Quand elles voyagent, elles y dérogent assez souvent, et leur sein est plutôt indiqué que couvert, par un mouchoir, placé des mains de la coquéterie la plus rafinée et la plus voluptueuse. Elles ne sont peut être aussi avancées dans le grand art de la toilette, que parce que les femmes du peuple répandues dans toute l'Allemagne, et se vouant au service domestiques, sont à même de balancer les modes qui leur passent sous les yeux, et d'adopter celles qui favorisent leur penchant à la galanterie. Aussi les étrangers ne les trouvent rien moins que sauvages et farouches.

Laybach, capitale de toute la province, est situé dans la haute Carniole; et tient son nom de la rivière qui baigne ses murailles. Elle renferme 6 couvents. Malgré cela, le commerce s'y est soutenu.

Homme et Femme de la Carniole.

Labrousse del. — F. Sauveur direx.

HABITANS
DE LA
BOHÊME.

Les origines de cette contrée d'Allemagne sont couvertes d'une nuit aussi épaisse que la Fotêt-Noire, berceau primitif des premiers habitans de la Bohême. Quelles lumières pourroit-on tirer d'une peuplade demi-sauvage, végétant au milieu d'impénétrables bois, connoissant à peine ses voisins, par des émigrassions subites, et ne soupçonnant pas les jouissances attachées à l'idée de vivre un jour dans la mémoire de ses semblables. Le peu qu'on sçait d'eux est un tissu grossier de fables, à travers lequel on ne sauroit découvrir quelques faits certains.

On nous dit que les Bohêmiens des premiers temps, sacrifièrent aux divinités forestières de la mythologie grecque et romaine, sans doute accommodée à leur manière. Les élémens étoient personnifiés par eux. Les arbres et les fleuves, les pierres et les montagnes, tout ce qui affectoit leurs sens en bien ou en mal, recevoit d'eux un tribut de crainte et de reconnoissance; car telle est la marche lente et bornée de l'esprit humain enseveli dans les maillots étroits de l'ignorance et des préjugés. On nous dit qu'ils célébroient leurs fêtes politiques et religieuses, en la présence de leurs ancêtres, autour des tombeaux de leurs pères dont ils croyoient voir accourir les mânes pour prendre part à leurs divertissemens. S'ils ne les voyoient pas en personnes, c'est que ces morts chéris se rendoient aux invitations de leurs familles, cachés sous des masques pris dans la nature. L'épouse, la sœur qu'on aimoit se revêtoit des couleurs et des formes

de telle ou telle fleur quelle avoit préférée à toute autre, pendant sa vie. Un père, un amant étoit censé témoin de la fête, enveloppé dans l'écorse du chêne ou du sapin, sous le feuillage duquel il prenoit plaisir à se reposer avant sa mort, au pied duquel il avoit demandé à être inhumé.

A l'exemple des anciens Gaulois, les premiers Bohêmiens révéroient parmi eux, des femmes consacrées, espèce de druidesses, qu'ils se faisoient un devoir de consulter dans leurs assemblées nationales. Ils attachoient un caractère divin, un pouvoir surnaturel à la vertu du sexe, à l'innocence d'une vierge. Ils regardoient une fille intacte, comme une espèce de prêtresse inspirée par le ciel. C'est ce qui a fait croire qu'ils se laissoient gouverner par des femmes, qu'ils les plaçoient à la tête de leurs armées et de leurs tribunaux, et qu'ils se faisoient gloire de n'en être que les serfs, pénétrés pour elles d'une soumission aveugle et religieuse.

Le premier chef mâle dont il soit fait mention dans leurs annales, sous le titre de duc, est un certain Premislas; on assûre que ce n'étoit qu'un berger, élu par Libussa, fille de Bruque, pour être tout à-la-fois son époux et le premier de sa nation, vers le commencement du septième siècle de l'ère vulgaire: ce pasteur-prince fit honneur au choix de la jeune fille; et c'est, dit-on, à cette époque que le second sexe céda en Bohême, le premier rang à l'autre. Les lois que Premislas donna à ses sujets, dictées par le bon sens, leur suffirent jusqu'au onzième siècle. Alors cette contrée prit le titre de royaume, et son premier monarque se nomma Ladislas. La couronne fut élective jusqu'au seizième siècle. Mais Ferdinand II la rendit tout-à-fait héréditaire.

Prague, capitale de la Bohême, est une grande et belle ville. Elle a pour principale décoration un superbe pont jetté sur la Moldaw, et chargé de statues de saints. Elle renferme, dans une vieille église, le tombeau de Tycho-Brahé, célèbre astronome Danois. Rarement les hommes

de génie trouvent une sépulture dans leur patrie ingrate.

Il y a beaucoup de misère et de mal-propreté dans Prague, ainsi que dans toutes les grandes villes. Les maisons y sont belles. Hélas! la beauté des édifices d'une capitale suppose quantité de masures et d'indigens: ceux qui bâtissent les palais n'y logent pas; trop ordinairement, ils ont à peine de quoi reposer la tête.

Il y a le quartier des juifs à Prague; ils ne sont pas riches, et ce n'est pas leur faute; mais ils pourroient vivre d'une manière plus honorable qu'ils ne font; presque toujours enveloppés dans un large manteau, la tête recouverte d'un capuchon qui en dépend, ils ressemblent à de vrais Bohêmiens.

La Bohême est divisée en seize cercles: celui de Boleslas n'a rien de vraiment intéressant que la manufacture établie en 1767 à Weiss-wasser, pour l'entretien des orphelins. Au même cercle, au bourg de Kosmonos, est une manufacture de coton et de futaine.

A Reichenberg, autre bourg, on fabrique 20000 pièces de drap tous les ans.

Dans le cercle de Leutmeritz, Chemnitz est une manufacture, où l'on compte jusqu'à 300 métiers pour la fabrique des bas. On y polit aussi le verre.

A Birckstain, on fabrique de la toile cirée, de la futaine, du linge de table. A Hainspach, des rubans de fil, du fil tors, et cette étoffe de coton qu'on nomme guinguans.

A Ober-leutersdorf, on manufacture le plus fin drap de la Bohême, sur-tout des Londrins.

Egra, est une ville de quelqu'importance, annexée au cercle de Saatz.

A Hanac, bourg situé en Bohême, sur les confins de la Moravie, on y recueille beaucoup de chanvres et de lains, on y fabrique toutes sortes de fils très-estimés; et une forte quantité de petites perruques rondes faites de lains

filés, et dont tous les marins du nord font une grande consommation.

La Bohême exporte dans la Lusace et dans l'Etzgebrig, du lin, du soufre, des perles artificielles, grenats, pierres fines, plumes, laine, peaux de lièvre environ 400,000 par an; cuirs et peaux de toute espèce, fil, toile, futaine, étoffes de laine, bas, draps et chapeaux, pour 9,000,000 florins, année commune.

Homme & Femme de Prague en Boheme.

Labrousse del. St Sauveur direx.

Marchand Juif de Bohême.

Labrousse del. St. Sauveur direx.

Paysans d'Hanac, en Boheme.

Labrousse dd. *P. Sauveur direx.*

Paysanne d'Hanac en Boheme.

Labrousse del. St. Sauveur direx

HABITANS
DE LA HONGRIE.

ATTILA fut le conquérant de la Hongrie; Léopold en devint le tyran: le premier, à la tête des Huns, chassa les Gots des bords du Danube; et, content de sa gloire, mourut idolâtré des siens, dont il ne prétendit être, pour ainsi dire, que le compagnon d'armes. Le second, du fond de son cabinet impérial, se servit de la main des bourreaux, pour soumettre les Hongrois au pouvoir absolu. Attila du moins, étoit un héros: Léopold ne fut qu'un Tibère. Mais les qualités brillantes du roi des Huns, fondèrent une puissance aussi fugitive que l'éclair: les sourdes et cruelles menées de l'empereur eurent des effets plus durables. Par elles, le royaume de Hongrie est devenu serf de la maison d'Autriche; et les habitans de cette contrée ont perdu jusqu'au droit de nommer eux-mêmes leur maître.

Où aboutit cette ambition de porter à la fois le sceptre de Charlemagne et la couronne d'Etienne? Parce que deux grands états se touchent; parce que le plus grand des fleuves de l'Europe les arrose tous deux, étoit-il nécessaire à deux peuples nombreux, de passer sous un seul et même joug? Un chef de maison n'a pas trop de toute la prudence humaine pour bien gouverner sa famille; comment un seul individu ose-t-il se charger du gouvernement de deux nations en-

tières? Comment un homme tel que Léopold, qu'Attila eût fait trembler au seul aspect de son épée, a-t-il eu le front d'exiger d'un peuple libre et généreux, qui, pendant six siècles, n'avoit reconnu pour rois que ceux élus par lui et chez lui, d'exiger le consentement de cette nation et son obéissance à un droit de souveraineté héréditaire, et même le contraindre à souffrir l'épée d'Attila dans les mains d'une femme? Et comment se fit-il que Léopold en vint à bout? Les politiques, que ces remarques feront sourire, expliquent tout cela: mais ils auroient peut-être de la peine à le justifier, et finiroient par nous fermer la bouche.

Tenons-nous-en donc à une notice simple et rapide d'une contrée, théâtre continuel des vicissitudes de la fortune.

Les premiers ancêtres des Hongrois, les Huns, sortis en grand nombre des Palus Méotides, et maîtres de la Pannonie, étoient des guerriers farouches, étrangers à toute civilisation, et ne reconnoissant d'autre code que la loi du plus fort. De la toile et des peaux de rats sauvages cousues ensemble, composoient leurs vêtemens. Ils ne quittoient leur tunique que lorsqu'elle tomboit en lambeaux. Des espèces de chapeaux recourbés, ombrageoient leur tête. Des peaux de bouc couvroient leurs jambes velues.

A l'exemple des Tartares, ils passoient leur vie à cheval, conduisant au milieu d'eux leurs familles dans des charriots couverts: ensorte que leurs compagnes, pour la plupart, se voyoient successivement filles, femmes et mères, sans mettre une seule fois pied à terre. Il arrivoit delà que la nation la plus ambulante, étoit en même temps la plus sédentaire.

On regardoit le mariage comme conclu, quand la future avoit accepté le don d'une espèce de petite

idole priapique que lui envoyoit son prétendu. Ce dernier usage n'étoit que superstitieux; ils n'y attachoient aucune idée d'indécence.

Fiers de leur indépendance, les Huns vénéroient jusqu'à l'adoration ceux de leurs chefs qui leur donnoient l'exemple de la force et du courage. Leurs princes, inhabiles ou malheureux dans plusieurs expéditions, couroient le risque de se voir préférer le premier guerrier qui se distinguoit par quelque coup d'éclat. Ce caractère national les maintint long-temps libres: si l'on ne compte pas beaucoup de Titus dans leurs annales, il s'y trouve encore moins de Néron.

Leurs descendans ont conservé quelque chose de leurs mœurs. Encore aujourd'hui, au couronnement de leur souverain, les Hongrois mettent un sabre entre ses mains. Celui-ci, avec la lame nue, fend l'air autour de lui, comme pour assurer ses sujets qui le proclament, de sa bravoure et de son zèle à les défendre envers et contre tous. Puis, on le revêt du manteau royal d'Etienne, qui fut tout-à-la-fois l'apôtre et le législateur de la Hongrie. Ce prince, élu roi par la nation, en compromit les privilèges constitutifs, en faisant confirmer son intronisation par le pape. Aussi on le canonisa. Un autre encore l'a été après lui. Ladislas fut saint pour avoir eu le courage de respecter la virginité de sa femme. La nation ratifia cette apothéose, à cause de sa bravoure contre les ennemis de l'état.

Ladislas VI ne se fit pas tant aimer, en exigeant comme un droit de servitude, le tribut volontaire d'un bœuf, dont chaque famille de la Haute-Hongrie s'acquittoit par affection, à la naissance de tout les enfans mâles qui naissoient au roi. Cet ancien usage venoit encore des Huns.

Le sol de la Hongrie à moins changé que les habitans. Il est cependant susceptible d'amélioration: Marie-Therese s'en est occupée. L'Agriculture n'y fera jamais le bien dontelle est capable, tant que l'homme de la campagne nesera pas le propriétaire du champ qu'il ensemence et qu'il récolte. Il y a peu de grandes villes en Hongrie; et ce ne seroit pas un mal, si les villages étoient bien tenus. On y rencontre beaucoup de noblesse; mais un sol tel que celui-ci a besoin de bras amis du travail.

Presbourg est la première ville de tout le royaume, sur les bords du Danube et à dix lieues seulement de la capitale de l'Autriche. Le palais du prince sert en même temps de citadelle; la couronne y est renfermée sous sept clefs, qui sont entre les mains d'autant de nobles, foibles traces des anciennes constitutions! formalité vaine, mais qui du moins rappelle ce temps où les rois (en Hongrie), n'étoient rois que par la grace du peuple.

Tyrnau est une ville libre et royale: il ne faut pas prendre ces deux qualifications dans toute la rigueur du sens; lles se détruiroient l'une par l'autre. Tyrnau a six églises et plusieurs couvens.

Modra et Bosin sont deux petites villes, libres et royales à la manière de la précédente. Mais du moins on y recueille du bon vin, au pied des Monts Crapacks. Si le bonheur est un fruit interdit aux hommes, c'est quelque chose pour eux d'avoir à leur usage une liqueur qui fasse oublier la peine.

Le territoire de Golgotz, dans le Comté de Nytry, est fertile, agréable et peuplé de vignerons et de laboureurs, qui n'ont jamais eu recours aux bains chauds de leur voisinage. Le travail est le génie tutélaire de la santé.

Dans les montagnes du Comté de Hont, on trouve de l'or ; mais l'air n'y est pas sain. Tout est compensé dans la nature ; l'homme a le choix de l'opulence ou de la santé ; rarement peut-il posséder à la fois, l'une et l'autre.

Les produits de la culture des champs dédommagent aujourd'hui les habitans de Pugantz, des mines riches qu'ils exploitoient jadis avec succès.

Ceux de Kremnitz, dans le Comté de Barsch, jouissnt de plus d'aisance ; mais ils ont moins de santé. Le voisinage des mines abondantes en or, corrompent les eaux de leur territoire.

Ce qu'il y a de plus intéressant à voir dans la ville de Pesth, c'est un hôpital militaire, bâti par l'empereur Charles VI, dont le règne dut ses momens d'éclat à l'habileté du prince Eugène.

Bude, jadis capitale de Hongrie et le siège de ses rois, est une ville très-ancienne, s'il est vrai qu'elle dut sa première existence et son nom aux Buduains, colonie Scythe. Mais on ne peut lui disputer d'être aujourd'hui une cité belle et forte, chère à ceux qui aiment le bon vin. Ses vignobles soutiendroient, dit-on, la comparaison avec les plants de la Bourgogne. Nous n'attesterons pas ce fait ; nous croyons plutôt à l'excellence de ses melons. Tout son territoire ressemble à une vaste serre-chaude, tant il y a de sources d'eau thermales, bouillantes au point d'y pouvoir cuire un œuf.

Cette ville essuya plusieurs fléaux ; sans la foi des habitans au mystère de la sainte trinité, la peste en eût fait un désert : une colonne haute de cinquante-deux pieds, et placée dans le fauxbourg de Neustist, atteste ce miracle signalé. Mais rien ne put la défendre contre l'invasion des Turcs, et cet évènement malheureux lui fit perdre le titre de *Primaria Hungariæ*.

C'est à Bude que la reine de Hongrie, sortie précipitamment de Vienne, menacée par les armes des Français, se réfugia, emportant avec elle ce qu'elle avoit de plus précieux, les archives de sa maison et sa bibliothèque.

A Zchepel, île formée par le Danube, le célèbre prince Eugène avoit un château, et y faisoit élever un troupeau de brebis Arabes. Les héros se délassent de la gloire, en se livrant aux goûts les plus innocens.

C'est à Gran, capitale du comté de ce nom, que naquit le bon roi Etienne, dont on fit un saint par reconnoissance; c'est là qu'il est inhumé, dans la cathédrale bâtie par lui. Cette ville fut enlevée aux Turcs en 1683.

Zchepregh, dans le comté d'Œdenbourg, avoit une imprimerie; mais il lui reste des vignobles qui le disputent à ceux de *Tokay*. On goûte mieux un bon vin qu'un bon livre.

Albe-Royale est nommée ainsi, parce qu'autrefois cette ville servoit au couronnement et à la sépulture des souverains de la Hongrie. Ce rapprochement de deux époques aussi constatées, devoit inspirer aux princes, des reflexions salutaires à leurs peuples.

C'est dans le comité de Sarosch qu'est située la ville d'Eperies, où fut établie, en 1687, une espèce d'inquisition politique dont les Hongrois, qui en furent les victimes, n'ont pas encore perdu tout-à-fait le souvenir.

Eh! comment put-on se livrer à de telles barbaries, dans un Canton où la nature a placé le premier vignoble de la terre? Un tel présent devoit inspirer d'autres sentimens aux hommes. Tokay, célèbre par l'excellence du vin qu'on y recueille, n'est pas loin d'Eperies. On a donné le nom de Rayon de Miel à la montagne où se trouvent les meilleurs plans. Des capucins avoient eu le bon esprit de dresser leurs tentes au beau milieu de ces côteaux précieux.

Hongrois.

Nongroise.

HABITANS
DE FIUME EN HONGRIE.

La ville de Fiume, fort bien peuplée, fait d'autant plus de commerce qu'elle est exempte de beaucoup de contributions. Son gouvernement relevoit autrefois de l'intendance de Trieste; mais, depuis presque dix-huit ans, Fiume est sous l'administration Hongroise. Une superbe chaussée la fait communiquer jusqu'à la Croatie. Elle fut démembrée en 1648, du duché de Carniole. Fiume et son territoire appartiennent à la maison d'Autriche, et font partie du cercle de ce nom: la ville porte celui de la Fiumara, à l'embouchure de laquelle elle est bâtie dans une vallée étroite, mais agréable et fertile; elle a un port sur un des golphes de la mer Adriatique, appelé *Il golfo di Carnero*, en italien. Les Fiumois, dans leur banlieue, recueillent beaucoup de vin et de bons fruits. Le terroir produit d'excellentes figues. Les monumens principaux sont: une belle église collégiale; une maison de Jésuites, fort riches; et plusieurs autres couvents, mais on y a fait des réformes essentielles et nécessaires.

Le port de Fiume est très-achalandé. On y embarque beaucoup de marchandises et des denrées que fournit la Hongrie, et qui entrent dans la ville par la grande route mise en état sous le règne de Charles VI, entre Carlstadt en Croatie, et Fiume. Cette ville est un entrepôt très-intéressant pour les débouchés de l'intérieur. Elle est à 32 min. 25 de long. 45 min. 45 de latitude.

La rivière *Fiumara*, qui donne son nom à *Fiume*, s'appelle aussi *Reka*. Les citoyens obéissent à un capitaine nommé par l'Empire.

Les mœurs et coutumes de cette cité ont beaucoup d'analogie avec celle de l'Istrie et de la Stirie.

Quant aux costumes: celui des femmes, leur coëffure principalement, méritoit un dessein dans notre collec-

tion. Une espèce de gros turban agencé sur le front et accompagné de boucles d'oreilles, en forme d'éperons, offre une singulière variété. Le bord de la jupe est à remarquer. Il forme un gros bourlet ; le reste s'explique de soi-même.

Cette ville appelé *Flumen*, dans la langue latine, se nomme dans la langue allemande *Saint-Veit*; parce qu'elle eût pour patron le bienheureux *Saint-Veit*: non pas *Saint-Vitalis*, évêque d'Antioche, qui siégoit vers l'an 330 de l'ère vulgaire; mais bien Vitalis, le sixième enfant de Félicité, romaine resté veuve avec sept enfans. L'histoire de cette sainte mérite d'être rappelée pour d'autres lecteurs encore que ceux du pays. Cette nombreuse famille fut, dit-on, martyrisée sous le bon empereur Antonin.

Félicité pouvoit vivre heureuse, selon le monde; au sein des plaisirs domestiques. Riche et considérée elle eût pu adorer dieu en esprit et en vérité dans le fond de sa conscience, sans se faire remarquer, et attirer sur elle l'œil du gouvernement, intéressé au maintien de la religion de l'État. Félicité, en qui l'amour maternel cédoit le pas à celui qu'elle avoit pour Dieu, crut devoir faire de l'éclat et donner l'exemple. En conséquence, la voilà qui brave le paganisme jusques dans ses temples, et insulte les dieux mêmes de l'endroit aux pieds de leurs autels. On l'arrête. Elle est conduite devant les juges. On l'interroge avec intérêt. On lui rappelle le doux titre de mère, et le danger où elle expose ses enfans. Mais la grace parle plus haut à son cœur que la nature. *Félicité* est inébranlable. Toute occupée du ciel, ce qui se passe sur la terre lui devient étranger. Cette mère, qu'on qu'alifieroit autrement dans toute autre circonstance, assiste au supplice de ses sept enfans. Elle voit d'un œil sec ses trois aînés mourir sous le bâton. Sylvain, le quatrième, est précipité dans le Tibre. *Saint Veit* ou *Vital*, et les deux derniers eurent la tête à bas. Félicité, elle-même, subit le même supplice.

Nous n'avons pu découvrir comment *Saint-Veit* est devenu le patron titulaire de la ville de Fiume.

Paysan et Paysanne des environs de Fiume en Hongrie.

Labrouste del. *St. Sauveur direx.*

HABITANS
DE LA SILESIE-PRUSSIENNE.

La Silésie-Prussienne se divise en haute et basse : Breslau en est la capitale ; c'est une grande et belle ville. Entr'autres foires, il s'en tient deux destinées au commerce des laines ; on vend beaucoup de toiles fines faites dans le pays.

La Silésie est devenue province Prussienne par droit de conquête : ce titre est le premier et le meilleur de tous, puisqu'il exclut et annulle tous les autres. On a toujours raison, quand on peut avoir tort impunément. Cet axiôme en politique, n'est pas avoué tout-à-fait par la saine morale. Mais la morale n'est faite que pour le peuple.

La Silésie est en possession d'un sol bon par lui-même, et qui n'attend que des bras pour produire presque de tout. On y a peut-être trop multiplié les manufactures. Les plus utiles et les plus étendues sont celles des fils et des toiles peintes à l'eau et à l'huile ; des basins et futaines, du linon rayé, uni ou à fleurs ; des dentelles, des étoffes de laine, coton et fil ; enfin, des draps assez fins, qui portent le nom du pays où ils sont ouvragés. Les Silésiens fabriquent aussi des serges raz, droguets, bourracans, pannes sur laine, ainsi que des bas et des chapeaux de laine aussi. Ils entretiennent de belles courroyeries.

Les juifs ont une belle imprimerie à d'Yhrenfart, bourg sur l'Oder ; mais il n'en sort pas de chef-d'œuvres.

A Brieg, chef-lieu du cercle de ce nom, et l'une des villes les plus considérables de la Silésie, on fabrique de très-beaux draps fins.

Jean Hus, cet infortuné, qui eut, dit-on, les opinions d'un fol, et qui mourut en sage, donna son nom à Hussinetz, village de la principauté de Brieg, bâti par de pauvres Hussites bohémiens, qui en achetèrent le sol des deniers qu'ils avoient ramassés en mendiant. Eux seuls habitent ce petit bourg; ils y vivent tranquiles et ont des mœurs, en mémoire de leur chef, qui en montra beaucoup dans tout le cours de sa vie politique.

Dans la principauté de Javer, aux portes de Hirschberg, sur le mont des Géans, les poëtes de ce canton, ont élevé un parnasse qui n'est guères plus célèbre que l'imprimerie juive de d'Yhrenfart. On parle davantage, et on tire plus de profit des manufactures en lin, soie et demi soie, établie dans les montagnes voisines. L'utile a toujours le pas sur le reste.

Les arcades sous chaque maison à Javer, rendent cette petite capitale commode pour ceux qui la fréquente. On y voyage du *moins* à l'abri. Nos grandes cités, siège du luxe et de la magnificence, n'ont pas cet avantage. On y sacrifie à *l'éclat* public, sans s'occuper des jouissances particulières.

A Primkenau, on forge du fer et l'on fait du papier; deux matières qui ont rendu à la société civile bien de bons et de mauvais services.

Sur la petite rivière de Malpana, Askodny, village de la Haute-Silésie, se fondent beaucoup de bombes. On y fabrique aussi des socs de charrue. Les métaux innocens se prêtent à tout ce que la main de l'homme veut en faire.

Les habitans de la Silésie sont industrieux, et amis du travail. Le costume des hommes n'a rien de très-particulier. Celui des femmes est plus curieux.

Homme et Femme de la Silesie Prussienne.

Labrousse del. *St. Sauveur direx.*

HABITANS
DE LA
POLOGNE.

Communément on divise la Pologne, en grande, et en petite. Elle est bornée au septentrion par la mer Bassique qui la sépare de la Suède : à l'Orient par la Tartarie, au midi, par le pont-Euxin, et à l'occident par la Poméranie, etc.

On fait dans ce pays un grand commerce de laine, et de bêtes à cornes. Ce royaume fournit annuellement à ses voisins jusqu'à quatre-vingt-dix mille bœufs. Les denrées de première nécessité y viennent avec une telle abondance, qu'on prétend que la Pologne peut tous les ans exporter la charge de quatre mille vaisseaux.

Varsovie est la capitale du duché de Masovie, et la résidence du roi. Mais pour lui rappeller sans cesse qu'il n'est, pour ainsi dire, que le premier sénateur de la République, on le loge dans le palais même où se tiennent les Diètes.

Le collège des nobles est l'un des plus beaux établissemens de Varsovie, mais peut-être gagneroit-il à être dirigé par d'autres que des religieux. Des gens qui font profession de renoncer au monde, doivent être peu propres à élever des citoyens nés pour y jouer un rôle brillant.

Le monument le plus remarquable de cette ville, est la statue de Sigismond III, représenté tenant d'une main, un sabre, et de l'autre, une croix, par allusion sans doute, au zèle un peu trop vif que ce prince montra en faveur de la religion.

C'est près de Wola, hameau distant d'une lieux de Varsovie, que la noblesse Polonoise s'assemble au milieu d'une plaine, pour se donner en toute liberté, un chef, sur la nomination duquel influent trop souvent des agens étrangers.

Cracovie, dans la petite ou basse Pologne, est la capitale de tout le royaume. C'est une ville considérable, mais qui n'est pas toutefois ce qu'elle pourroit être. A deux lieues d'elle, se trouvent les fameuses mines de sel, dignes de toute l'attention des voyageurs.

Wilna, capitale de tout le duché de Lithuanie, est une ville considérable. Si les habitans, ainsi que ceux du reste de cette grande province, ne jouissent point de la liberté civile, ils ont au moins celle de leur conscience. Tous les cultes y sont également bien reçus : ce qui ne nuit pas au commerce; mais le commerce y fait beaucoup de tort aux mœurs.

Dans le Palatinat de Troki, près de la ville de Kouwno, trois cents paysans sont les serfs, pour ne pas dire les esclaves, de vingt-quatre pauvres hermites, pour l'établissement desquels leur fondateur dépensa, en 1674, huit tonnes d'or. Le jour du repos du seigneur est le seul que ces trois cents paysans ayent pu obtenir pour travailler pour leur propre compte. Cependant ces malheureux, s'ils avoient le choix du joug qu'ils portent, préféreroient encore le service des moines à celui des nobles. Ils sont moins exposés aux révolutions avec les premiers qu'avec les derniers.

Les Juifs, qui ne sont nulle part si bien venus qu'en Pologne, ont leur principale synagogue à Brsesk, dans la Polésie.

C'est à Pinsk, ville du même Palatinat, qu'on prépare le meilleur cuir de Roussi et le plus recherché dans toute la République.

Dans la Samogistie, les mères n'ont pas trouvé de meilleur moyen pour être informées de toutes les allées et venues de leurs filles nubiles que d'attacher une son-

nette à leur ceinture, et de leur faire porter sans cesse à la main un flambeau pendant la nuit. On prétend que toutes ces sages précautions ne réussissent pas mieux en ce pays, que les verroux, les grilles et les cadenas dans d'autres contrées.

Les Polonois sont fiers et prodigues; ils mettent beaucoup de pompe dans leurs cérémonies politiques et religieuses. La magnificence des nobles se remarque surtout sur leurs habits, dans leur suite, et à leurs festins. Leurs vêtemens sont fort riches d'ordinaire. Ils portent pour la plûpart, des bottines couleur de soufre, dont le talon est ferré; un bonnet et des vestes fourrées de zibelines, qui ne leur vont que jusqu'à mi-jambes. Il y a de ces fourrures qui valent jusqu'à mille écus. Ils n'ont pour tout linge, que des chemises et des caleçons; ils portent leurs cheveux crêpés jusqu'au-dessus des oreilles; ils se rasent la barbe, à la réserve des moustaches, qu'ils laissent croître. Ils marchent gravement, toujours un sabre au côté, qu'ils ne quittent que pour se coucher. Ce sabre est soutenu par une courroie de cuir, où ils portent leur mouchoir pendu, avec un couteau dans une gaîne, et une pierre pour l'éguiser tous les matins.

Les personnes qui ne sont pas de l'ordre de la noblesse, sont habillées de la même façon que les nobles, si ce n'est que leurs vestes sont moins magnifiques, et que leurs bottines sont rouges ou bleues; car il n'y a que les gentils-hommes qui aient droit d'en porter de couleur de soufre. Ce qui rappelle les talons rouges de France.

Les dames sont simples en leurs mœurs, et pompeuses en leurs habits. Elles portent une juppe assez courte, d'une riche étoffe, avec une espèce de juste-au-corps de même, fourré de zibelines, qui descend fort bas, et sur cela un nombre infini de pierreries, tant en nœuds d'or émaillé qu'en chaînes et autres façons. Elles ont aussi la tête parée de diamans, et un bonnet par-dessus. Celles qui sont habillées à la Française, et c'est le plus grand

nombre, ne sont pas moins richement vêtues. Elles se servent pour porter la queue de leurs robes, de nains et de naines.

Dans les repas, on ne fournit point de serviettes; pour en tenir lieu, on attache autour de la table, une large et grande bande de toile empesée. Quand on danse, on étend sur le parquet un grand tapis de drap rouge. Le drap mortuaire est de velours noir, avec une croix de satin rouge au milieu. Le deuil consiste, pour les femmes, en une étoffe noire, fort grossière. Si le défunt n'a point été marié, les parens accompagnent le corps, vêtus d'étoffes rouges. A la tête du convoi, marche un domestique, sous les plus beaux habits de son maître; il semble qu'on veuille narguer la mort, et lui donner un démenti. Les défunts ne pouvant rien emporter avec eux, veulent du moins avoir la satisfaction de se faire suivre de ce qu'ils ont de plus précieux, et couvrent de leurs riches dépouilles, la tombe dans laquelle ils entrent nuds

Les Juifs portent de méchants habits noirs, de longs manteaux à manches; et à leur col, une espèce de fraise toujours fort sale.

Les Lithuaniens, qui jadis n'étoient vêtus que de toile, portent aujourd'hui des habits de drap gris; et sur leur tête, des bonnets de peaux blanches. Les femmes font usage de robes de lin, avec un cercle de cuivre ou de laiton au col.

Ce pays abonde en laine assez fine, en lin, en chanvre, cuivre, etc. L'étranger y apporte des draps de laine, des étoffes de soie, des tapis, des peaux de martres, zibelines, etc.

Polonnois

Polonnoise C.

Marchands Polonois.

Labrousse del. St. Sauveur direx.

Paysans Polonois

Dubroussie del. *J. Sauveur direx.*

MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DES HABITANS DE LA DALECARLIE.

GUILLAUME DELISLE, dans sa carte des royaumes du Nord, comprend cette province dans les Nordelles, mais Hubner, qui paroît mieux au fait, la met dans la Suédonie propre ou méridionale. Elle est bornée au nord & au levant par la Jemtie, l'Helsingie & la Gestricie, provinces des Nordelles : elle a la Westmanie & le Wermeland au midi, & est séparée de la Norwège au couchant, par de hautes montagnes qu'on appèle *Daarnfield*; son étendue du midi au nord est d'environ 70 lieues communes de France, & sa largeur du levant au couchant de 50.

Ce pays est ingrat & hérissé de montagnes, mais on y trouve quantité, de mines de fer, de cuivre, & même d'argent : il est arrosé par diverses rivières, dont la principale est celle de *Dala* qui lui donne son nom, & qui se jette dans le lac *Silian*, situé au milieu du pays.

Les habitans de la Dalécarlie sont grossiers, forts, robustes & très-entendus au travail des mines : ils sont bons soldats, & on remarque que ce sont eux qui ont commencé & fini la plupart des révolutions qui se sont passées en Suède.

La Suède seroit encore libre, s'il n'eût tenu qu'aux Dalécarliens. Cette peuplade, fidèle à son origine Scythe, a toujours joué un rôle dans les révolutions politiques du nord de l'Europe.

Ce furent les Dalécarliens, qui par amour pour la Liberté, ouvrirent l'avis dans une Assemblée Nationale de la Suède, d'immoler le roi Damalder, comme victime expiatoire, pour faire cesser une famine de trois années, causée par l'avarice & la mauvaise administration de ce prince négligent; Le sacrifice eut lieu sur l'autel des Dieux du pays. Cet acte de justice se passa dans le courant du troisième siècle; alors le souverain dépendoit de ses sujets, & n'en étoit, pour ainsi dire, que l'agent à leurs gages. A cette époque le trône de Suéde loin d'être envié essuyoit des refus.

Ce furent les paysans de Dalécarlie qui les premiers essayèrent de secouer le joug étranger qu'on vouloit imposer à la Suéde, prête à devenir province du Danemarck. Eric III, roi de ce dernier pays, parut avoir égard aux vives réclamations de priviléges de la Nation faites par les Dalécarliens; mais il obtint dans la suite, par des détours, ce que lui refusoient à force ouverte, des hommes courageux, mais simples.

Ce furent les Dalécarliens qui aidèrent Gustave-Vasa à conquérir la Suéde envahie par Christien II. Ce furent eux encore qui, sous ce même règne s'opposèrent à des innovations peut-être bonnes en elles-mêmes, mais qui compromettoient les droits du peuple. Laissons parler un moment un historien des plus estimables parmi les modernes:

« Gustave se rendit dans la Dalécarlie, vaste contrée au nord de la Suède, qui, bien que remplie de montagnes & peu fertile en grains, ne laisse pas que de nourrir un grand nombre d'habitans. La situation du pays, l'âpreté du climat, la vie dure & laborieuse, la pauvreté de ces peuples leur donnent une force de corps, un courage, une inclination pour la guerre, un zèle pour la Liberté qui les a distingués de tout temps, au milieu même d'une Nation vaillante & guerrière. Attachés inviolablement à leurs opinions & à leurs usages, ils vivent en quelque sorte, séparés des autres Suédois, & conservent un langage & *des habillemens particuliers*. Comme ils ont toujours conservé une sorte de liberté, ils respirent aussi dès l'enfance, cette

fierté qu'étouffe chez les autres hommes la préſence continuelle d'un maître. Il faut que la main qui les gouverne ſoit habile & légère : d'ailleurs ils méritent des ménagemens par leurs vertus, leur frugalité, leur application au travail, leur bonne foi, leur valeur, leur zèle pour le ſervice de leur patrie : ces vertus les ont rendus célèbres dans l'hiſtoire de Suède.

Ce fut vers ce peuple, comme vers ſon dernier refuge, que Guſtave tourna ſes pas : il s'y tint long-temps caché ſous le coſtume du pays ; on dit même qu'il ſe loua à un mineur pour battre le blé dans la grange : une autre fois, tapi dans un charriot couvert de paille, il s'y laiſſa bleſſer par des ſoldats Danois chargés de le découvrir. Dans la principale bourgade de la province, nommée *Mora*, les payſans aſſemblés en grand nombre pour les fêtes de Noël (1520), l'écoutèrent avec intérêt : deux cents d'entr'eux, dès le commencement de l'année 1521, le reconnurent pour leur chef, & lui promirent fidélité ; en ſorte que c'eſt à ces deux cents Dalécarliens qu'il faut accorder tout l'honneur de la révolution.

Falhum, où Coparberg, l'une des plus grandes villes de la Suède eſt la capitale de cette province. Elle a 2 lieues de circuit, & eſt ſituée vers le 60me degré 30 m de latitude, auprès d'une montagne fort élevée vers les frontières de la Geſtricie, auprès d'un lac qui ſe jette dans la rivière de *Dala*.

Idra, petite ville ſans murailles, ſituée ſur la rivière d'Eſſinam, à 25 lieues de ſon embouchure, dans le lac *Silian* & Hedemara ; ſur la droite du *Dala* ſont enſuite les principales villes du pays.

Saetler eſt une ville de moyenne grandeur, où on bat beaucoup de monnoie de cuivre.

Dans toute la Dalécarlie, il n'exiſte aucune autre ville remarquable ;

homme de la Dalecarlie

Femme de la Dalecarlie

MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DES HABITANS DE LA VALAQUIE.

LES Valaques, ayant pris naiſſance au neuvième ou au dixième ſiècle, ſe divisèrent en *Ungroblaques*, & en *Moldaublaques*. Les Ungroblaques furent ainſi nommés, à-cauſe qu'ils occuppèrent les pays les plus voiſins de la Hongrie, & qu'ils furent même quelque temps ſous ſa dépendance, & c'eſt cette partie qu'on appelle aujourd'hui *Valaquie*.

Les Moldaublaques prirent leur nom du fleuve Moldau, le long duquel ils s'établirent : ils habitèrent le pays qu'on nomme Moldavie, lequel a été pendant long-temps tributaire de la Pologne.

Les Valaques diffèrent de mœurs & de langage des Raſciens leurs voiſins, quoiqu'ils profeſſent comme eux la religion grecque. Il paroît par leur idiôme & leurs coutumes, qu'ils ont une origine romaine; ils affectent auſſi de ſe vanter de deſcendre des anciens Romains, & leur langue eſt un latin, ou pour mieux dire, un italien corrompu; ils ſe ſervent néanmoins de caractères illyriens ou eſclavons. Ils habitent en Hongrie les collines ou les montagnes voiſines du Danube, & ils n'aiment pas à demeurer dans les plaines; ils ſont d'un naturel plus fin & plus ruſé, mais plus humains & moins ruſtiques que les Hongrois & les Raſciens.

Les Valaques préfèrent la vie paſtorale à l'agriculture, auſſi portent-ils tous leurs ſoins à la nourriture des beſtiaux : ils ont chez eux d'excellens pâturages, & les troupeaux qui en ſortent, ſont de la plus

belle eſpèce. Ils ſe reſſouviennent encore d'avoir été courageux, d'avoir eu des ancêtres belliqueux; mais depuis qu'ils obéiſſent à des maîtres, ils ont contracté la plupart des vices qui caractériſent un peuple eſclave; trompeurs & inconſtans, ils ſont encore jaloux de leurs femmes, & adonnés à la ſorcellerie.

Une tradition valaque a fait paſſer juſqu'à nous quelques-uns des hymnes que leurs pères adreſſoient à leurs dieux, & ils ſe plaiſent à les chanter à leurs noces & à leurs funérailles : voici un échantillon de ces cantiques.

Chant de Noces.

« Jeunes filles, qui pourchaſſez l'Amour, voulez-vous aller auſſi » vîte que lui; attachez-vous les ailes de l'Hymenée. Pour marcher » droit avec l'Amour, aux yeux bandés, prenez en main le flambeau » de l'Hymenée. Imitez, imitez l'aimable épouſée que voici : à ſon » exemple, uniſſez l'arc à ſa flèche; que feriez-vous de l'un ſans l'au- » tre ? Et vous tendres époux ! Heureux couple ! Buvez à longs traits » dans la coupe du plaiſir; déſaltérez-vous; mais ne vous enivrez » jamais, & laiſſez quelque choſe à faire au lendemain.

MES

urageux, d'a-
béissent à des
actérisent un
ore jaloux de

ques-uns des
se plaisent à
n échantillon

ous aller aussi
Pour marcher
n le flambeau
voici : à son
'un sans l'au-
à longs traits
vous enivrez
.

Homme Valaque

Femme (Valaque).

MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DES HABITANS DE LA RUSSIE.

La Russie est l'empire le plus vaste et l'un des moins peuplés du globe. Rome, au plus haut point de sa gloire, ne comptoit pas autant de provinces. Alexandre ne parcourut jamais une étendue de pays aussi immense. Un tiers de l'Asie est tributaire du cabinet de Pétersbourg.

Si la liste nombreuse des peuples inscrits sur les registres de la chancellerie Russe, est imposante; elle ne soutient pas son importance, après un examen réfléchi. Plus des trois quarts de ces possessions ne sont que des déserts, où de chétives peuplades qui errent en liberté et n'entendent parler qu'une fois l'an d'un maître; à peine en sçavent-elles le nom; et elles changeroient de souverain sans s'en [illegible] voir.

Heureuses de n'être point nées plus près du trône qui [illegible] range parmi ses sujets; elles subiroient la destinée des pays [illegible] les-quels attachés à la glèbe où ils n'ont pas demandé [illegible] erfs d'un suzerain; la mort seule peut les affranchir. S[illegible] ou-peaux qu'ils engraissent, on les donne en présent, en échange; on se les passe de main en main, comme les fruits du sol: leur existence est toute passive. L'europe éclairée offre encore aujourd'hui ce spectacle révoltant, cet humiliant tableau, dans toute sa partie septentrionale.

Une telle constitution n'avoient pas lieu chez les premiers Russes. Scythes d'origine, ils conservèrent assez long-temps le caractère indépendant de cette race antique. Ils élisoient eux-mêmes leurs chefs, quelquefois ils allérent en chercher un chez leurs voisins; c'est ainsi

que Durick, Suédois de nation, fut élu leur prince au neuvième siècle. Au onzième, le roi Henri I prit pour femme, la fille d'un souverain Russe. Au treizième siècle, la Russie fut imposée par un descendant du Tartare Gengis, et paya ce tribut pendant 200 ans. Elle secoua le joug à la fin du quinzième siècle, et devint une puissance formidable sous Iwan IV, dit *le sévère*, pour ne pas dire *l'inhumain*. Mais en dégageant l'empire, des entraves étrangères, le *souverain maître* (1) ou *Conservateur*, réduisit en servitude ses propres sujets, lesquels ne s'en ressentent encore que trop de nos jours: enfin, Pierre I ne voulant pas régner sur une peuplade barbare, métamorphosa les Russes; il n'en fit pas des hommes, mais il eut à cœur de polir leurs fers, et de leur donner un certain éclat. Il eût peut-être donné plus de consistance à son trône et à sa nation, si, aulieu d'étendre une domination déjà beaucoup trop vaste, il eût sçu se prescrire lui-même des limites. Quant à l'état actuel de la Russie, les contemporains discrets en laisseront porter un jugement à leurs neveux.

Le dénombrement complet des habitans de toutes les Russies, se monte à peine à vingt millions d'hommes; et à peine en compteroit-on un million dignes de figurer parmi les peuples policés de l'europe. Les autres végétent, comme autrefois nos dévanciers dans les Gaules du temps des Druides.

Le catholicisme Grec est la religion dominante. Ce rit est chargé de toutes les pratiques superstitieuses, compagnes inséparables d'une croyance sur parole, d'une ignorance native et passée en loi. A travers leurs pieux usages, plus ou moins éloignés de l'esprit de l'évangile, il en est un qui porte avec lui sa récommandation; ils pensent que la voix humaine est le seul instrument digne de glorifier Dieu.

Les prêtres portent la barbe, les cheveux et les habits longs. Ils se couvrent la tête d'un bonnet noir: le haut s'élève en pointe, le bas descend sur le dos. Le clergé Russe jouit du travail de près d'un mil-

(1) *Significations du mot Tzar, qu'on donne à Iwan IV.*

lion de paysans attachés à son service ; ces paysans ne se rasent point la barbe.

Jadis, les Russes n'étoient qu'agricoles, chasseurs ou pâtres. Aujourd'hui ils sont devenus d'assez habiles fabricans d'étoffes, ils savent mettre en œuvre la soie et la laine, et la toile de tapisseries. Ils font d'assez beaux velours. Ils tirent leur soie, principalement de la Chine, de la Perse et de l'Italie ; leurs laines, de la Turquie et de quelques provinces de l'empire. On y teint la première de ces productions ; une trentaine de manufactures les emploient, et occupent près de 3000 ouvriers. La laine ne sert qu'à des draps grossiers pour les domestiques et les soldats.

Les Russes exportent diverses pelleteries recherchées, des cuirs rouges et noirs, connus sous le nom de *roussi*, qu'ils apprêtent mieux qu'aucune nation d'Europe, sur-tout à Pleskow, à Jaroslow et à Casrom. On leur passe en échange des étoffes de laine, de soie, des indiennes et toiles de coton, toiles fines, etc. Le commerce intérieur est assez considérable : on traite avec la Chine, par Caravanes. On lui porte des peaux ; elle donne des peaux de tigres et de panthères, des toiles de coton, des étoffes de soie, etc. La Perse envoie de la soie crue ou travaillée. La Bukarie fournit des peaux d'agneaux frisées, des étoffes de coton du pays des Indes. Presque tous les peuples d'Asie, tributaires du sceptre impérial, s'acquittent avec leurs pelleteries. Le commerce des toiles rapporte des sommes considérables.

La Russie est divisée en gouvernemens, dont le nombre n'est pas encore bien déterminé. La Livonie et l'Estonie sont deux principales provinces de l'empire. Elles produisent du lin et du chanvre ; mais le sol seroit susceptible d'un bien plus grand rapport. Le despotisme seigneurial y rend l'industrie stagnante. On n'est pas ménager de ses peines, quand on est certain d'en recueillir les fruits ; mais on n'ensemence pas volontiers un champ, qu'un autre a le droit de récolter. La noblesse en ce pays, est tout, et ne fait rien. Tout le poids de la vie retombe sur ses vassaux. Ceux-ci n'ayant point de propriété, pas même celle de leur personne, ne travaillent qu'autant qu'il faut pour

subvenir à leur existence précaire. Rendus à eux-mêmes, ce seroit toute autre chose.

Riga, ville principale de cette contrée, est presque le seul endroit où il y ait quelqu'activité et quelqu'aisance. Reval fait aussi du commerce. La ville de Narwa a beaucoup perdu.

On auroit une haute idée de l'empire de Russie, si on en jugeoit d'après S. Pétersbourg, sa capitale, située dans l'Ingrie. Cette belle ville doit sa fondation à Pierre I. Le luxe qui y règne annonce une civilisation de plusieurs siècles; et au commencement de celui-ci, on ne voyoit encore que quelques cabanes de pêcheurs dans l'Isle de Bazile. On fabrique à Pétersbourg, des tapisseries, des bas de soie, des chapeaux, etc. Son commerce est très-étendu. Ses environs sont ornés de plusieurs châteaux. Le palais de Pétersbourg est si magnifique, qu'on ne craint pas de le mettre en parallèle avec Versailles

Nowogorod est le chef-lieu d'une province de ce nom. Cette ville, très-ancienne, a joui pendant quatre siècles consécutifs, du privilège; (devroit-ce en être un?) du privilège si naturel, et devenu si précieux de se gouverner elle-même, d'après ses propres loix. Les citoyens assemblés se nommoient un magistrat suprême, et se réservoient le droit de revenir sur leur choix, quand et tant qu'ils le jugeoient à propos. Nowogorod ne fut florissante qu'alors qu'elle fut libre. Cette constitution indépendante lui avoit procuré une consistance telle, qu'elle donna lieu à ce proverbe: *Qui pourroit résister à Dieu et à la ville de Nowogorod?* Hélas! la grande Nowogorod ne résista cependant pas aux armes d'un souverain Russe, jaloux de sa splendeur, qu'elle ne devoit qu'à elle seule. Elle n'a conservé de son état primitif, que sa vaste enceinte, devenue déserte.

Dans cette province, on ne trouve rien d'un peu remarquable, que la petite ville de Walday voisine du lac Waldaeskoe, et d'une Isle, où existe encore un couvent bâti par le patriarche Nicon, prêtre intolérant, qui fut condamné dans un synode de prélats assemblés en 1668. Le lac de Walday communique avec la Msta. Le bourg est peuplé de prisonniers Polonois et Finlandois.

La province de Pleskow a donné son nom à sa ville principale, qui étoit encore une République au commencement du seizième siècle. Elle est beaucoup déchue, en perdant sa liberté. On y fait encore un assez bon commerce de cuirs de Russie, de chanvre et de lin. Depuis que Pétersbourg est quelque chose, Archangel n'est plus rien. On y trouve du moins la tolérance religieuse, établie et passée en loi, quoique cette ville doive son nom et peut-être son existence à un monastère consacré à l'Ange Michel. Son divin patron n'a rien fait pour elle.

Wologda est plus considérable. On y fait un plus grand commerce. Cette ville envoie des cuirs de Roussi, des toiles de lin teintes ou glacées, à Pétersbourg; des soies de cochons, à Archangel. Elle transporte aux frontières de la Chine, des toiles, des cuirs du Wadmel, du petit-gris, des galons d'or et d'argent, des peaux de chiens marins; etc. des peaux de castors du Canada, du velours, des étoffes de laine, de soie, etc. Les Chinois donnent en échange, du damas, des satins, de la soie torse, etc.

La ville de Moscow l'emporte sur toutes les autres places de commerce de la Russie, peut-être sans en excepter Pétersbourg, qui lui a enlevé le titre de capitale

En 1759, il y avoit dans la ville dite Jaroslaw, plus de cinquante manufactures de cuirs de Roussi, trois de soieries, chacune de cent métiers, une de draps de 900 métiers. La grande fabrique de Zatrapesnow, établie par Pierre I, est dans son voisinage. On y compte 200 métiers et 600 ouvriers. On y met en œuvre la laine, la soie, le chanvre, le lin, le papier, etc. On y tient aussi les étoffes.

Les Français, plus que tout autre peuple de l'Europe, ont influé sur la civilisation rapide de la Russie. C'est la France qui inspira aux Russes le goût des lettres et des arts. Jamais aussi nos écrivains célèbres n'ont reçu plus d'accueil que de Catherine II. Cette souveraine a été, pour ainsi dire, audevant des Voltaire, Diderot, d'Alembert, et Marmontel, etc. qu'on nous permette à ce sujet de terminer cet article par une petite anecdote très-peu connue.

En même temps que Voltaire recevoit l'encens grossier, mais pur, des villageois du Mont-Jura, une impératrice, célèbre par son amour pour les lettres et les arts, lui rendoit hommage avec toute la munificence de son rang. Des fourrures, des pierreries, le portrait de Catherine II, avec une lettre écrite de sa main, et un vase d'ivoire, ouvrage de ses doigts industrieux, sont envoyés de Pétersbourg au vieillard de Ferney; mais ce qui dut le flatter plus encore, la législatrice de ces peuples nombreux soumettoit le code nouveau qu'elle leur préparoit, à l'examen du philosophe..... La boëte d'ivoire, tournée par l'impératrice elle-même, et qui se trouva parmi les magnifiques présens qu'elle fit passer à Ferney, donna à Voltaire l'idée d'une plaisanterie. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de la raconter avec toute la naïveté du sujet. Après avoir pris quelques leçons de sa nièce, Voltaire envoya à Catherine, en retour de son cadeau, le commencement d'une paire de bas de soie blancs, tricotés de sa main et accompagnés d'une agrèable épitre, en vers galans, dans la quelle le poëte mandoit à l'impératrice, qu'ayant reçu d'elle un ouvrage d'homme, travaillé par une femme, il prioit S. M. d'accepter un ouvrage de femme, sorti des mains d'un homme.

Nous tenons ce menu-fait d'un artiste qui, séjournant dans le château de Ferney, à cette époque, eut le plaisir de contempler *Voltaire tricotant.*

Bourgeoises de Petersbourg.

Labrouste del. *St. Sauveur direx.*

Artisannes de Russie.

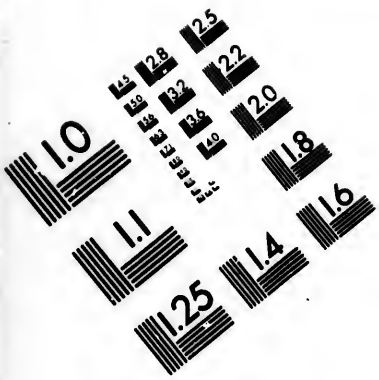
Labrousse del. St Sauveur direx.

Récréation des jeunes Russiennes sur la glace.

Labrousse del. St. Sauveur direx.

Femme Ruſſe promenant avec ſes Enfans.

Labrouſſe del. *St. Sauveur direx.*



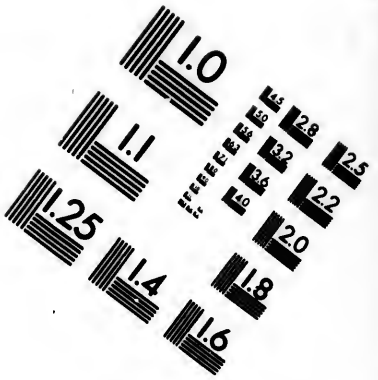
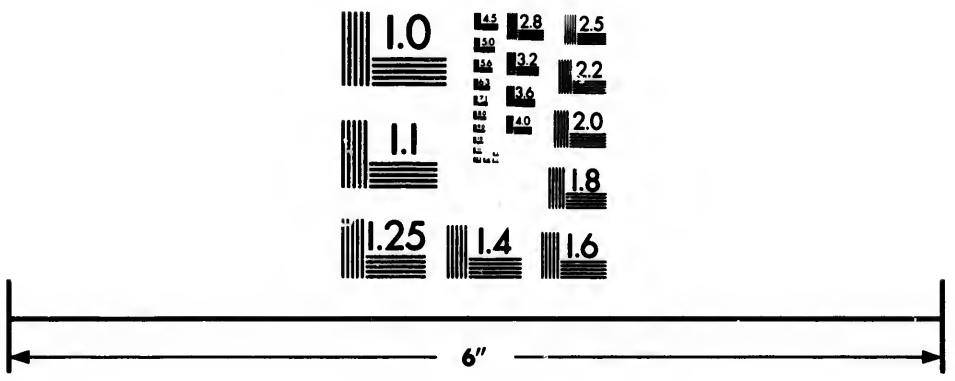
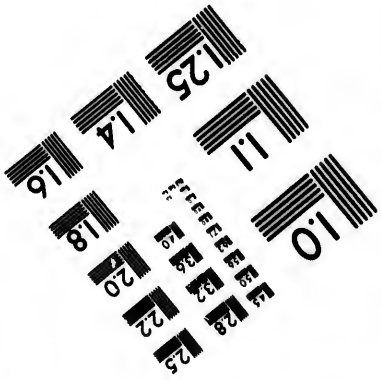


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

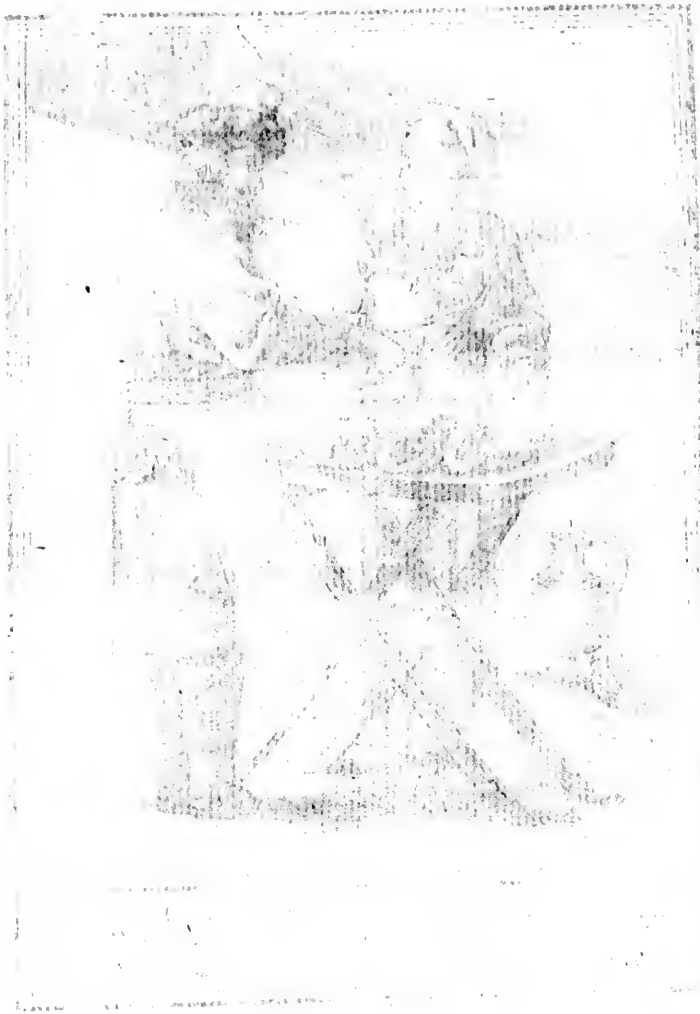
Vieille Femme, de la Russie. | Jeune Paysanne.
Labrousse del. | S. Sauveur direx.

Marchands Russiens.

Labrousse del. St. Sauveur direx.

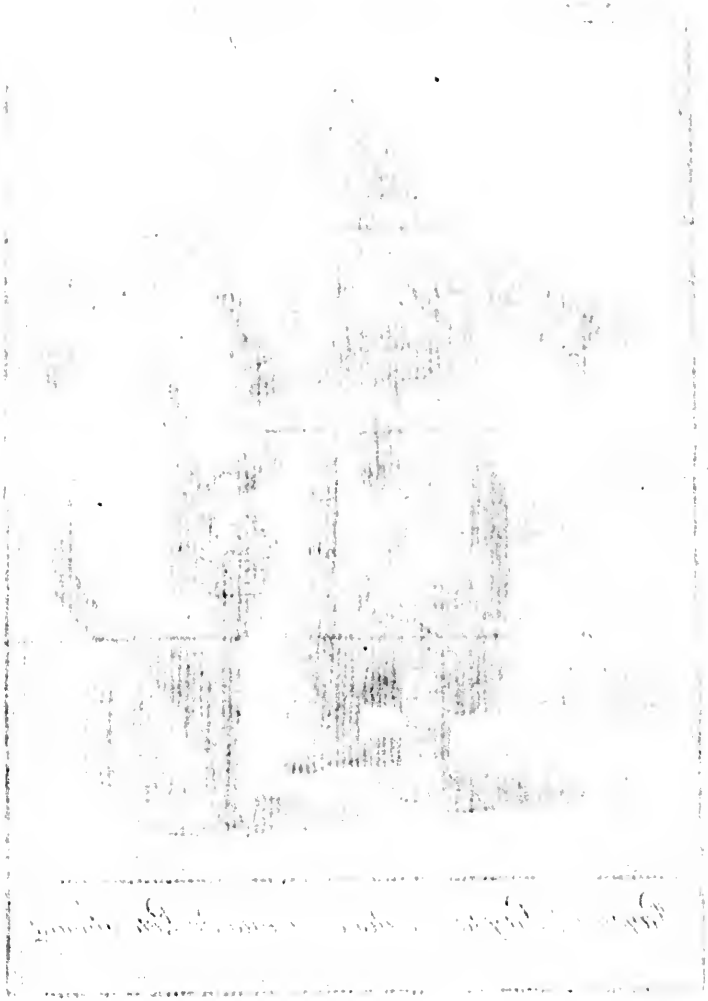
Marchands de Gateaux de Petersbourg.

Labrousse del. St. Sauveur direx.



Paysan & Paysanne des environs de Petersbourg.

Labrousse del. St. Sauveur direx.



Paysannes des environs de Moscou.

Labrosse del. *St. Sauveur Direx.*

Marchande d'Oufs et Marchands de Poiſſons Salés a Petersbourg en Ruſſie.

Labrouſſe del. St. Sauveur Sculp.

HABITANS

DE LA FINLANDE.

LA Finlande, située entre le soixante et soixante-sixième degré de latitude septentrionale, est bornée au nord par la Laponie Suédoise et par la Moscovite ; au couchant, par le golfe Bothnique ; au midi, par celui de Finlande, et au levant par la Moscovie. Elle est d'une étendue évaluée à cent vingt lieues marines ou cent cinquante lieues communes de France du levant au couchant.

Asiatiques d'origine, les Finlandois tiennent beaucoup du caractère des Nations orientales, fondu avec celui des Européens, et sur-tout avec les Lapons dont ils ne se sont séparés qu'au treizième siècle. Avant cette époque, ils avoient des rois et une religion à eux : alors, ils honoroient un Dieu universel, sous le nom de *Joumar* ou *Joumala*. Sa statue, d'environ six pieds de hauteur, étoit ornée d'un collier d'or. Persuadés que le bien et le mal sont inséparables, ils croyoient aussi au diable nommé *Perkel*. Ils n'adoroient jamais l'un sans l'autre ; car, pour obtenir de *Joumar* les biens qu'ils sollicitoient, ils falloit appaiser la colère de *Perkel*, pour en prévenir les maux. Indépendamment de ces deux divinités, ils en reconnoissoient une infinité d'autres qu'ils faisoient rapporter aux deux principales.

Joumala avoit plusieurs divinités subalternes, et *Perker* plusieurs démons inférieurs, tels que les esprits impurs, les spectres, les feux follets.

Les Moscovites, en subjugant la Finlande, y établirent leur religion et leur rit; mais Erie, roi de Suède, autorisé par le Pape Alexandre, la leur enleva vers le milieu du douxième siècle et elle fut érigée en Duché. Le zèle apostolique d'Etienne, et de Henri, Evêques d'Upsal, seconda les arènes d'Erie, et ce peuple, malgré lui, embrassa le christianisme. Il prévoyoit, avec raison, qu'en cessant d'être idolâtre, il cesseroit d'être libre; c'est ce qui arriva: sa liberté lui fut ravie, et il devint le tributaire de ses convertisseurs.

Au seizième siècle, de catholiques, les Finlandois devinrent Luthériens; mais dans l'une et dans l'autre communion, ils furent attachés à leurs anciennes pratiques religieuses. On y fit peu d'attention; ce n'étoit point leur salut, mais leur soumission qu'on exigeoit. Au commencement de ce siècle, le Czar Pierre s'empara entièrement de la Finlande, durant la guerre qu'il entreprit contre la Suède; mais par le traité de Nydstat, elle fut rendue aux Suédois, à la réserve d'une partie de la Carélie qui resta à la Russie.

Le terroir est assez fertile vers les côtes des golfes de Bothie et de Finlande; mais il est presque désert dans l'intérieur du pays qui est rempli de lacs, de montagnes, de marais et de forêts d'une grande étendue. On trouve dans la Finlande des mines de divers métaux.

Les Finlandois conservent encore les mêmes cérémonies religieuses qu'ils avoient avant qu'Erie les eût soumis à sa domination. Les lundi et les vendredi sont pour eux des jours malheureux. Le soir du Mardi-gras

se passe dans l'obscurité ; à la Toussaint, on régale tous les personnages canonisés par l'Eglise romaine. On dresse le couvert à l'entrée de la nuit ; les hôtes sont reçus à la basse-cour, par le maître du logis, endimanché et la tête nue, qui les conduit à la table où il leur laisse le temps de faire honneur au festin préparé pour eux ; quand on présume qu'ils sont assez repus, on les reconduit poliment jusqu'à la porte, une bouteille d'eau-de-vie à la main ; les restes du repas sont portés dans l'auge des écuries, pour repaître les esprits follets.

Les mariages et les enterremens se font à la Suédoise ; mais à la campagne, il est un usage qui ruine ordinairement les familles : une fiancée Finlandoise est obligée de donner à chaque convive cinq aunes de toile et une paire de bas ; elle reçoit en échange quelqu'argent, mais pas assez pour la dédommager de ses frais : d'où est venu le proverbe : *que fille à marier ruine la ferme.*

Les mœurs des Finlandois sont tout-à-fait différentes de celle des Suédois. Ils ont une langue qui leur est particulière et qui n'a aucune affinité avec la Suédoise.

Quant à l'extérieur, les Finlandois ressemblent parfaitement aux Lapons ; mais leurs mœurs sont plus cultivées, et leur costume n'est pas le même. L'habitant des villes s'habille comme en Suède, et comme les paysans Suédois. La plupart laissent croître leur barbe ; quelques-uns ne conservent que la moustache ; ils portent un pourpoint et un petit habit à taille qu'ils boutonnent par-dessus ; ils placent une ceinture de peau, où ils attachent un couteau, des clefs et des armes à feu.

Le costume des femmes est le même que celui des

Suédoises, excepté que les Finlandoises se couvrent la tête d'une longue serviette, nouée comme pour faire coëffure, et dont les extrémités, passées dans la ceinture, retombent avec grace jusqu'aux talons. Dessous cette serviette est un bandeau qui sert à assujettir les cheveux, et qu'elles ont soin de parsemer de coquilles et de perles.

couvrent
our faire
s la cein-
Dessous
jettir les
coquilles

Homme Finnois

Femme Finnoise

INGRIENS.

L'INGRIE, petite province de l'ancienne Moscovie, doit ses lois, sa population, les canaux qui la traversent, les forteresses qui la défendent, les villes qui s'y sont élevées, au plus grand prince qui ait regné dans le nord de l'Europe, à Pierre-le-Grand.

Cette province, située au couchant de la Russie, a été dans le seizième siècle le théâtre d'une guerre sanglante, entre la Suède et la Moscovie; les Suédois s'en emparèrent plusieurs fois, enfin Pierre-le-Grand la reconquit en 1702, et la mit en état de braver les forces de la Suède.

L'Ingrie a 48 lieues de diamètre dans tous les sens: c'est aujourd'hui l'un des pays les plus peuplés de la Moscovie: l'air y est très-rigoureux, le sol y est d'une fertilité extraordinaire, les forêts y sont peuplées d'élans, et la pêche sur-tout y fournit abondamment à la nourriture des habitans.

Un vaste canal, creusé dans le milieu du lac de Ladoga, établit une communication facile entre cette province et toutes les autres parties de l'empire Russe, et fait fleurir le commerce dans ce pays, jadis sauvage.

Toutes les côtes du lac et de la mer sont bordées de maisons de campagnes et de fermes, que les Russes ont élevées sur les ruines des misérables huttes des anciens Ingriens.

Deux forts, bâtis sur des petites isles dans le golfe de Finlande, défendent l'Ingrie du côté de la mer et couvrent l'embouchure de la Neva.

Le dernier de ces forts sert de havre à toute la marine Russe, on y voit de superbes bassins pour la construction des galères :

Ces magnifiques ouvrages ont presque tous été formés par les ordres et sur les plans de Pierre-le-Grand : ils contrastent d'une manière frappante avec tout le reste de l'Ingrie, et prouvent qu'une nation ou un prince puissant et ami des arts peuvent en un moment transformer un désert sauvage et inhabité en un pays superbe et peuplé.

C'est sur-tout à St.-Pétersbourg que l'on admire le génie de Pierre-le-Grand, et la sublime exécution du projet qu'il avoit conçu de naturaliser au fond de la Moscovie tous les arts de l'Europe.

Cette ville, qui contient aujourd'hui 200000 habitans, a été bâtie en deux ans : quatre cens mille ouvriers de tout état et de tout pays y ont été réunis par les soins du Czar : un port superbe et bien fortifié y a été creusé : des constructions sur pilotis ont réuni les petites isles sur lesquelles cette ville est assise : on y admire dans une foule de palais magnifiques, la beauté et la pureté de l'architecture romaine : les deux palais du Czar, sont des ouvrages dignes de paroître à côté des plus beaux édifices de l'Europe : ils sont placés dans l'isle de l'Amirauté, l'un sert pour l'été, l'autre pour l'hiver, et ils sont l'un et l'autre bien appropriés par leur construction, et leur situation.

Une citadelle fortifiée à la moderne commande cette ville et la met à l'abri de toute entreprise.

Son port est toujours garni d'un nombre infini de vaisseaux marchands de la première force, mais les vaisseaux de ligne arrivent difficilement par la Neva jusques à Pétersbourg.

Les habitans de l'Ingrie, épars dans les environs

de Pétersbourg, n'ont que foiblement ressenti l'influence des arts et des sciences qui se sont établis dans leurs contrées. Ils sont presque tous esclaves des seigneurs Russes auxquels Pierre-le-Grand les a distribués.

Ceux qui sont encore libres se tiennent dans des petits hameaux éloignés de Pétersbourg : leurs cabanes construites en planche, et en terre annoncent la misère et le dénuement les plus absolus.

Leur habillement est simple, il consiste en un juste-au-corps de drap à larges bandes de diverses couleurs surmonté d'une espèce de doliman ; ils portent des bottines et un bonnet à la cosaque.

Le costume des Ingriennes est plus recherché et plus élégant ; une chemise de toile leur descend jusques aux genoux : cette chemise ample et plissée autour du corps fait un effet assez agréable : le col et les poignets sont brodés de laine rouge ou d'une autre couleur vive : une petite jupe ouverte par-devant, tombe sur cette chemise, et une petite pièce d'étoffe enrichie de perles, de quincailleries, de morceaux de verre, ferme l'ouverture du tablier: de longues tresses et de nombreux coliers descendent sur leur gorge et pendent à leurs oreilles : leurs jambes sont enveloppées d'un morceau d'étoffes, assujetti avec des petites bandes rouges, ou d'autre couleur.

Les moyens de subsistance des Ingriens sont peu nombreux, l'agriculture est leur principale occupation, et la chasse des élans est pour eux une source de richesse dans la saison où ces animaux traversent l'Ingrie pour se rendre dans l'intérieur de la Russie ; mais en général leur misère est si grande, que la plupart d'entr'eux se réunissent sur les routes de Pétersbourg, et s'y livrent aux plus horribles brigandages.

Le mariage n'est pas accompagné de grandes cérémonies chez les Ingriens ; le mari justifie de l'achat de sa

femme, et le prêtre n'exige pas autre chose pour lui donner la bénédiction nuptiale. Alors les plus proches parentes du mari couvrent l'épouse d'un voile qui ne lui est ôté que lorsqu'elle est femme, et la conduisent à son époux.

Pendant cette marche, les parens et les amis chantent des hymnes de joie. L'on verra sans doute avec plaisir un de ces cantiques; c'est par les chansons d'un peuple que l'on peut juger sur-tout ses goûts et son caractère.

« Jeune fille, si ce voile ne couvroit ton visage, nous verrions tes yeux baignés de larmes, mais si nous pouvions lire dans ton cœur, nous le verrions palpitant de joie ».

« Lorsque tu auras connu les plaisirs de l'amour, ce voile te sera enlevé, tu pourras lever les yeux vers le ciel, et montrer ces appas dont ton mari sera glorieux ».

« Tu ne seras plus l'esclave d'un père rigoureux, tu commenderas à d'autres esclaves, à des enfans qui t'aimeront, à un mari qui sera étonné d'avoir acheté un maître ».

« Tendres époux! cultivez la terre, aimez-vous, adorez l'être suprême, craignez les Russes, inspirez ces sentimens à vos enfans, et vous serez heureux « !

Il faut que le prêtre Grec devienne l'écho de cette chanson, ou qu'il renonce à célébrer les mariages des Ingriens.

Les funérailles se font suivant le rit grec; mais aussitôt que le prêtre est retiré, toute la famille court à la fosse, on découvre le cadavre, on lui donne le baiser de paix, on récite des cantiques funèbres, et l'on place auprès de lui des alimens.

Ingrien.

Ingrienne.

MŒURS,
LOIX ET COSTUMES
DES
HABITANS DE L'ISLANDE.

L'ISLANDE est située entre le deuxième et le trois cent cinquante-huitième degrés de longitude, et le soixante-quatrième et soixante-septième de latitude septentrionale. C'est un pays inculte, et il seroit plus du ressort du physicien que de l'historien de décrire les premières pages des annales de l'Islande. Peut-être cette isle de l'océan atlantique n'est-elle que le produit des volcans; du moins le voyageur ne peut faire un pas sur cette terre isolée, sans y découvrir des traces effrayantes d'un feu concentré et toujours actif, quoique allumé depuis des milliers d'ans. En vain le politique chercheroit-il dans ce sol, théâtre des crises violentes de la nature, des idées premières de son origine! Connue pendant long-temps que de nom, l'Islande n'offrit aux géographes que des incertitudes sur ses productions et la manière de vivre de ses habitans: plusieurs personnes ont cru qu'elle étoit la *Thulé* des anciens. L'histoire moderne ne lui soupçonne des habitans que plusieurs siècles après l'ère vulgaire. Quelques pêcheurs des côtes d'Ecosse ou d'Irlande y échouèrent, dit-on, et en prirent possession. Des pirates du Nord, en 860, en firent la dé-

couverte. La Norwège étoit alors tyrannisée par un certain Harald. La liberté, réduite aux abois, trouva un port favorable en Islande, et l'an 918 vit jetter dans son sein les fondemens d'une monarchie républicaine; édifice fragile qui se soutint jusqu'en 1260, époque de la réduction de l'isle à la couronne Danoise. Par-tout où les intérêts des peuples sont mêlés avec ceux des rois, l'oppression et la servitude ne peuvent manquer d'établir des bornes qui séparent bientôt les uns des autres, jusqu'à ce que les premiers, reprenant toute leur énergie, et reconnoissant toutes leurs forces, écrasent leurs tyrans, et les fassent rentrer dans la poussière, dont ils n'auroient jamais dû sortir. Si les Islandois avoient eu entre eux un peu plus d'intelligence, ils auroient été à l'abri de toute invasion étrangere. Les usurpateurs profitent du moment où quelques querelles particulières forment les haines parmi les habitans, et les soumettent d'autant plus aisément, qu'ils ne croient voir dans leurs oppresseurs que des vengeurs. L'Islande étant devenue monarchique, la religion suivit le train des choses humaines. Les habitans aînés de l'Islande étoient chrétiens en y abordant; mais livrés à eux-mêmes, et associés dans la suite aux émigrations tumultueuses des contrées septentrionales, le paganisme n'eut pas de peine à se naturaliser dans une isle où les révolutions physiques n'ayant pour témoins que des spectateurs ignorans, favorisoient merveilleusement la superstition ; « Alors le sang des hommes, » disent les annales islandaises, fumoit sur les autels. » Il falloit de tels sacrifices pour honorer dignement le Mahomet du Nord, cet Odin qui se fit passer pour la divinité, en empruntant son nom. Vers l'an 1000, l'évangile eut le

pas sur l'*edda*; graces au zèle de ses apôtres, dont quelques-uns furent martyrs. L'Islande reconnoissoit le Pape comme successeur de saint Pierre, et lui payoit son denier; mais en 1550, la réforme de Luther y fut introduite. Les préjugés catholiques étoient trop enracinés pour que le Luthéranisme fût reçu sans effusion de sang. Plusieurs évêques fanatiques payerent de leur tête la défense de leurs autels. Le Pape lança ses foudres, triste et dernière ressource dont se sert ce vieux jongleur dans les extrémités où la religion romaine, aux abois, l'avertit que ses revenus vont être diminués. La couronne Danoise, comme on devoit s'y attendre, confisqua à son profit une partie des revenus du clergé Romain; l'autre fut distribuée aux évêques Luthériens.

L'Islande, quoiqu'ayant deux cens lieues de long sur cent de large, n'offre que soixante mille habitans. Comment, en effet, pourroit-on exiger que sa population répondît à son étendue? Quelle nourriture les habitans demanderoient-ils à un amas informe de rochers nuds et de montagnes dépouillées? Les hommes sont toujours trop sur un terrein dont les entrailles de feu ne vomissent que de la cendre et des pierres; par-tout où ils se trouveroient, ils ne seroient jamais assez, s'ils pouvoient jouir de la paix à l'ombre de la liberté. Les Islandais, ainsi que tous les autres peuples, furent obligés d'opter et de sacrifier leur indépendance à leur tranquillité. Aujourd'hui, si le bonheur leur est inconnu, ils ne sont pas assez malheureux pour ne pas regretter leur patrie quand ils en sont éloignés. S'il est des préjugés nécessaires, c'est sur-tout celui qui nous fait détourner les yeux du roc stérile qui

nous a donné la naissance, pour nous fixer dans des contrées favorisées de la nature; mais l'insulaire de l'Islande préfère sa terre inculte et sauvage aux endroits les plus agréables; son caractère est aussi analogue au pays où il respire; il semble que le rire soit étranger à sa phisionomie. La nature lui refuse une nourriture proportionnée à ses besoins; il ne vit, pour ainsi dire, que d'emprunt: jamais peuple n'exerça l'hospitalité d'une manière plus franche et plus loyale; c'est dans ces momens que les Islandais regrettent les temps primitifs, où leurs moyens d'obliger répondoient toujours au desir qu'ils en avoient; du moins aujourd'hui leur manière d'obliger met du prix à ce qu'ils donnent: officieux et bons, ils ne font pas attendre un service, et la bonne foi caractérise leurs moindres procédés: nés sensibles, quand ils entrent dans une maison, tout le monde a part à leurs caresses: quoiqu'ils soient soumis aux loix du Danemarck, on leur permet, en plusieurs occasions, de recourir au code islandais, qui leur fut donné jadis par le roi *Magnus Lagabater*. La débauche n'est pas le vice du plus grand nombre: lors d'une épidémie qui, en 1707, dépeupla toute l'Islande, les filles de l'isle que ce fléau épargna, furent autorisées à se permettre jusqu'à six foiblesses, sans tirer à conséquence; on ajoute que jamais elles ne se montrèrent si bonnes, si douces qu'en cette occasion.

Dans toute l'Islande, on ne trouve ni villes ni villages. Chaque famille a son habitation séparée. Les maisons, petites et basses, construites avec de la lave, et recouvertes de gazon, sont abritées derriere les quartiers de rochers qui coupent les plaines en tout sens. Les fenêtres sont

fermées avec l'épiderme des animaux, en guise de carreaux de vitres. On rencontre sur la Côte quelques comptoirs pour le commerce, et quelques petits édifices publics peu considérables. Le voyageur n'a que les églises pour azyle; il y passe les nuits.

L'air qu'on respire en Islande est pur et sain. Si les habitans ne jouissent pas d'une constitution plus forte, c'est qu'ils se nourrissent mal. Leur nourriture consiste en chair d'ours, de loup et de renard; et ils n'ont d'autre pain que celui qu'ils font avec du poisson desséché et réduit en poudre. Les seuls arbres qui croissent dans l'Islande sont le génevrier, le bouleau et le saule. Le poisson, les racines et les herbes sont les principaux mets des habitans. Ils aimeroient le vin, s'ils pouvoient s'en procurer plus souvent. Lorsqu'ils concluent un marché, ils boivent un verre d'eau-de-vie qu'ils préfèrent au vin. On leur reproche le défaut d'industrie. Bien loin d'avoir l'esprit inventif, ils n'ont pas même le talent de perfectionner. Autrefois ce peuple étoit guerrier, et n'avoit pas de plus grand plaisir que dans la guerre: aujourd'hui il ne s'occupe que de la pêche et du soin paisible de son troupeau. La race des héros est éteinte parmi eux, et ne seroit pas à regretter, si elle n'eût pas été remplacée par des hommes dégénérés et malheureux.

L'Islandais est d'une taille moyenne, mais bien prise et régulière. Il semble se rendre justice en se rasant la barbe, dont jadis il étoit fier, et qu'il portoit comme un signe de la force qu'il a abandonnée. L'ancien costume des Islandais n'a subi presque aucun changement. Peu élégant, mais propre, il est analogue au climat. Par toute l'Isle les hommes por-

tent sur la peau une chemise, quelquefois une flanelle, et par-dessus un habit de matelot et de grandes culottes. Leurs chaussures sont de bas de laine et des souliers du pays, c'est-à-dire, de cuir de bœuf ou de peau de mouton. Les femmes ne sont pas toutes très-jolies ; mais elles paroissent généralement bien faites, ont de belles dents et la peau blanche ; très-sensibles au froid, elles s'habillent, comme les hommes, en drap noir. Leur coëffure est formée de plusieurs mouchoirs blancs de grosse toile, roulés autour de la tête, et dont l'élévation est deux fois la longueur du visage. Les jeunes filles n'ont pas droit de porter cette coëffure avant l'âge nubile. Le luxe et le rang ne changent rien à la forme des habits ; mais les matières en sont plus ou moins précieuses ; le drap est plus fin ou plus grossier, et les ornemens de vermeil chez les riches, ne sont que de cuivre chez les pauvres : ces insulaires suivent cette loi sainte de la nature : *dans ce monde, il faut s'entr'aider.* Les plus riches fournissent à ceux dont le travail ne suffit point pour leur procurer la nourriture : peut-être n'est-ce que par un motif d'ostentation qu'ils offrent leurs bienfaits, car leur inclination est déterminée pour les querelles et pour les procès ; mais est-il un peuple exempt de défauts ? Les Islandais sont ceux qui paient moins le tribut à la nature par des foiblesses qui font la honte des nations qui les ont ; généreux, sensibles, compatissans, qu'importe le motif qui les détermine à faire le bien, pourvu qu'ils le fassent ? et c'est bien à juste titre que ces Insulaires doivent être rangés parmi les peuples amis de l'humanité.

tc.

elle, et
culottes.
liers du
mouton.
is elles
es dents
abillent,
t formée
és autour
longueur
ter cette
changent
sont plus
grossier,
sont que
cette loi
entr'aider.
ne suffit
e n'est-ce
urs bien-
querelles
ot de dé-
le tribut
es nations
n'importe
vu qu'ils
Insulaires
humanité.

Homme de l'Islande.

Femme de L'Islande.

HABITANS

DU GROENLAND.

L'AMOUR de la patrie et l'enthousiasme pour la liberté étoient les deux plus puissans mobiles des anciens, et leur inspirèrent ces belles actions politiques qui font le charme de leur histoire. L'amour du sol natal et le goût pour l'indépendance, produisent des effets plus merveilleux peut-être encore parmi les Groenlandais. Il étoit assez naturel de se plaire et de s'attacher dans des contrées telles que la Grèce et l'Italie; mais que penser de l'habitant du Spitzberg, qui, transporté à la cour des rois d'Europe, y périt d'ennui, soupirant sans cesse vers la triste Péninsule, couverte de glaces, où il peut à peine végéter, errant parmi les ours et les rennes.

Les nations les plus voisines de ce pays en connoissent depuis long-tems les côtes; mais peu d'entr'elles ont été tentées d'y faire des établissemens de longue durée. Les naturels traitent les étrangers de barbares, se réservant pour eux seuls le titre d'hommes. Ils en connoissent en effet les droits et les devoirs, et n'ont pas besoin de codes religieux et politiques pour exercer les uns et remplir les autres. La pêche et la chasse forment leurs seules occupations, et suffisent à tous leurs besoins; leurs plaisirs sont proportionnés à leurs facultés. Boire de l'huile de baleine bien rance, dévorer de la chair de poisson à moitié corrompue, et à peine passée au feu, danser au son monotone d'un tambour discordant, raconter en glapissant quelques aventures

communes et dormir, voilà en somme l'histoire d'un Groenlandais. Il attend les événemens, sans jamais aller à leur rencontre ; le lendemain du jour de son trépas ne l'occupe pas davantage que la veille du jour de sa naissance. Le lever du soleil inspire cependant à ces peuplades grossières, une espèce de culte journalier ; ils tendent leurs bras vers cet astre, allument du feu à ses rayons, et y purifient quelques-uns de leurs alimens. Chacun s'acquitte de son hommage à la porte de sa cahute, et répugneroit d'en charger quelqu'autre.

Les liens d'amour ou d'hyménée ne sont pas les plus forts et les plus étroits parmi eux, et le cèdent à la tendresse paternelle et à la piété filiale. On remarqua à la cour du roi de Dannemarck, que l'un des Groenlandais qu'on y transporta pleuroit toutes les fois qu'il rencontroit un enfant dans les bras de sa mère ou de sa nourrice. On mit tout en œuvre pour faire oublier à ces sauvages leurs montagnes de neiges, leurs canons d'arêtes, revêtus de peaux, leurs cabanes enfumées et leurs habitudes pénibles ; rien ne pût les en distraire, ils furent insensibles à tous les avantages, à tous les agrémens de la civilisation, et ne manquèrent aucune occasion de retourner parmi leurs compatriotes. Le mauvais succès d'une première tentative ne les arrêta pas, ils s'exposèrent aux plus grands dangers pour revoir leur terre native.

On ne peut attribuer cette indifférence à leur stupidité ; ils avoient de l'aptitude pour tous les arts, et ils ne manquoient pas de judiciaire. Les Groenlandais sont loin sans doute d'avoir atteint le point de perfectibilité dont l'homme est susceptible. Ce n'est pas une nation aimable et brillante. Il se passe sans doute parmi eux des scènes de violence, des actes d'injustices ; mais pourtant l'habitant du Spitzberg a trouvé le secret d'être

heureux presque sans moyens. Les plus doux sentimens de la nature qu'il éprouve dans toute leur énergie, lui suffisent pour l'attacher au sol qui l'a vu naître, et pour le rendre indifférent à tous nos besoins factices, à tous les attraits du luxe de nos villes. Ses usages bornés nous font hausser les épaules de pitié. Mais qu'il nous le rend bien et qu'il doit nous humilier, quand, loin de tomber en extase à la vue des chefs-d'œuvres de la civilisation, il s'en amuse un instant, mais ne perd jamais de vue ses foyers où il trouve à peine le nécessaire. Au milieu de nos cercles agréables, sous les lambris de nos maisons de plaisir, nous nous surprenons bâillans : le Groenlandais ne s'ennuye jamais ; sa femme, ses enfans, son tambour de basque, ses filets, ses javelots, ses courses et le repos, ne laissent aucun vuide dans tout le cours de sa vie. Son existence seroit parfaite, s'il apportoit un peu plus de soin dans le détail de son ménage.

Les Groenlandais sont pour la plupart gras et dispos. Ils sont habillés de peaux de chiens marins, cousues de nerfs. Leurs femmes paroissent toujours échevelées, renversent leurs cheveux derrière leurs oreilles pour montrer leur visage peint assez souvent de bleu et de jaune. Elles ne portent point de jupes, mais quantité de caleçons, faits de peaux de poissons, qu'elles chaussent les uns sur les autres. Chaque caleçon a de petites poches où elles fourrent leurs couteaux, leur fil, leurs aiguilles, des miroirs et autres menus objets que les étrangers leur portent, ou que la mer rejette sur le rivage, après le naufrage des vaisseaux qui naviguent dans ces parages sujets aux tempêtes. Les chemises des hommes et des femmes sont faites avec les intestins des poissons, cousus avec des nerfs fort déliés. Les habits des deux sexes sont larges, on les sangle avec des

courroies de peaux de poissons. On passe pour riche, quand on a beaucoup d'arcs et de frondes, plusieurs bateaux et des rames. Les arcs sont courts et les flèches déliées armées par le bout d'os ou de cornes aiguisés. Ils dardent les poissons au fond de l'eau avec des javelots. Leurs nacelles sont couvertes de peaux de chiens de mer; chacune ne peut contenir qu'un homme, leurs voiles sont de la même étoffe que leurs chemises; ils se servent aussi d'épées. Ils se fabriquent des calendriers à leur seul usage, composés de vingt-cinq ou trente petits fuseaux attachés à une courroie de peau de mouton. On prétend que leur idiôme, difficile sans être grossier, n'a point de termes pour exprimer Dieu, ni pour prononcer un serment, ni pour dire une injure.

Quand ils prennent femme, ils ne demandent point à celle sur qui ils ont jetté les yeux, si elle a une dot; elle leur convient, pourvu qu'elle aime le travail et qu'elle sache travailler. On se prend, sans se rien promettre; on vit ensemble, sans se montrer trop exigeant l'un envers l'autre; et la mort seule sépare ordinairement deux êtres qui ne se sont peut-être jamais dit qu'ils s'aimoient, mais qui ont vécu dans une plus étroite intelligence que ceux qui jurent de s'aimer.

Le Groenland est cette terre septentrionale qui serpente du midi au levant, déclinant vers le nord, depuis le Cap-Faruel, et formant une partie du détroit de Davis. Ce continent arctique, assez voisin de l'Islande, semble n'appartenir à aucune des trois parties du monde, à l'extrémité desquelles il est situé.

Groenlandais

Groenlandaise.

Groenlandais en habit de pêche.

MOEURS,

LOIS ET COSTUMES

DES HABITANS DE LA LAPONIE.

VOYAGER en Laponie, c'est, dit *Regnard*, se frotter à l'essieu du pôle : en effet ce pays, voisin de la mer glaciale, doit être regardé comme formant au Nord les bornes de l'univers.

Il s'étend du 69e au 75e degré de latitude septentrionale, et est renfermé entre les Alpes glaciales, la Norwège, la Suède et la Russie.

Le voyageurs ont, avec raison, regardé comme le dernier peuple de la terre une nation qui, pendant plusieurs mois de l'année, est privée de l'aspect consolateur et vivifiant de ce Soleil auquel le reste de la terre doit la lumière et la fécondité.

La terre, toujours froide et resserrée, n'y produit aucunes verdures; quelques arbres, d'un feuillage noir, couvrent le sommet des montagnes. Les Lapons, découragés par l'ingratitude de ce sol avare, ne cherchent pas les moyens de le fructifier, et ne tirent de la terre que ce qu'elle produit spontanément et sans culture.

La rigueur du climat, mortelle pour les Européens, est dangereuse pour les naturels eux-mêmes; et s'il est vrai que la providence ait destiné toutes les parties du monde à la nourriture et à l'habitation des hommes, il faut convenir que la Laponie n'est pas habitée par la peuplade pour laquelle elle a été formée, car une grande partie de la population est

détruite par l'âpreté du froid, l'inclémence de l'air et le défaut de nourriture végétale.

Quelques auteurs prétendent effectivement que l'établissement des Lapons, dans le pays qui porte actuellement leur nom, n'est pas fort ancien; d'autres les font descendre de ces fameux Troglodites, que les lettres de Montesquieu ont rendu si intéressans.

Ces infortunés habitans d'une terre proscrite, sont d'une taille peu élevée et d'une figure peu avantageuse; les femmes, qui dans tous les pays sont au-dessus des hommes, par la douceur des traits, les agrémens de la figure, la grace et la souplesse des mouvemens, sont cent fois plus laides et plus désagréables en Laponie que leurs époux; il semble que la nature ait accumulé sur cette malheureuse nation tous les désavantages et toutes les imperfections.

L'amour est pour eux, comme pour les animaux, une fonction du corps, un mouvement purement physique, qui revient périodiquement au printems, et qui s'éteint avec cette saison; pleins d'égards et de soin, pendant la saison des amours, pour leurs épouses et pour leurs enfans, ils les oublient le reste de l'année; ils désertent, et ne se rappellent qu'au printems suivant, qu'ils sont époux et pères de famille.

Leur moral n'est pas fort au-dessus de leur physique; leur ame, peu expansive, se ressent de la rigueur du climat; leur intelligence, lourde et peu active, les éloigne de tous les arts; leur dénuement absolu les rend intéressés, et l'impossibilité où sont tous les habitans de la Laponie de trouver leur subsistance dans le pays qu'ils habitent, les porte sans cesse à se voler et à se détruire mutuellement; enfin, leur vie errante augmente la facilité et assure l'impunité de toute espèce de crime.

On les distingue en Lapons des Côtes et Lapons Pasteurs; les premiers sont plus instruits, plus riches et plus corrom-

pus ; les seconds sont plus pauvres, plus ignorans, et se croient plus heureux.

Les Lapons Pasteurs entendent à peine la langue du pays ; ils n'ont aucune habitation et vivent absolument comme leur troupeau, avec lequel ils courent de pâturage en pâturage : un chien de Berger, en Europe, est au moins l'égal, pour l'instinct, du Lapon Pasteur.

Les Lapons des Côtes s'établissent dans les lieux les plus poissonneux, et y forment des habitations en bois et en chaume peu régulières, mais parfaitement bien closes, et à l'épreuve de la pluie et des frimats.

Un fusil, des filets, quelques vases de terre, des peaux, des nattes et un traîneau, forment tout l'ameublement de cette habitation, dans laquelle vivent pêle-mêle la famille et les troupeaux de *rennes*.

Ces animaux forment la principale richesse du pays, aussi à la naissance d'un enfant, le père est obligé de lui assurer la propriété d'un *renne*, qui est sur-le-champ marqué d'un signe distinctif; c'est pour ce jeune enfant une source de richesses, et il a un troupeau complet lorsqu'il parvient à l'âge de former un établissement.

La fécondité, la force et la vélocité du *renne* forment la consolation du malheureux Lapon, et l'adoucissement de ses souffrances au milieu de ses forêts.

Un traîneau, attelé de deux de ces animaux, parcourt, dans l'espace d'une heure, trois à quatre lieues sur terre, et six à sept sur la glace; une corde passée dans la bouche des *rennes* remplace la bride de nos chevaux, et un bâton pointu sert tout-à-la fois à le diriger et à les animer.

Regnard a vu quelques-uns de ces traîneaux taillés dans des troncs d'arbres, et cizelés avec une adresse étonnante pour des sauvages.

Précieux sous tant de rapports pour les Lapons, le *renne* est

encore leur nourricier : dans un climat rigoureux, où les légumes sont absolument inconnus, où le poisson et la viande sont les seuls moyens de subsistance, le lait de *renne* est pour eux un beaume tempérant et épuratif ; ils le mêlent avec de l'eau et en font leur boisson habituelle ; ils en composent des fromages ; enfin, il est tout-à-la-fois le remede de tous leurs maux et leur aliment le plus agréable.

On a remarqué généralement que les habitans des pays froids étoient passionnés pour les liqueurs fortes, les Lapons ne démentent pas cette observation, ils donneroient tout ce qu'ils possèdent pour un verre d'eau-de-vie.

Le costume de ces peuples est un peu moins sauvage que leur habitation et leur nourriture.

L'usage du linge leur est peu connu, mais ils y suppléent par une chemise de peau très-finie, qu'ils portent sous leur vêtement, et qu'ils changent assez souvent.

Un grand pantalon de peau, garnie de son poil, descend jusqu'à la cheville du pied ; un surtout en peau leur enveloppe tout le corps, et descend jusqu'au genou : ce surtout, qui ressemble un peu à nos habits du dernier siècle, est bordé de fourrures, et serré autour des reins, avec une ceinture de cuir, brodée en étain.

Ils portent à cette ceinture leur tasse, leur cuiller, leur couteau, leur fusil, leur pipe et leur hâche.

Un large capuchon, attaché au juste-au-corps, se relève dans les momens les plus froids, et enveloppe la tête, qui ne porte ancune autre coiffure.

Leurs souliers, grossièrement fabriqués de peau non tannée, sont pointus et recourbés par le bout, comme les sabots des Chinois.

Les habits des femmes sont absolument semblables à ceux des hommes ; on ne les distingue que par leurs broderies en étain, leurs fichus, les petits tabliers d'indienne qu'elles tirent

de Russie, les boucles d'oreilles et les anneaux qu'elles portent avec profusion.

Quelques-unes portent une espece de turban en fourrure, qui cache une partie de leur figure : *Regnard* observe plaisamment qu'elles n'ont pas d'autre moyen de diminuer leur laideur.

L'éducation sembleroit devoir être peu soignée chez un peuple errant, cependant les Lapons prennent le plus grand soin de former le cœur, le corps et l'esprit de leurs enfans; tous les jours ils sont baignés dans l'eau de neige ou de glace, et il ne leur est permis de se marier que lorsqu'ils se sont illustrés à la chasse ou à la pêche par quelque prise importante.

On ne cultive pas avec moins de soin l'esprit du jeune Lapon. La mere, toujours plus instruite que son époux, apprend à ses enfans la langue et les mistères de la religion qu'elle professe.

La langue, bornée à un très-petit nombre de mots, a paru à tous les voyageurs absolument éloignée de tous les idiomes connus; ils la comparent au hennissement du cheval, et les principes en sont, disent-ils, si incertains, que très-souvent les Lapons eux-mêmes ont l'air de ne pas s'entendre mutuellement. *Regnard* parle cependant d'un certain *Torneus*, prêtre latin, qui avoit composé une grammaire comparative des langues lapone et latine.

Ce *Torneus* avoit été, comme tant d'autres prêtres grecs et latins, conduit dans la Laponie par le désir d'y établir le christianisme : long-tems les efforts des missionnaires furent inutiles, mais aujourd'hui les habitans de ce pays sont presque tous chrétiens, grecs ou protestans.

Ceux qui tiennent encore à leur ancienne religion n'ont point de temple; c'est sur des montagnes et dans des forêts sacrées qu'ils placent leurs divinités.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

Oubliées tant que leurs adorateurs sont heureux, ces divinités ne sont fêtées que lorsque les Lapons sont menacés de quelques malheurs.

Les sacrifices sont en Laponie, comme par-tout ailleurs, le moyen le plus usité pour célébrer l'Être suprême; mais ils ont cela de particulier, que l'on ne peut offrir aux idoles que des ossemens secs et dépouillés de toute chair.

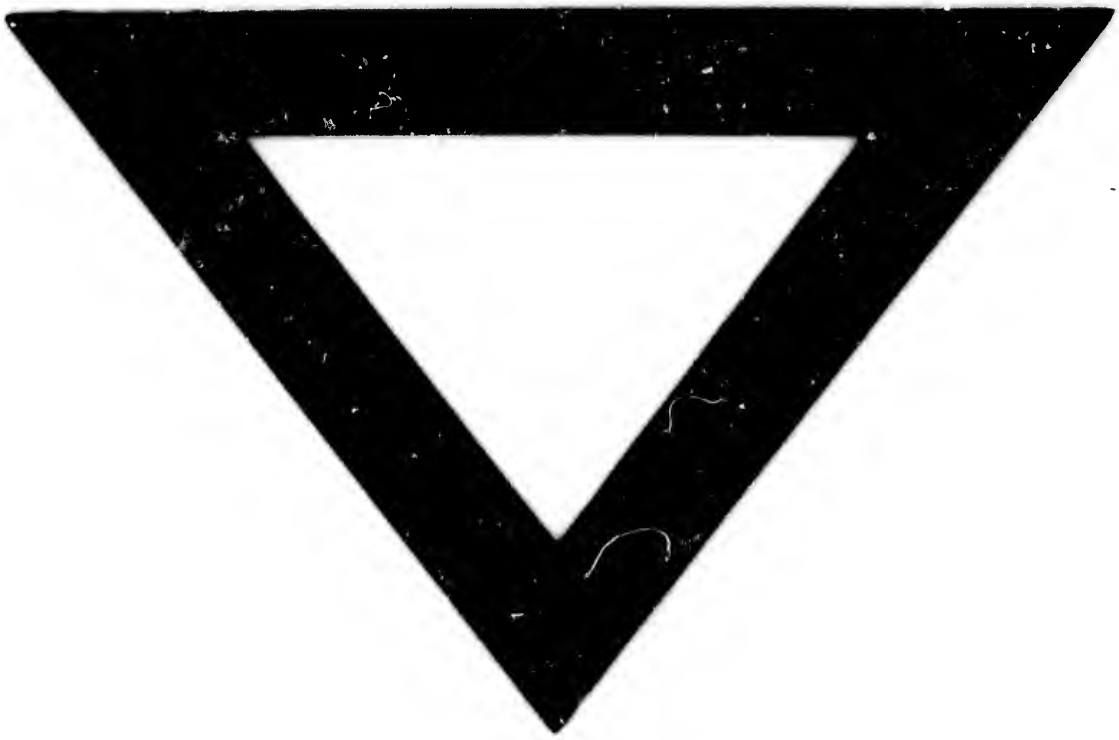
Un animal qui rongeroit l'un de ces os, seroit sur-le-champ massacré, et *l'os* de la partie de son corps, analogue à celle qu'il auroit rongée, seroit offert en expiation à la Divinité.

Les pratiques superstitieuses ne sont pas absolument étrangères aux Lapons chrétiens; ils font un mêlange bisarre du christianisme et de l'idolâtrie, et, pour conserver quelque crédit sur leur esprit, les ministres grecs sont obligés de ménager leurs préjugés, et d'avoir l'air de déviner leurs rêves, de lire dans l'avenir, d'avoir des entretiens fréquents à la Divinité, et de souffrir les offrandes d'ossemens desséchés.

Le gouvernement des Lapons varie suivant les divers royaumes auxquels ils sont soumis; trop foibles pour se défendre contre les peuples qui les environnent, trop peu attachés à leur patrie pour craindre une domination étrangère, ils ont été asservis et partagés entre la Suède, la Norwège et la Russie.

Les pelleteries sont les seuls tributs et les seules bases de spéculation commerciale qu'ils puissent offrir à leurs souverains; c'est à Tomo, dernière ville du monde, au Nord, que se tiennent les foires, où les Lapons viennent apporter leurs magnifiques pelleteries.

Chaque jour accroit l'esclavage de ces peuples, et l'univers entier sera libre avant que les Lapons aient secoué le joug des Russes et des Danois.

Homme Lapon.

Femme Laponne